This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

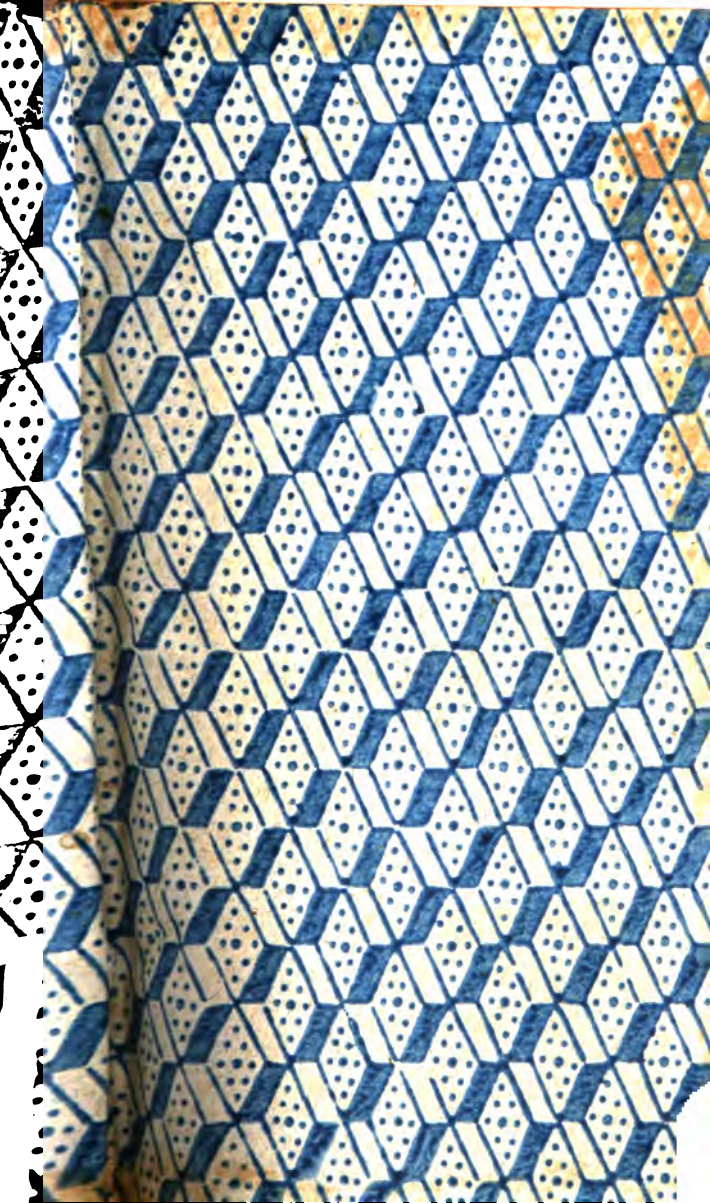
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

John Waldie

Topography No. 1464



OBSERVATIONS
SUR L'ITALIE
ET SUR
LES ITALIENS.
TOME TROISIEME.

OBSERVATIONS SUR L'ITALIE

ET SUR

LES ITALIENS,

Données en 1764, sous le nom de deux Gentilshommes Suédois.

PAR M. G....

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'un Volume.

TOME TROISIEME.

A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.

THE TAYLOR INSTITUTION
NIVERSITY
11 OCT. 1937
OF OXFORD

OBSERVATIONS SUR L'ITALIE, *ET SUR* LES ITALIENS.

SUITE DE L'ARTICLE DE ROME.

LA gravité des Romains ne les abandonne ou ne les quitte jamais en public, ni même dans les parties de plaiſir qui ſemblent naturellement imaginées pour la bannir. A un grand dîner donné chez un Prélat, une plaiſanterie un peu gaie, qui m'échappa, tourna les yeux des Italiens dont le dîner étoit compoſé, ſur le Prélat qui ſourit avec un air d'embarras. Ce ſourire fut le ſignal d'un ris inextinguible qui s'é- Gravité des Romains.

ROME

leva parmi les Convives : ils rioient moins de la plaisanterie & de mon ignorance sur leurs usages, que de se voir rire dans la maison qui les rassembloit.

Ils sçavent s'indemniser dans le particulier, de la gêne qu'ils s'imposent en public. Rien de plus enjoué que les cotteries, où quelques amis entre lesquels la confiance est établie, s'abandonnent en toute liberté à cette gaieté qu'une douce mélancolie met dans leur caractère, & qui faisoit l'*urbanité* des anciens Romains. Là, il est permis de rire aux dépens même des personnes présentes : là, un Etranger que l'on juge digne d'y être admis, & qu'en public on ne reprend jamais, ou que l'on ne reprend qu'avec respect sur les fautes de langage, fournit à la joie commune par ses *sproposiri* : là, on rit plus & on rit de meilleure foi qu'en aucun lieu de la terre : là enfin se débitent mille contes dont les Romains sont farcis, que personne ne joue comme eux, & que la manière de conter rend toujours nouveaux. En voici un échantillon :

ROME.

Dans le combat de Saint Michel avec le Diable, cet Archange s'appercevant du désavantage & de l'inutilité de sa lance, remonta au Ciel, & s'armant d'un foudre, le lança sur Lucifer, dont le corps vola en éclats. Ses jambes tombèrent en France: de-là, la pétulance des François, leur fureur pour les courses & pour les voyages, & la difficulté de les fixer. L'Espagne reçut la tête de Lucifer: de-là, la fierté, la hauteur & le ton bravâche de l'Espagnol. La main avec laquelle il escamottoit, tomba sur Naples: celle avec laquelle il serroit, échut à Gênes. Les Allemands recueillirent son estomac. Enfin les parties de son corps les moins honnêtes tombèrent à Rome: *E per questo*, ajoutent-ils, *tutti noi Romani siamo Cogl....*

Chez les Italiens en général, la *gravité est un mystère du corps*, qui est adopté pour cacher une disposition dominante à la gaieté & même à la bouffonnerie. Monsignor Bayardi, Archevêque de Tyr, que nous vîmes à Naples, & Auteur de cinq gros volumes *in-4°*. qui ne contenoient en-

ROME. core qu'une partie des Prolégomènes sur l'histoire d'*Herculanum*, avoit toute la dignité de son état, soutenue de la gravité & de la pesanteur qu'annonçoient ses Ouvrages connus. Il est mort après avoir publié la Relation d'un miracle opéré sur lui, par le Bienheureux Dom Jean de Palafox. Or ce même M. Bayardi avoit travaillé toute sa vie, & il s'est occupé, jusqu'à sa mort, d'un Poëme dans le genre que les Italiens appellent *Bernesque*; & ce Poëme, dont il avoit laissé entrevoir quelques lambeaux l'emportoit, à ce que l'on m'a assuré, par la folie des idées & la liberté de l'expression, sur la *Secchia rapita*, sur le *Ricciardetto*, &c. Tel fut le goût des Bembes, des la Casa, des Pogge, des Sannazar, des Panormita, & des Italiens les plus distingués, soit par des Ouvrages dans le genre le plus sérieux, soit par les emplois qui exigeoient le plus de gravité.

Le Pogge, Secrétaire de confiance de sept Papes, Député au Concile de Constance, Envoyé par Martin V. vers le Roi de Hongrie,

ROME.

Auteur de Traités très-édifians, n'eſt preſque connu que par ſon Recueil de Facéties. L'Auteur de ſa vie * nous apprend qu'il s'étoit pratiqué, dans le Vatican même, un petit réduit où il raſſembloit quelques amis. Dans ce réduit, qu'ils nommoient *il Bugiale*, on s'abandonnoit, ſans gêne & ſans réſerve, à toutes les ſaillies que pût fournir

Italis exæſtuans præcordiis
Libera bilis **.

Et de-là, ajoute le Récanati, ſont ſortis les bons mots & les plaiſanteries que le Recueil de Pogge a répandues dans le Public.

Le Taſſoni, que nous ne connoiſſons que par la *Secchia rapita*, c'eſt-à-dire, que comme un agréable bouffon, Critique judicieux & grand Littérateur, joignoit au tact le plus délicat, des connoiſſances auſſi variées qu'étendues. Ses Con-

* Elle ſe trouve à la tête de l'*Hiſtoire de Florence*, par le Pogge, édit. de 1715.

** Horat. Epod. II.

ROME. sidérations sur Pétrarque en sont la preuve. La même plume avec laquelle il avoit fait des extraits raisonnés des anciens Poëtes Provençaux, comparés aux Poëtes Italiens, il l'employa à réduire dans un seul & même volume les Annales de Baronius, en les rectifiant sur plusieurs points importans. Dans leurs compositions les plus folles, la même bizarrerie ramene les Italiens aux idées les plus graves & les plus sérieuses. On en jugera par cette Stance qui fait partie du *Vindemiatore* du Tansillo;

Rare volte umban desìo
Di molto sperar buon frutto prende,
Senza soccorso di alcun Nume pio
Ch' el ben ch' egli desia dona o contende:
Onde ciascun fà maggior prieghi al Dio,
Ch' a più poter nell' opra ov' egli intende:
Di cui nacquero i Tempi e i Sacerdòti,
L'offrir de gli holocausti e il dar de' voti.

Le goût des Italiens & des Romains modernes pour la plaisanterie, étoit le goût de l'ancienne Rome, où il étoit honoré du nom d'*urba-*

nité. Il admettoit les plaiſanteries de tout genre & de toute eſpèce, dont on s'empreſſoit de tenir Recueil. J'ai dit ci-deſſus que Jules-Céſar avoit donné lui-même un Recueil de cette eſpèce. S'il eût paſſé juſqu'à nous, combien nous offriroit-il de *mots* & de *dits*, dans leſquels, ainſi que dans la plûpart des bons mots de l'Antiquité, nous ne pourrions trouver le ſel qu'y trouvoient les Anciens*: au moins nous prouveroit-il combien ces Anciens étoient diſpoſés à la gaieté. ROME.

La réſerve, qui fait partie de l'étiquette des Cours, modéra ce goût pour la gaieté, auquel Rome libre s'étoit livrée ſans réſerve, à l'exemple d'Athènes, où l'*Atticiſme* n'étoit autre choſe qu'une licence ſans réſerve dans les propos : licence dont nous avons la preuve dans ce qui nous reſte des Comédies d'Ariſtophane. La Cour d'Auguſte y introduiſit un ton décent, & l'*urbanité* ne ſignifie plus que le ton de la Ville

* *Eodem animo accipiebantur quo dicta erant.* Tacit.

ROME. opposé au ton de la Cour. Horace écrivant à un homme de Cour, pour lui recommander Septimius, lui dit en ce sens :

Frontis ad Urbanæ descendi præmia.

Lib. I. Ep. 9.

Les Italiens ont conservé dans l'usage, ces mots que les autres Langues ont abandonnés à mesure qu'elles se sont polies, & que les mœurs se sont dépravées. Les objets qu'expriment ces mots, sont une ample matière pour les Muses de cotterie : en un mot, l'Italie est aussi féconde en Priapées *, qu'en Sonnets de dévotion. On y est aguerri, dès l'enfance, sur les nudités, comme l'é-

* J'ai rapporté de Naples un Recueil intitulé *la Cicceïde*, de la troisiéme édition. Ce Recueil contient quatre cens vingt Sonnets ou Madrigaux, où il est prouvé de quatre cens vingt manières différentes, que certain Don Ciccio est, *in terminis*, un *Cogl.....* Voyez sur ce Recueil, sur son Auteur, & sur le Personnage qui en étoit l'objet, le Dictionnaire de Bayle, au mot *Lazzarelli*. Ce genre de plaisanterie est l'ame de la *Murtoleïde* du Cavalier Marin, &c. &c. &c.

toient les Grecs & les anciens Romains, comme le ſont encore les Sauvages du nouveau Monde. Les oreilles y ſont auſſi peu frappées de l'expreſſion, que les yeux de la repréſentation d'objets dont l'habitude a diminué l'indécence. Cette habitude avoit enraciné dans la bouche de Benoît XIV. un des mots les moins honnêtes de ſa Langue : depuis qu'il fut Pape, ce mot lui échappoit également dans la colère & dans la gaieté, c'eſt-à-dire, qu'il l'avoit preſque toujours à la bouche. Ce mot & ſa contre-partie ſont les juremens, ou plutôt les interjections les plus familières aux Romains. Les peines prononcées contre les blaſphémateurs, les empêchent de jurer *per Dio :* ils s'en indemniſent, en jurant très-fréquemment *per Dio Bacco*. ROME.

La gaîté des cotteries particulières ne ſe produit en public, que dans le Carnaval & ſous le maſque. On n'en tire nulle part meilleur parti qu'à Rome ; c'eſt toute la folie des anciennes Saturnales. J'ai oüi raconter mille ſcènes, dont l'enjouement & l'aimable folie m'ont fait regretter

ROME. de ne m'être pas trouvé à Rome dans le temps du Carnaval.

Religieux. J'ai dit que, parmi les habitans de Rome, on ne connoît point cet ordre mitoyen entre l'opulence & la pauvreté, cette Bourgeoisie chez laquelle on trouve ailleurs l'*auream mediocritatem*, à laquelle est attaché le bonheur. Elle y est remplacée par une foule innombrable de Réguliers de tous Ordres & de toutes couleurs: gens à qui l'air de Rome est, ce que la chaleur est aux Mouches, qu'en les multipliant, elle rend plus agiles, plus opiniâtres, plus incommodes: gens de qui on pourroit dire à meilleur titre que des habitans de la campagne: *Heureux, s'ils connoissoient leur bonheur* *!

En effet, ils pourroient jouir en paix du fruit des travaux de leurs Fondateurs & de leurs premiers Peres. Délivrés de l'embarras d'acquérir, & de l'embarras souvent plus grand de jouir, tout leur assure une vie tranquille que pourroient parta-

* *Fortunatos sua si bona norint!*

ROME.

ger l'étude & les devoirs de leur état. Mais les passions que les engagemens & les vœux semblent irriter, en leur fermant les yeux sur les avantages de la vie monastique, ne leur en laissent apercevoir que les désagrémens. A peine trouveroit-on à Rome un Religieux qui n'eût un système de fortune, des vûes, des intérêts personnels, indépendans des vûes & des intérêts de son Ordre. Chacun d'eux suit imperturbablement la ligne qu'il imagine devoir le conduire à la considération, aux honneurs & aux dignités. Trois ou quatre qui arrivent au but, soutiennent les espérances, les prétentions & les efforts des autres: il en est très-peu que l'exemple de la foule qui reste en chemin, détermine à ne s'y pas engager. En un mot, les Moines sont à Rome ce que sont les petits tourbillons imaginés dans le Monde physique par l'Abbé de Molières.

Le Coriphée de ces Intrigans, étoit, pendant notre séjour à Rome, certain Procureur-Général de l'Ordre des Chartreux, à la primauté

ROME. duquel il aſpiroit, pour monter enſuite de-là juſqu'où il pourroit aller. La ſoupleſſe de ſon corps égaloit celle de ſon eſprit. Je le rencontrois dans toutes les anti-chambres : je le voyois ſouvent à l'oreille de tous les gens en place : il étoit dans toutes les affaires & de tous les ſecrets : il avoit tenu, diſoit-on, à très-peu que Benoît XIV. ne l'eût fait Cardinal ; enfin il venoit de ruiner un de ſes Confrères qui le côtoyoit de trop près, & dont le crédit commençoit à lui faire ombrage. Un tête-à-tête qu'il engagea une fois entre lui & moi, aida beaucoup à me le faire connoître. Il débuta par de grands complimens ſur les bontés dont m'honoroit un Cardinal qui avoit toujours été inacceſſible pour lui. » Vous ſeul, me diſoit-il, avez conſ» tamment vu avec cette Eminence, » *cælos apertos* ; ce qui me donne la » plus haute idée de vos talens pour » manier les eſprits. Vous ne pouvez » plus utilement qu'à Rome, em» ployer ce talent pour vos amis & » pour vous-même : ſi vous voulez » en tirer parti, votre voyage réu-

» nira l'utile à l'agréable. « Je lui ré- ROME.
pondis que j'étois auſſi détaché de l'utile, que le meilleur Chartreux; que cependant je préſumois aſſez des bontés du Cardinal, pour les implorer avec ſuccès, ſoit en ma faveur, ſi j'en avois inopinément beſoin, ſoit pour le compte de gens qui m'intéreſſeroient. » C'étoit-là » préciſément ce que je voulois dire, répliqua le Moine; » & un ami au- » quel vous ne penſez pas, a grand » beſoin de votre interceſſion. » Sur la prière que je lui fis de m'indiquer cet ami, il me nomma un Gentilhomme de baſſe Bretagne, qu'il convint que je ne connoiſſois pas, mais dont l'amitié ſeroit le fruit des bons offices que je me trouvois à portée de lui rendre: amitié que cimenteroit une reconnoiſſance qu'il abandonnoit à ma diſcrétion. Éventant où il en vouloit venir, je lui dis que les abſens avoient tort avec moi, & que les motifs qu'il me préſentoit, pourroient me déterminer en faveur de gens que j'aurois à la main. Cette ouverture l'embarraſſa: après avoir réfléchi un inſtant, il

ROME. me pria de proroger notre entrevue au sur-lendemain : j'y consentis, c'étoit precisément le jour de mon départ.

Il mourut à Rome, vers le même temps, un Célestin qui avoit cultivé les hautes sciences avec succès. Il avoit amassé dix mille écus Romains, qui furent trouvés dans son appartement. Ses amis disoient qu'il les destinoit à la fondation d'une Bibliothéque ; mais tous les Moines publioient qu'il vouloit mourir au moins Evêque.

Les Jésuites sont à Rome ce qu'ils sont dans le reste de l'Univers, ce que, dans le seiziéme siécle, ils étoient aux yeux du fameux d'Aubigné, *une Secte adorée de tant de gens, haïe de plusieurs, mesprisée de nul* *. Ce que fait chacun des autres Religieux pour se tirer de pair, chaque Jésuite le fait pour son Ordre. Le crédit, la considération, les profits, les gains & tous les fruits du mérite & de l'industrie, rapportés à la masse commune, forment le crédit, la con-

* *Histoire Universelle*, Liv. III. ch. 14.

sidération, l'opulence & la grandeur de la Société : grandeur qui croît en proportion de l'union de ses Membres, & de la désunion que l'esprit particulier a jettée dans les autres Corps. Au milieu des vaines clameurs de ces Corps, la Société s'avance comme un bataillon dont les rangs serrés & les forces réunies, méprisent les efforts des Troupes légères qui l'attaquent à la débandade. D'une part, *plena omnia consiliorum videmus ;* de l'autre part, *plena verborum omnia.* ROME. *Cic. de Orat. L. 1.*

La destruction postérieure de la Société en France, laisse cette observation dans tout son entier. Les Jésuites en étoient au faîte de l'édifice qu'ils élevoient depuis environ deux siécles, temps de leur établissement en France. Leur confiance dans des amis qui voyoient leur grandeur dans celle de la Société, & le mépris pour des ennemis qu'ils croyoient écrasés, leur ont fait illusion. Quinze ou vingt années de patience assuroient une victoire sans combat : enfin la Société n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver à

ROME. son but *. Elle a fait ce pas, dis-je, ou plutôt elle l'a franchi, d'après une résolution très-réfléchie du régime qui la gouvernoit. Or il faut ou supposer cette résolution & voir dans ce régime *plena consiliorum omnia*, ou n'y voir qu'une troupe d'imbécilles, ce que personne ne supposera jamais.

L'attachement aux mêmes résolutions & à tous les moyens qui pouvoient les favoriser & les soutenir, vient de décider l'expulsion de la Société de toutes les possessions Espagnoles, & ce terrible remède décidera sans doute dans peu sa ruine totale.

Riv. I. c. 49. Rabelais semble avoir peint le Général des Jésuites dans le Roi Pierochole, *de présent pauvre gaignedenier, toujours colère comme devant, & toujours se guermentant à tous Estrangiers de la venüe des Coquecigrües; ayant jadis esté advisé, par une vieille Lourpidon, qu'à la venüe desdictes Coquecigrües, il seroit alors réintégré à son Royaulme.*

* *Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.*

ROME.

L'oſtentation que font les Jéſuites de leur opulence, tient aux mêmes principes. Il eſt public à Rome, que, dans l'année où ils bâtirent avec une ſomptuoſité royale le Palais qu'occupa depuis l'Abbé de Canillac, ils dépenſerent, ſoit pour la bâtiſſe de ce Palais, ſoit pour des acquiſitions à Rome ou dans les environs, quatre cents mille écus Romais, ſans emprunter une baïoque. Cependant ils quêtent toujours; &, conformément à l'Inſtitut primitif, la Maiſon du *Giesù* ſubſiſte, diſent-ils, de ces quêtes, qui produiſent des ſommes proportionnées à l'emploi. Lorſque nous étions à Rome, il y mourut un riche Prélat Florentin, qui leur donnoit, à titre d'aumône, environ cinquante louis de France par mois: il couronna cette bonne œuvre, en les inſtituant ſes légataires univerſels. Tout le mobilier qui étoit à Rome, ſuivit la loi du teſtament; mais l'autorité du Miniſtère Impérial à Florence, conſerva dans la famille du Teſtateur, les immeubles ſitués en Toſcane.

Le ſeul Corps redoutable aux Jé-

ROME.

ſuites, qui cependant paroiſſent le redouter peu, eſt la Congrégation des *Scuole-Pie*. Laſſels qui avoit vu naître cet Inſtitut, en parloit ainſi, *Tome I. p.* 304. » C'eſt une Compa-» gnie de bons Religieux qui vont » nuds pieds & avec des ſandales. » Ils font profeſſion d'enſeigner *gra-*» *tis* aux enfans des pauvres, les pre-» miers Rudimens, pour les rendre » capables d'aller au Collége des Jé-» ſuites. Ils ne ſe contentent pas de » les enſeigner; ils les accompa-» gnent quand ils vont en Ville, de » peur qu'ils ne rapportent la corrup-» tion du ſiécle, ou qu'ils ne la prati-» quent. «

» Les Peres attachés à cette hum-» ble profeſſion, ne prétendent » point à un plus grand éclat: ils ne » deviennent ni plus ſçavans, ni » plus riches; ce qui eſt une gran-» de mortification pour de Beaux-» Eſprits qui ſe rencontrent ſouvent » parmi nous. «

Cette Congrégation formée dans le dernier ſiécle, à l'*inſtar* de celle des Freres de Saint Yon en France, a déja des Sçavans, des Ecrivains

ROME.

estimés, des richesses & une considération qui croît & s'affermit de jour en jour. Le régime de ce Corps, aussi politique que celui des Jésuites, s'empare de tout ce qu'ils négligent, se glisse dans tous les vuides qu'ils ne rempliſſent pas, profite de toutes leurs fautes, & peut-être sera-t-il la pierre qui renversera ce Colosse, pour le devenir à son tour.

Les autres Ordres, supérieurs à leurs besoins, bien bâtis à la ville & à la campagne, ne pensent qu'à jouir, *fruuntur paratis*, à la faveur des priviléges dont les Papes les ont comblés *. Les Franciscains appellent,

* Voyez parmi les *Opere Bernesche*, édition de Florence de 1552, prem. vol. p. 159, un *Capitolo*, où le Mauro prouve dans le plus grand détail que les Moines sont les plus heureux de tous les hommes :

Si truova al fin che trà gli humani stati,
Savrà ogni gran virtù, sovrà ogni regno,
La più felice e la vita de' Frati.
.....
Se d'haver s'ingenassero gli sciocchi,
Come gli corpi, gli animi quieti.

ROME. si je ne me trompe, la Collection des leurs, *Mare magnum ;* & cette mer a franchi toutes les bornes qu'avoient posées les anciennes Loix Ecclésiastiques. Pour juger de la rapidité avec laquelle ces priviléges se sont étendus, il suffit de rapprocher l'état actuel des Franciscains, de la Bulle de Sixte IV. qui, Franciscain lui-même, accorda à ses Freres, par grace très-spéciale, la permission de chanter la grand'Messe chez eux, mais seulement à huis clos, & une heure avant l'Office des Paroisses.

Pour détruire la plûpart des nouveaux Ordres, il suffiroit de les ramener à leur état primitif. La réforme au contraire a raffermi celui des Bénédictins, en le distribuant sous des Congrégations encore plus heureusement imaginées pour le maintien du temporel, que pour celui du spirituel. Cet Ordre est à l'abri des révolutions, par son droit d'aînesse, par la nature de ses biens, par la manière de les gérer, par le don de la science des Titres, par les bornes qu'il a mises depuis long-temps à ses acquisitions, enfin par la consi-

dération que lui procurent les gens de condition, attirés en Italie, par l'eſpérance de parvenir aux Abbayes, qui preſque toutes ſont encore régulières, & enſuite aux places où ces Abbayes peuvent conduire. ROME.

Cependant une des grandes affaires du Pape & de ſes Miniſtres, c'eſt d'eſquiver & d'éconduire mille gens qui ſe préſentent tous les jours avec des projets pour la fondation de nouveaux Ordres, ou pour la réforme des anciens. Le Cardinal Valenti, Secrétaire d'Etat ſous le Pontificat de Benoît XIV, étoit aſſiégé par deux Moines, qui vouloient, ſous ſes auſpices, réformer leur Inſtitut: voici comment il ſe débarraſſa de leur perſécution. Les ayant enfin admis dans ſon Cabinet, il leur dit que le Saint Eſprit qu'il avoit conſulté ſur leur projet, lui avoit inſpiré d'y ajouter: que ceux qui l'avoient formé, en renonçant aux dignités & à toute ſupériorité, vouloient donner l'exemple du déſintéreſſement & de l'humilité ſur leſquels ſeroit établie la réforme. Les

ROME. Réformateurs applaudirent à cette inſpiration, & le Cardinal n'entendit plus parler d'eux ni de leur projet.

Religion. Les Romains vertueux ne le ſont pas à demi ; Rome moderne met encore, dans la pratique de la vertu, cette grandeur dont l'ancienne Ville de Rome donna l'exemple aux Payens d'abord, & enſuite aux Chrétiens. Les modèles en ce genre ſont rares; mais dans quelle Ville, dans quel pays ſont-ils bien communs? Ils ſont d'autant plus merveilleux à Rome, que l'inſtruction publique y eſt très-peu lumineuſe, & que les exercices publics de Religion, bornés à des pratiques extérieures, ne ſemblent deſtinés qu'à parler aux ſens.

L'Italie & Rome ſont, il eſt vrai, remplies de Congrégations, de Confrairies & d'établiſſemens qui ont la Religion pour objet: la fréquence des Jubilés y multiplie les miſſions & les prédications: des Inſtituts tels que ceux des Jéſuites, des Philippins, &c. ont l'inſtruction du Peu-

ple pour principal objet : enfin les canoniſations offrent tous les jours de nouveaux modèles d'une ſainteté preſque contemporaine. ROME.

Mais les Congrégations, en enlevant le Peuple aux Paroiſſes, le tirent de la voie canonique que lui ouvroit l'Egliſe dans le miniſtère des Paſteurs. Les Conventicules ameutés à l'envi par les nouveaux Ordres Religieux, tiennent leurs aſſemblées à huis clos; & les inſtructions qui s'y débitent, n'ont point cette publicité que l'intérêt des Souverains, de concert avec l'Evangile, impoſe aux fonctions des Miniſtres de la Religion. Le ſoin d'inculquer ſes vérités, occupe moins ſans doute les Directeurs, que celui d'inſpirer à leurs Congréganiſtes un zèle aveugle & excluſif pour les préjugés, les intérêts & la proſpérité de l'Ordre, ſous le gonfanon duquel ils ſe réuniſſent. Congréga-tions.

Les Confrairies ne peuvent produire de meilleurs fruits. Elles raſſemblent un certain nombre de Sé- Confrairies.

ROME. culiers qui, les Dimanches & Fêtes, font en commun l'Office canonial, en forme sémi-publique. Chaque Confrairie est distinguée par la couleur du sac dont s'affublent les Confrères. Les plus grands Seigneurs sont aggrégés à quelqu'une de ces Associations, dont la première idée date de quatre siécles. La mort même ne sépare point les Confrères : ils se font enterrer dans leurs Chapelles d'assemblée. Le Prieur de la Confrairie en est le Chef : les Prêtres même qui s'y font aggréger, sont à ses ordres. Il tient au chœur la place de Curé ; & tandis que les autres Officiers rempliſſent les emplois, soit de Choristes, en se promenant avec de grands bâtons de la couleur de la Confrairie, soit d'Acolytes, &c. le Prieur chante gravement les dernières Leçons, les dernières Antiennes, les Capitules, les *Pater noster*, &c. La plûpart de ces Messieurs ignorent le Latin. D'un Dimanche à l'autre, ils étudient leur rôle ; mais dans les jours chargés d'Office, dans la Semaine Sainte, par exemple, obligés d'y fournir un *impromptu*, il

il leur échappe assez fréquemment des *qui-pro-quo* aussi édifians pour les Confrères qui ignorent le Latin, que réjouissans pour les Latinistes *. ROME.

Les fêtes de ces Confrairies sont des combats de magnificence entr'elles. Le moins gai de ces spectacles est celui que donne, pendant l'octave des Trépassés, la Confrairie de la Mort, qui est une des plus riches. Un soûterrein très-profond qui régne sous sa Chapelle, offre d'abord une salle dont les murs lambrissés de papier rouge, sont coupés par des pilastres & des niches. Les bases & les chapiteaux de ces pilastres sont formés par de véritables têtes de mort, dans la cavité desquelles des lumières distribuées avec art, & masquées par des morceaux de papier appliqués sur les yeux & sur les mâchoires, répandent une

* J'ai oüi dire que ce Capitule de Ténèbres, *Vos fugam capietis, ego autem vadam immolari pro vobis*, avoit ainsi été rendu par un grave Prieur: *Vos furcam capietis, ego autem vadam in malora pro vobis.*

ROME. lueur ſombre & rougeâtre qui forme toute l'illumination de la ſalle. Les niches offrent de grands ſquelettes deſſéchés, parmi leſquels on me fit remarquer celui de la belle Paule, qu'une grande chevelure rouſſâtre couvre encore juſqu'à mi-corps. Cette belle Paule fut une beauté célèbre, qui, dans les derniers ſiécles, a renouvellé à Rome l'exemple de l'antique Lucrèce. Le coup de poignard qui lui ôta la vie, eſt marqué par une ſolution de continuité dans la peau qui couvre ſa poitrine. Plus loin, dans un autre ſouterrein en forme de grand ſépulcre éclairé par des torches funéraires, ſont jettés ſept ou huit véritables morts repréſentant au naturel les degrés progreſſifs de la putréfaction. Dans ce ſéjour de la Mort, au milieu d'un ſpectacle dont la triſteſſe eſt ſoutenue par l'odeur très-fétide des cadavres, au bruit des coups de poing dont une foule de bonnes ames ſe meurtriſſent la poitrine, je ſurpris des ſignes de vie donnés à de jeunes Zitelles, par des gens empreſſés à les raſſurer. L'horreur de ce ſpectacle faiſoit ſon

ver sur plusieurs personnes abandonnées à elles mêmes, & que l'on tiroit de-là évanouies & sans connoissance. Telle étoit sans doute la décoration de la fameuse *Chambre des Méditations*, dont il est tant parlé dans l'histoire des Jésuites. ROME.

Cette même octave des Trépassés attire tout Rome à Saint Grégoire, c'est-à-dire, au Monastère situé sur le Mont Célius, dans l'emplacement qu'occupoit la maison où ce Pape est né, vers le lieu que les anciens Romains appelloient *Clivum Scauri*. Saint Grégoire rapporte, dans ses Dialogues, qu'ayant fait dire trente Messes pour l'ame d'un de ses Moines, cette ame lui apparut toute rayonnante de gloire, & lui apprit qu'au moyen de ses suffrages, Dieu l'avoit tirée du Purgatoire. De-là, l'origine de cette dévotion & de ce pélerinage où je suivis la foule. C'est un point d'honneur de s'y faire inscrire pour trente Messes que l'on paye d'avance. On visite à Saint Grégoire, d'abord la grande Eglise reconstruite en entier, & ornée avec magnificence par le sçavant Cardi-

ROME.

nal Querini. Enſuite une Chapelle iſolée, où l'on voit la table à laquelle Saint Grégoire recevoit tous les jours douze pauvres. Il s'en trouva treize une fois, quoiqu'à l'ordinaire on n'en n'eût admis que douze : le treizième étoit Jeſus-Chriſt lui-même. Puis la Chapelle de Sainte Silvie, mere de Saint Grégoire. Sur les deux murs de cette Chapelle, le Guide & le Dominiquin ont peint, en concurrence, le martyre de Saint André : morceaux adorés de tous les Connoiſſeurs. On me dit que, lorſqu'ils furent terminés & découverts, une femme du peuple étant entrée dans la Chapelle, ſes yeux tombèrent ſur Saint André à genoux à la vûe de ſa Croix, & qu'elle ſe récria ſur la beauté de ce chef-d'œuvre ; qu'ayant enſuite tourné ſes regards vers le Saint André que l'on étend ſur le chevalet, elle ne put retenir ſes larmes. Les ſtatues de Saint Grégoire & de ſa mere, qui occupent le fond de ces deux Chapelles, ſont ou de Michel-Ange, ou d'après lui. En ſortant de Saint Grégoire, la foule ſe jette dans des rues étroites,

& tortueuſes, qui, à travers des jardins, de petites Egliſes & des ruines, parcourent la ſurface inhabitée & très-étendue du Mont Célius. Ce pélerinage ſe fait en priant & en récitant le chapelet pour les Trépaſſés. ROME.

Je me trouvai par haſard à une fête plus amuſante que donnoit la Confrairie du Saint Eſprit, je ne ſçai à l'occaſion de quelle ſolemnité. L'Office du matin finiſſoit : après avoir parcouru la Chapelle qui étoit très-ornée, je paſſai dans les appartemens contigus. Ils étoient jonchés de fleurs & d'herbes odoriférantes, & les murs couverts de rameaux & de feſtons diſtribués avec goût. Je rencontrai dans une grande ſalle tous les Confrères réunis autour d'un ambigu proprement ſervi. L'un d'eux ſe détacha avec la ſerviette ſur le bras, vint m'inviter très-poliment à prendre part à la fête, & me préſenta à l'aſſemblée. Elle étoit ſervie en excellent vin, que je goûtai, & qui répandit parmi les Confrères une gaieté qui ne ſortit point des bornes de la plus exacte décence.

ROME. Saint Antoine eſt l'objet d'un concours plus ſingulier. Le jour de ſa fête, tous les chevaux de Rome, ornés de leurs plus riches harnois, ſe préſentent à ſon Egliſe, où, moyennant une rétribution, que réglent l'opulence & la dévotion des Maîtres, on leur diſtribue de l'eau-bénite. L'écurie du Pape même eſt ſoumiſe à cet uſage. On dit que, pour l'entretenir, les Antonins ſont de moitié avec les Cochers & les Palefreniers des maiſons dont l'exemple le ſoutient. J'en ignore l'origine : mais au moins me ſemble-t-il étrange que les Cochers & Palefreniers n'ayent pas donné la préférence à un Saint Jacques, qui, dans le voiſinage de Saint Pierre, a une petite Egliſe ſous le titre de *Scoſſa-Cavalli* : titre dont toutes les deſcriptions de Rome donnent l'origine *.

Sermons. Je ſuivis, pendant toute une journée, les exercices d'une Miſſion occaſionnée par le Jubilé de l'Exalta-

* *Vid. Script. antiquit. Rom.* de Conſo & Conſualibus.

tion de Clément XIII. La matinée fut remplie par une Conférence, deux Sermons & une Messe solemnelle; l'après-dînée, par deux Sermons & un grand Salut. La Conférence roula sur quelques pointilleries qui réglent les Casuistes dans l'évaluation des péchés. De deux Prédicateurs qui occupoient alternativement une grande estrade couverte d'un tapis noir, l'un étoit un balourd farci de mille histoires qu'il amenoit bien ou mal à son sujet: excellent Pantomime, ses gestes & ses grimaces jettoient de l'agrément & de l'intérêt dans ses récits, où il n'épargnoit point les détails. Il y mêla, entr'autres choses, le Conte des Oies du Frere Philippe, tel qu'il se trouve dans Boccace. La chose me paroissoit monstrueuse; j'en parlai sur ce ton à un Cardinal, qui en me disant, *que vous êtes nouveau dans le monde!* m'ouvrit les Sermons de Saint Antonin, où je vis ce même Conte avec tous ses agrémens. L'autre Prédicateur débitoit froidement des discours compassés, alignés à la Françoise par divisions & sous-divisions: ROME.

ROME. le tout rempli de bourre de l'eſpèce la plus commune. Un de ſes Sermons eut pour ſujet la miſéricorde de Dieu envers le pécheur : miſéricorde avant la converſion, miſéricorde après la converſion. La première partie fut établie ſur la conjuration de toutes les créatures animées & inanimées, contre le pécheur qu'elles extermineroient, ſi Dieu ne retenoit leurs efforts ; & la ſeconde, ſur les faveurs de Dieu, de la Vierge & du petit Jeſus envers toutes les Béates des derniers ſiécles. Le Sermon fut terminé par un acte de contrition, & par une proteſtation de tout l'Auditoire de ne plus pécher : proteſtation exprimée par le mot *mai*, que chacun des Aſſiſtans répétoit à l'envi, d'après le Prédicateur, avec des larmes & des ſanglots ſoutenus de battemens de poitrine. On me dit qu'à la fin d'une pareille ſcène, un Prédicateur avoit annoncé qu'il lui étoit révélé qu'une perſonne de l'aſſemblée refuſoit de ſe convertir, & qu'il alloit la chercher pour la traîner aux pieds des Autels ; qu'il deſcendit en effet de

Pestrade, parcourut tous les rangs, & revint à sa place, pour dire que cet endurci avoit enfin le ferme-propos de se donner à Dieu. ROME.

Comme la Chaire est une des routes qui conduisent à la fortune, les stations du Carême & de l'Avent sont, pour tous ceux qui se croyent du talent, des objets de désirs, de rivalité entre tous les Ordres Religieux, & de triomphes fréquens pour le manége & l'intrigue.

Benoît XIV. avoit procuré une des premières stations de Rome à un Religieux de son pays, lequel, malheureusement pour l'un & pour l'autre, s'en acquittoit assez mal. Une conversation chez le Pape tomba sur les Prédicateurs. On louoit la profondeur de celui-ci, l'onction de celui-là, le débit de l'un, la composition de l'autre : personne ne parloit du Bolonnois, excepté un des Assistans, qui, croyant faire sa cour au Pape, ramenoit tous les éloges à son protégé. Le Pape qui sçavoit très-bien à quoi s'en tenir, interrompit ce fade adulateur, & lui dit avec dépit : *Siete come la Piattola*

ROME. *che gira, e rigira, e sempre torna di Cogl...*

Les Ordres les plus éclairés ne sortent point de la voie commune d'instruction : j'ai rapporté à l'article de VENISE, comment en usent les Dominicains. J'assistai une fois à la Conférence que les Jésuites du Gesù tiennent tous les Samedis pour une partie de leurs Congréganistes. Cette Conférence avoit pour objet la nécessité de donner son cœur à la Sainte Vierge. Elle fut prouvée, & par les inconvéniens arrivés à mille gens pour avoir négligé cette précaution, & par les avantages qu'elle procure à tous ceux qui s'en munissent. L'histoire d'une jeune Princesse remplit la seconde partie. Elle avoit donné son ame & son corps à la Sainte Vierge. Par la mort de deux freres, elle devint inopinément héritière des Etats de son pere, qui, sans égard à ses refus & à sa répugnance pour le mariage, promit sa main à l'héritier d'un Etat voisin. La jeunesse & les graces du futur ne firent aucune impression sur le cœur de la Princesse. Enfin la nuit qui devoit

précéder le mariage, elle la passa en prières, & somma la Sainte Vierge de déployer sa puissance, pour maintenir l'engagement solemnel qu'elle avoit contracté avec elle. Ses prières furent exaucées; elle perdit un œil: une lépre affreuse couvrit son corps, & la plus belle Princesse de l'Univers devint en un instant un objet hideux & un prodige d'horreur. Cette histoire, avec tous ses détails sur lesquels se promena l'imagination du Prédicateur, remplit la plus grande partie de la Conférence, & me donna la raison des efforts d'un Jésuite François que j'avois rencontré à la porte de l'Eglise, pour me persuader de n'y pas entrer. ROME.

Les Sermons que les Apprentifs de tous les Ordres font au coin des rues, pour la lie du peuple, sont des déclamations, aussi mal arrangées que mal rendues, sur le Purgatoire, sur l'Enfer, &c. Toutes les preuves gissent en histoires, dont le ridicule n'est couvert que par l'habitude de les entendre. Le Peuple ne connoît la Religion, que par ces histoires, qui font presque tout le fondement de sa foi.

ROME. Auſſi, à la vûe des Idoles Egyptiennes raſſemblées dans une des ſalles du Capitole, un Prélat s'étant écrié: » Comment eſt-il poſſible que tout » un Peuple ait eu ſi long-temps de » pareils objets de culte? « *Ce n'eſt pas le Peuple*, lui répondit-on, *qu'il faut admirer, ce ſont les Prêtres.*

Cette ignorance dans laquelle Rome & preſque toute l'Italie ſont entretenues, a un influence néceſſaire ſur les mœurs. Le peuple, ſans lumières & ſans principes, n'a de leçons que dans les châtimens très-rares des criminels. Les peines de l'autre vie qu'on lui remet ſans ceſſe devant les yeux, ſeroient un frein pour un Peuple moins délié, moins formé à la diſſimulation, moins intéreſſé à les révoquer en doute.

J'ai cru voir dans le même principe, la cauſe de l'indifférence de ce même Peuple pour les intérêts & pour la perſonne de ſes Souverains. Cette indifférence n'a rien de merveilleux à Rome; mais on eſt étonné de la retrouver dans un Etat voiſin, dont le Souverain intéreſſe auſſi peu que le Grand-Turc, les peuples de cet Etat.

La forme d'inſtruction, la déſertion des Paroiſſes, le diſcrédit du Clergé ſéculier ſont peut-être les réſultats d'un plan ſyſtématique, pour faire régner l'ignorance, laquelle, à Rome ſur-tout, eſt la baſe du crédit du Clergé régulier, & le plus ferme appui de la grandeur du Souverain. ROME.

A conſidérer cette ignorance d'une vûe politique, un Souverain, tel que le Pape, auroit à déſirer que ſes Etats fuſſent ſur le pied de ceux du Paraguay. Au reſte, cette eſpèce d'ignorance a en ſa faveur pluſieurs raiſons que je vais rapporter d'après Muratori dans ſa trente-unième Diſſertation, où il s'exprime en ces termes: » Depuis l'établiſſement » des Lombards en Italie, l'Egliſe y » a joui, pendant une longue ſuite » de ſiécles, d'une paix digne d'envie. Les vices y régnoient; mais » les Peuples croyoient tout ce que » leur enſeignoit l'Egliſe: l'ignorance, mere de la ſuperſtition & » de mille maux, produiſoit au » moins ce bien-là: non qu'il ſoit à » déſirer que le Peuple & le Clergé

ROME.

» ſur-tout ne connoiſſe que de nom
» les principes de ſa croyance. Ce-
» pendant, lorſque le Peuple & le
» Clergé n'ambitionnant point de
» trop ſçavoir, & s'en rapportant à
» la Tradition, roulent ſur ce qu'ils
» ont appris dans l'enfance, il n'eſt
» point à craindre qu'ils donnent
» dans les Héréſies, pourvu toute-
» fois que les occaſions leur man-
» quent : occaſions toujours plus
» dangereuſes pour les ignorans, que
» pour les gens inſtruits. Toutes les
» Héréſies ſont entrées dans l'Egliſe
» par la ſcience & par l'orgueil qui
» la ſuit : non que la Religion ait à
» redouter la ſcience & la lumière,
» qui ſont ſes plus fermes remparts ;
» mais remparts peu ſolides, s'ils
» ne ſont appuyés ſur la ſoumiſſion
» & ſur l'humilité. En un mot, dans
» cette longue ſuite de ſiécles bar-
» bares, la croyance publique s'eſt
» maintenue & par l'ignorance &
» par l'impuiſſance où ſe trouvoient
» le Peuple & le Clergé de ſe jetter
» dans ces queſtions & dans ces diſ-
» putes, qui, en troublant le cal-
» me de l'Egliſe, ont depuis ce temps

» coûté tant de ſang à toute l'Eu- ROME.
» rope. «

C'eſt à-peu-près dans ce ſens, qu'un Religieux Italien à qui l'on demandoit en ma préſence s'il croyoit la tranſmigration de la *Santa-Caſa*, répondit : » En croyant tout, le ſeul » inconvénient auquel nous ſoyons » expoſés, eſt de paſſer pour bon- » nes gens, pour nigauds. Il eſt au » contraire très-dangereux de paroî- » tre douter de quelque point, par- » ce que qui doute d'un point, peut » être ſoupçonné de douter de tous. » Cela poſé, nous aimons mieux » paſſer pour nigauds, en croyant » tout, que de donner priſe ſur nous » par des doutes aſſez inutiles ſur » quelque article que ce ſoit : « ex- pédient admirable pour ne rien croi- re, à force de croire tout.

Au Purgatoire, au Roſaire, aux Stations que le peuple court les Dimanches & les Fêtes, ajoutez les Litanies que l'on chante tous les ſoirs devant les Madones qui décorent le coin des rues ; le ſoin d'allumer le Samedi dans chaque maiſon, une bougie devant une image de la Vier-

ROME. ge ; enfin les *Angelus* du midi & du ſoir, & vous réunirez les pratiques de Religion les plus uſuelles à Rome. Au ſujet de la dernière, je me rappelle qu'un jour à midi, au milieu du Cours, un jeune *Mezzano* me propoſoit un bonne fortune : car à Rome ce ſont les hommes qui exercent excluſivement ce bel emploi. Au milieu de la propoſition, l'*Angelus* vint à ſonner ; & mon *Mezzano* ôtant ſon chapeau & me côtoyant toujours, ſe mit à le réciter très-dévotement. Cela fini, il me demanda réponſe : elle fut que, pendant l'*Angelus*, j'avois été favoriſé du don de continence.

Ne terminons pas l'article de l'inſtruction, ſans obſerver que, depuis quelques années, les Curés, pour relever leur crédit, travaillent avec le plus grand ſoin à apprendre le Catéchiſme aux enfans. Pour les piquer d'émulation, ils ont établi des prix, des récompenſes & des honneurs. Le comble de ces honneurs, eſt le titre d'Empereur *della Dottrina Chriſtiana*, qu'après de rigoureux examens, on décerne à celui des en-

ROME.

ſans qui ſçait le plus imperturbablement tout le Catéchiſme par cœur. Les prérogatives attachées à ce titre, ont tout l'éclat qui accompagne les cérémonies Romaines. L'Empereur, accompagné d'une Cour, & ſuivi d'un cortége dans leſquels les rangs ſont réglés par les progrès qui ont diſtingué les enfans qui les rempliſſent, va *in fiocchi* à l'audience du Pape, & enſuite à celle des Cardinaux, du Roi d'Angleterre*, des Ambaſſadeurs, & de tout ce qu'il y a de grand à Rome**.

Si ces exercices n'ont pas la mémoire ſeule pour objet, on peut en

* Il étoit connu ſous le nom de *Chevalier de Saint Georges*, & faiſoit ſa réſidence à Rome.

** Les mêmes motifs d'émulation ſont établis chez les Mahométans, entre les enfans qui apprennent l'Alcoran : » Celui qui » a le mieux réuſſi dans cette étude, habillé » d'ornemens convenables à des Seigneurs, eſt » conduit en triomphe ſur un beau cheval & » de grand prix (que le Châtelain de la Cité » doit prêter avec tout ſon équipage,) ac» compagné de tous ſes compagnons d'Ecole, » pareillement à cheval. « Voyez l'*Afrique de Jean Léon*, Liv. III.

ROME. attendre une révolution également avantageuse à l'enseignement & aux bonnes mœurs : révolution qui se fera sentir également dans le Peuple & dans le Clergé. Elle pourra être hâtée par les bons Livres choisis dans toutes les Langues, que quelques Cardinaux font depuis quelque temps traduire en Italien, imprimer à leurs frais, & distribuer dans le peuple. J'ai oüi un de ces Cardinaux répondre à un de ses Confrères qui louoit sa magnificence en ce genre : » Eh ! pouvons-nous faire autrement ? Nous n'administrons ni les » Sacremens ni la parole : il ne nous » reste que ce moyen pour couvrir » notre inutilité. «

Canonisations. Les Canonisations ne produisent sur les Romains, que l'impression que certain Légat exprimoit en ces termes : *Isti novi Sancti faciunt dubitare de antiquis.* Ces cérémonies ne les intéressent que par l'argent qu'elles répandent & par le mouvement qu'elles produisent dans Rome. Les nouveaux Saints sont pour tous les Laïcs, des gens d'un autre monde,

des gens dont les vertus n'offrent rien d'applicable à la vie commune. Ce ſont tous Fondateurs, Religieux, Freres, Soeurs ou Béates d'Ordres aſſez opulens pour fournir aux frais, qui leur ouvrent les grandes portes du Ciel. L'eſpérance de parvenir à ces honneurs, attire dans ces Ordres, y fixe, y ſoutient ceux qui, ſoit par eſprit de Religion, ſoit par défaut de talens, n'ambitionnent point les honneurs d'ici-bas. On m'a dit que, depuis que les Papes ſe ſont réſervé le droit excluſif de décerner ces honneurs, Saint Roch eſt le ſeul Séculier qui ait obtenu un culte public: encore ce culte n'eſt-il que de pure tolérance. Peut-être arrivera-t-il enfin que, par la canoniſation de quelque Laïc Européen, qui, ſous les yeux de ſes Compatriotes, aura rempli, *in gradu heroïco*, les devoirs de fils, de mari, de pere, de citoyen, quelque Pape, *motu proprio & gratis*, propoſera aux gens du monde un exemple de vertus à leur portée. ROME.

Cela deviendra affaire de néceſſité, lorſque les principaux Ordres,

ROME. ou ne voulant plus de Saints, ou ne pouvant plus fournir aux frais des Canonisations, laisseront le Pape tranquille à cet égard. On accolle déja plusieurs nouveaux Saints, entre lesquels se partagent ces frais immenses en *propines* pour les Cardinaux, en Taxes de Chancellerie, en tenture neuve pour l'Eglise de Saint Pierre, en honoraires de Solliciteurs & d'Avocats, en luminaire, torches, *rinfresques*, goinfreries, &c. Il ne manque que le bordereau de ces frais au Traité du feu Pape Benoît XIV. sur la *Béatification des Serviteurs de Dieu.*

Les Lazaristes sçavent encore ce que leur a coûté Saint Vincent de Paul, pour le faire canoniser. A la vûe d'un portrait de ce Saint, bien peint & magnifiquement encadré, je demandai à Monsignor Bouget, dont il ornoit la salle, s'il avoit eu ce Saint une confiance particulière: *C'est lui*, me répondit le Prélat, *qui a eu confiance en moi, & il s'est aussi bien trouvé de moi, que j'ai eu peu lieu de me louer de lui.* Il me raconta à ce sujet qu'il avoit été chargé par les

Lazaristes de toutes les poursuites nécessaires pour la Canonisation de leur Fondateur ; que cette affaire lui devoit valoir vingt mille livres au moins, & qu'il n'en avoit pû tirer que le portrait que je voyois. ROME.

Les chambres qu'ont habitées les Saints canonisés dans les deux derniers siécles, ont été converties en Oratoires ouverts à la dévotion des Fidèles, & à la curiosité des Etrangers qu'y attirent les Collections d'excellentes peintures que rassemblent ces Oratoires.

La chambre de Saint Stanislas Coska, au Noviciat des Jésuites, est remarquable par les peintures qu'elle réunit, par des Lettres autographes de Saint Ignace qui y sont exposées sous glace, mais principalement par la figure du Saint couchée sur le lit où il est mort. Cette figure, de grandeur naturelle, & du travail le plus exquis, passe pour le chef-d'œuvre du fameux le Gros ; qui a tiré les habits du jeune Jésuite d'un bloc de marbre noir, d'où sortent la tête, les mains & les pieds exécutés en marbre blanc.

ROME. Les Philippins de la *Chiesa nuova* ont eu la même attention pour la chambre où leur Fondateur eſt mort. On y montre ſon lit, ſes martelets, ſon crucifix, & une partie des meubles qui lui ont appartenu. Dans cette Maiſon, l'une des maiſons de Rome les plus brillantes par l'architecture, au milieu des plus précieux monumens des beaux Arts, ces bons Peres ont conſervé *cette piété & cette ſimplicité vraiment apoſtolique*, que le Cardinal Bentivoglio a tant célébrées dans ſes *Mémoires*, & que le P. Mabillon avoit admirées. Je les admirai dans le P. Bianchini, neveu du Prélat de ce nom, qui a eu M. de Fontenelle pour Hiſtorien; il joint à ſes vertus, une partie des connoiſſances qui ont illuſtré ſon oncle.

Il fut queſtion (j'ignore en quel temps) d'unir ou d'aſſocier l'Oratoire de France à celui d'Italie. Les Philippins prétendoient que, ſi cela ſe fût exécuté, il en ſeroit réſulté une force inutile pour lui & pour leurs Inſtitus; & que l'Oratoire de France, plus reſpecté par ſes ennemis,

se seroit sauvé de l'anéantissement où ils l'ont réduit. ROME.

Fonctions. On appelle à Rome, du nom de *fonction*, toutes les cérémonies civiles & religieuses qu'accompagnent la pompe & l'éclat; elles suppléent aux spectacles dont le peuple Romain étoit autrefois si avide.

La plus brillante de ces fonctions est celle du *Possesso*, c'est-à-dire, la marche du Pape après son élection, lorsqu'il va prendre possession de l'Eglise de Saint Jean de Latran, qui est regardée comme la première des Eglises de Rome, & la mere des Eglises de toute la Chrétienté; ce sont, pour ainsi dire, les *épousailles* du Pape. J'ai vu celles de Clément XIII. A partir du Vatican, cette marche qui traverse Rome dans toute sa longueur, est d'une grande lieue. C'est l'unique cérémonie où le Pape se montre dans toute sa grandeur temporelle & spirituelle. Il est précédé & suivi d'environ deux mille hommes à cheval, distribués en escadrons, dont la variété forme un spectacle très-intéressant. Le plus

ROME. brillant de ces escadrons, est celui des Cuirassiers. Les Officiers de ce Corps, armés à l'antique de toutes piéces, offrent une idée de la magnificence des anciens spectacles militaires. La richesse des armures, toutes damasquinées, sur des desseins aussi précieux que bien exécutés; le demi-manteau ou *paludamentum*, brodé en or, qui pend de l'épaule droite; l'écharpe en ceinture, ou passée en baudrier; l'aigrette & les plumes qui ombragent le casque, forment un ajustement dont les fanfreluches & toutes les prétintailles modernes ne peuvent à aucun égard soutenir la comparaison. La cuirasse & le pot-en-tête que porte la Garde Suisse, la font exactement ressembler à cette Infanterie de la Ligue, que l'on voit au frontispice de la Satyre Ménippée. Les Barons Romains sont à cheval en cheveux naissans bien frisés, très-poudrés, en habit noir, en manteau, en escarpins & bas blancs, le chapeau sous le bras: chacun d'eux, précédé de quatre Pages, aussi en cheveux longs & en manteau, avec des habits brodés

dés en or & en argent, eſt environné d'Eſtafiers répandus à la bride & aux étriers, & ſuivi d'une vingtaine de Laquais couverts de très-riches livrées. Les Cardinaux, la haute & baſſe Prélature, & toute la Maiſon du Pape en habit de cérémonie, tenoient leur rang dans cet e Cavalcade, où figuroit même le Maître du Sacré Palais, qui étoit alors le P. Orſi, vieillard octogénaire. L'accoutrement le moins brillant & le moins commode, eſt celui des Cardinaux. Leurs chapeaux, abſolument plats, ne ſont fixés ſur la tête, que par des cordons paſſés en forme de bride ſous le menton. Leurs longs manteaux, couvrant tout le corps du cheval, comme un caparaçon, & les deux pointes de ces manteaux attachées & fortement arrêtées entre ſes deux oreilles, ne laiſſeroient au Cavalier aucun moyen de ſe débarraſſer en cas d'accident, ſi les accidens n'étoient prévenus par une foule d'Eſtafiers qui environnent le cheval & veillent à ſes démarches. On voit là tout ce que l'Eſpagne & le Royaume des Deux-Siciles ont de

ROME.

ROME. plus fin en chevaux, qui s'animant mutuellement, fourniſſent cette marche, en piaffant, en déployant toutes les allures qu'ils tiennent de la Nature, & que d'habiles Maîtres ont perfectionnées. Un Vénitien qui arrivoit de Conſtantinople, où il avoit vu la marche du nouveau Sultan à la Moſquée de Sainte Sophie, m'aſſura qu'aux barbes & aux turbans près, elle reſſembloit exactement à celle du Pape*.

Ceux qui formoient la tête de la Cavalcade ayant défilé, je vis Clément XIII. monter à cheval au bas du grand eſcalier du Vatican, à la faveur d'un tremblain qui le mettoit au niveau de l'étrier. Comme Vénitien, il avoit le droit de prendre tous ſes avantages, quoiqu'il eût mis à profit l'intervalle de ſon élection au *Poſſeſſo*, en s'exerçant dans les jardins de Monte-Cavallo. La haquenée qu'il montoit, étoit une

* On voit à Paris, parmi les Tableaux du Roi au Luxembourg, ces deux marches repréſentées dans deux petits morceaux paralléles.

Mule très-fine, blanche, légèrement pomelée, que les Estafiers menoient par la bride. Le Pape avoit à la main gauche une houssine dont il se servoit de temps en temps pour animer sa monture; & de la droite toujours élevée, il donnoit, sans interruption, des bénédictions à pleine main. A peine fut-il en selle, que son départ fut annoncé par une décharge générale du Château Saint Ange, de la cime duquel flottoit le grand étendard de l'Eglise. A ce signal, tout le Peuple qui rempliſſoit les rues voiſines, tomba à genoux, en criant: *Santo Padre, benedizion.* Le Pape ne put réſiſter à l'impreſſion que fit ſur lui ce bruyant début; je vis de groſſes larmes couler en abondance de ſes yeux. Me jettant enſuite dans la foule qui bordoit les rues, j'entendis, parmi les cris de *Santo Padre, benedizion*, des gens qui, en groſſiſſant la voix, crioient ſourdement: *E groſſe Pagnote.* D'autres comptoient leur âge par les *Poſſeſſo* qu'ils avoient vus. J'en entendis quelques-uns qui, rappellant celui de Benoît XIV, obſer-

ROME.

ROME. voient que ce Pape avoir fait toute la marche dans sa Chaire découverte & un Chapelet à la main. Qu'eussent dit ces bonnes gens, d'un Pape qui, usant de tous les droits, se fût-là montré en Prince, & armé de toutes piéces? Au moins vis-je, dans la marche, des gens portant l'un un casque, les autres des gantelets que l'on me dit être ceux du Pape.

Du Vatican à Saint Jean de Latran, la marche dura près de deux heures. Lorsqu'on y fut arrivé, la plus grande partie de la Cavalcade & tout le Peuple s'étant jetté dans la place immense qui forme le parvis de cette Eglise, le Pape, les Cardinaux & quelques Prélats, après la prise de possession, montèrent à la tribune qui domine le portail. Là, le Pape sur son trône, récita quelques Oraisons relatives à la cérémonie: Oraisons très-bien composées, & dont toutes les paroles étoient distinctement entendues dans toute la place, à la faveur du vaste silence qui y régnoit. Les Oraisons finies, on mit la tiare sur la tête du Pape, qui donna sa première Bénédiction

solemnelle au bruit d'une acclamation universelle du peuple, & d'une décharge de boëtes & de toute l'artillerie de Rome. Cette cérémonie est si grande, si auguste, si véritablement magnifique, qu'un Génevois qui y assistoit, me fit confidence qu'à l'instant de la Bénédiction, il s'étoit senti Papiste. ROME.

La présentation de la haquenée, est encore une grande affaire pour le peuple Romain. J'y remarquai, comme singularité, que la haquenée, toujours prise dans les écuries du Pape, & qui étoit la même depuis sept ou huit ans, est stylée à s'incliner devant le Saint Pere, en s'agenouillant des deux pieds de devant, légèrement & de fort bonne grace. Elle porte sur la croupe, une grosse fleur avec sa tige & ses feuilles en argent. Dans le calice de cette fleur, est enfermée la cédule ou billet de la redevance que le Roi de Naples fait présenter tous les ans au Pape, à titre d'hommage-lige.

Cette *fonction* est accompagnée d'un feu d'artifice, qui se tire trois soirées de suite à la place Farnèse. Cha-

ROME. que soirée, la décoration de ce feu change. La dernière est toujours la plus brillante, & aucune ne ressemble aux décorations des années précédentes. Celle de 1758, exécutée sur les desseins de l'Architecte Posi, représentoit un grand Caffé Chinois, distribué sur chacune des deux grandes faces de la décoration, en neuf piéces différemment meublées. Du milieu de la décoration, formé par un corps en saillie, s'élevoit une tour octogone à la Chinoise, de neuf étages distingués par des corniches baroques, aux angles desquelles étoient suspendues des clochettes. Le feu étoit ainsi distribué, & il fut servi avec toute l'intelligence & la précision qui distinguent les Artificiers Italiens.

Le 8 Septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, fut célébré par une *fonction*, qui ne se renouvelle que tous les dix ou douze ans. Les Dominicains de la Minerve promenèrent ce jour-là en procession la Madone du Rosaire. Cette Madone, grande comme nature, habillée, à la dernière mode, d'étoffes de la

plus grande richeſſe, friſée, poudrée, muſquée, couverte de rubans, de dentelles & de pierreries, eſt placée ſur un trône élevé au centre d'une machine très-ornée & très-peſante que portent une trentaine d'hommes, entre leſquels le fardeau eſt diſtribué au moyen de ces leviers entrelacés que manient ſi habilement les Crocheteurs qui ſervent ſur les ports de mer. La Madone, précédée de tous les Dominicains de Rome, avec le Général à la tête, étoit ſuivie de deux cens filles de quatorze à dix-ſept ans, uniformément vêtues de ſerge blanche, voilées, marchant deux à deux, chacune un cierge à la main, & une partie ayant ſur la tête des couronnes de fleurs. Après l'Office du matin, elles avoient reçu les dots que diſtribue tous les ans la très riche Confrairie du Roſaire. Ces dots ſont de deux cens cinquante livres, monnoie de France, pour celles qui veulent ſe marier, & du double pour celles qui prennent le parti du Couvent. Ces dernières tenoient la tête de la marche, diſtinguées des autres

ROME.

ROME. par des couronnes. Les voiles que portent toutes ces filles, ombragent plutôt leur visage, qu'ils ne le couvrent : je n'en vis aucune que l'on pût dire jolie, & très-peu de bien faites. Elles reçoivent les dots en cédules, dont le Caissier de la Confrairie paye le montant, lorsqu'elles se marient, ou qu'elles font profession.

Dix ou douze Confrairies de Rome donnent de pareilles dots. Aucun Réglement n'empêche une fille de se présenter à chacune de ces Confrairies, & d'y recevoir la dot : on peut même, avec des protections, se présenter deux ou trois fois à la même Confrairie. Ces dots réunies forment un pécule qui, avec le travail & l'économie, peut suffire pour monter & soutenir une maison frugale.

Rome est remplie de ces établissemens, pour lesquels la Religion met l'opulence à contribution. Tels sont les Conservatoires, les uns ouverts aux orphelins, les autres aux enfans qu'y placent leurs parens, & qu'on leur enleve souvent, lorsque la pau-

vreté met les mœurs en danger. Telles sont encore les Maisons de force, où l'on se charge de la correction des enfans dont les parens ont à se plaindre : telles sont enfin les maisons ouvertes, soit aux filles lassées de vivre dans le désordre, soit aux femmes mal mariées. Je n'ai point oüi dire qu'il y eut de pareils asyles pour les hommes mal mariés. En général, les dévots s'intéressent plus aux femmes qu'aux hommes : d'ailleurs, dans les mœurs Italiennes, le bonheur du mari dépend toujours de lui-même. ROME.

La politique ne pourroit-elle pas, d'intelligence avec la Religion, tirer de ces établissemens un parti utile à l'Etat ? Dans les Conservatoires & dans les Maisons de force, on ne sçait élever les enfans, que pour la Ville. Broder, tricoter, travailler en linge, chanter, jouer des instrumens, sont les exercices auxquels ces Maisons appliquent leurs Elèves, à raison de leurs dispositions ; & les métiers que quelques-unes font apprendre aux enfans qu'elles placent, sont de nouveaux

ROME. liens qui les attachent à la vie Citadine. Si dans ces Maisons que l'on pourroit répandre, au moins par détachemens, dans les environs de Rome, on formoit une partie de cette jeunesse aux travaux de la vie champêtre; si les charités dont elle est l'objet, étoient employées à l'établir à la campagne, à lui monter un petit ménage, à l'y attacher par la propriété de quelque terrein à défricher; en un mot, si la Chambre Apostolique, ou si les grands Propriétaires, d'après l'expédient qui a peuplé nos pays Septentrionaux, donnoient à un léger cens les parties de leurs Domaines, qui manquent de Cultivateurs, on ne verroit pas cette jeunesse abandonnée à elle-même, périr inutilement pour l'Etat, dans le sein du libertinage, de la fainéantise & de l'espérance. La Campagne de Rome se repeupleroit de près en près, sans appauvrir la Ville; chaque année verroit sortir un essain de cent ou de deux cens ménages; enfin les Colonies qui furent le plus ferme appui de la grandeur de l'ancienne Rome, tire-

roient Rome moderne de l'affreuſe ſolitude au milieu de laquelle elle languit. ROME.

Vaines ſpéculations! Tout ce qui eſt Miniſtre à Rome, tout ce qui tient au Miniſtère, eſt ouvertement occupé à faire fortune & à la faire promptement; on ne ſçait pas même avoir l'air de s'occuper du bien de l'Etat. D'ailleurs la préférence ſi marquée que donnent les Confraries aux vœux de Religion, prouve aſſez combien ces pieuſes Sociétés ſont éloignées de toutes vûes économiques. Peut-être encore eſt-il dans le ſyſtême du Gouvernement, que la population de l'Etat Eccléſiaſtique reſte au point où elle ſe trouve actuellement *.

Parmi les Spectacles de Rome, n'oublions pas les Théâtres d'Opéra, de Comédie & d'Opéra-Comique. Ces Théâtres ouverts ſeulement en Hyver, ſont du départe- Théâtres.

* *Vacuâ ſe jactet in aulâ.* Voyez ci-deſſus, les articles *Intempérie* & *Chambre Apoſtolique*, Tome II. de cet Ouvrage.

ROME. ment du Gouverneur de Rome. Les Communions dissidentes de la Romaine s'épuisent en clameurs contre la tolérance des Papes à cet égard, & elles opposent avec complaisance Genêve à Rome. Mais l'oisiveté du Peuple & des Grands de Rome détruit cette comparaison. Rome moderne, ou Rome Chrétienne a conservé tous les goûts de Rome Payenne; & le Roi-Pontife auquel elle est aujourd'hui soumise, est obligé de tolérer un amusement que crurent nécessaire les Constantin, les Théodose, &c.

A Rome & dans tout l'Etat Ecclésiastique, les femmes ne peuvent monter sur le Théâtre: usage conforme à ce qui se pratiquoit chez les anciens Romains, tandis que dans toute l'Italie, les rôles d'hommes sont le plus souvent remplis par des femmes.

Il reste à examiner s'il est de la politique civile & religieuse de laisser les Théâtres de Rome se remplir d'Eunuques. L'opération qui dégrade ces hommes, étoit prohibée sous les plus grandes peines, par les Loix

Romaines que les Papes ont adoptées ; mais le besoin que l'on en a pour les Théâtres, pour la Musique sacrée & profane, pour d'autres usages, fait taire la loi, & l'on peut dire de ces malheureux : *Genus hominum quod in civitate nostrâ* (Româ) *& vetabitur semper & semper retinebitur.* ROME.

Ils rempliſſent, ſous l'habit eccléſiaſtique, les bas-chœurs de la plus grande partie des Cathédrales & des Collégiales de l'Italie. Les Payens ne les euſſent pas honorés d'un pareil emploi dans leurs Temples. *Ces ſortes de gens*, dit Lucien, *ſouilleroient les myſtères & les choſes ſaintes* *.

Leur nombre étonneroit, ſi l'on pouvoit faire un dénombrement exact de ce qu'en renferme le ſeul Etat Eccléſiaſtique **. Au reſte, je

* Lucian. *in Eunuch.*

** *Horum tædio*, diſoit Ammien Marcellin, *veterem laudare juvat Domitianum, qui licet patri fratrique diſſimilis, memoriam nominis ſui inexpiabili deteſtatione perfudit, tamen receptiſſimâ inclaruit lege, quâ minaciter interdixerat, ne intrà terminos Juriſdictionis Romanæ, quiſquam puerum caſtraret : quod ni contigiſſet, quis eorum ferret exami-*

ROME. n'ai pu partager le plaisir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles sortent de corps qui leur sont si peu analogues: ces corps sont formés de parties si mal emmanchées; ils ont au Théâtre des mouvemens si lourds & si gauches, que j'aurois toujours préféré au *Musico* le plus merveilleux, une voix commune dans un corps ordinaire. Leurs sons ne m'ont jamais porté au cœur cette sensation qu'y excite la voix d'une femme ou d'un impubère, ce qui sans doute est fondé dans la Nature, d'après laquelle les Grecs appelloient une belle voix, *la fleur de la Beauté*.

Cet état est en Italie un chemin frayé à la fortune, qui paye la cruauté des parens assez dénaturés pour sacrifier ainsi leurs enfans, qui récompense d'infâmes proxénètes exerçant

na, quorum paucitas difficile toleratur? Liv. 18, pag. 141. Ed. Rob. Steph. Voyez une véhémente invective contre cet attentat à l'humanité, dans la quinzième des Satyres, dont les Auteurs se sont cachés sous le nom de *Q. Sectanus*, & le Chap. 8. du troisième Livre de Rabelais.

presque publiquement cet affreux commerce, qui enfin réunit l'opulence à la considération en faveur de ceux dont les organes ne retiennent rien des fons de leur premier état. Mais pour une douzaine de ces merveilleux, combien de malheureux traînent dans la misere, le regret de leur premier état, & la douleur de leur état actuel ! ROME.

Un de ces prodiges revenant de Madrid, où sa voix lui avoit procuré la fortune la plus brillante, faisoit à Benoît XIV. le détail des gains, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblée. » C'est-à-dire, lui répliqua le Pape, lorsqu'il eut fini, » que vous avez retrouvé-là ce que » vous aviez laissé ici. «

Après les détails où je suis entré sur l'état actuel de Rome, on désireroit sans doute que j'eusse crayonné les mœurs de cette grande Ville; que j'eusse esquissé l'histoire scandaleuse des Princes des Prêtres; enfin que j'eusse indiqué à quel degré Rome moderne ou Rome Chrétienne, ressemble à l'ancienne Rome, à la Rome de Juvenal. A cet égard, il me

ROME. suffira de dire que je n'ai pas assez long-temps séjourné dans un pays, où les plaisirs se traitent avec autant de mystère, de mesures & de circonspection, que les affaires; où l'on en écarte cette publicité qui en est ailleurs le principal assaisonnement; où la fortune de presque tous les Citoyens est liée à la régularité au moins apparente de leur conduite. J'ai bien oüi parler de quelques désordres éclatans de la part de quelques gens qui se croyent au-dessus du qu'en-dira-t-on; de commerces liés par l'intérêt, & soutenus à deniers comptans, d'intrigues de femmes deshonorées. J'ai recueilli quelques joyeux propos de Benoît XIV. sur ces commerces & sur ces intrigues: celui, par exemple, auquel donna lieu une montre merveilleuse, échue à une Dame qui s'efforçoit en vain de la détacher pour la lui faire voir*. Mais de tout ce que j'ai observé & recueilli, il ne résulte rien qui puisse justifier les injustes pré-

* *Lasciate, lasciate; deve sempre il voto essere dirempeto al Santo.*

jugés répandus dans certains pays contre la régularité de mœurs & de conduite qui honore la très-grande partie du Sacré Collége & de la haute Prélature. Preſque tous ces Eminentiſſimes & Illuſtriſſimes Seigneurs ſemblent avoir pris pour régle de conduite, la Lettre qu'écrivoit le plus grand Politique de l'Italie, le très-célèbre Laurent de Médicis, à Jean ſon fils, qui fut depuis Pape ſous le nom de Léon X. La conſidération que mérite cette Lettre, par ſon Auteur, par celui à qui elle eſt écrite, par ſon ſujet & par la manière dont il eſt traité, me détermine à la tirer du Recueil dont elle fait partie, pour la placer ici. Je joins la Traduction Françoiſe à cette ſeconde édition, en faveur de ceux qui n'entendent pas l'Italien.

ROME.

COPIA.

Lettere di XIII. Uomini Illustri, vol. in-8°. imprimé à Venise en 1584. On l'y trouvera dans le vingt-quatriéme Livre, fol. 22. verso.

MESSER GIOVANNI, voi siete molto obligato à Monsignor Domenedio, e tutti noi per rispetto vostro, perche oltre à molti beneficii e honori, che ha ricevuti la casa nostra da lui, ha fatto, che nella persona vostra veggiamo la maggior dignità che fusse mai in casa. E ancora che la cosa sia per se grande, le circonstantie la fanno assai maggiore, massime per l'età vostra, e conditione nostra.

Però il primo mio ricordo è, che vi sforziate esser grato à Monsignor Domenedio, ricordandovi ad ogn' hora, che non i vostri meriti, prudentia, ò sollecitudine, ma mirabilmente esso Iddio, vi ha fatto Cardinale; e da lui lo riconosciate, comprobando questa conditione con la vita vostra santa, essemplare, e honesta. A che siete tanto più obligato, per haver voi già dato qualche opinione nella adolescentia vostra da poterne sperare tali frutti. Saria cosa molto vituperosa, e fuor del debito vostro, e aspet-

TRADUCTION.

» SIRE JEAN, qu'elles obligations, vous & nous, n'avons-nous » pas à Dieu ! Il a mis le comble » aux bienfaits & aux honneurs dont » il nous a gratifiés, en vous élevant à la plus grande dignité qui » ait encore été dans notre Maiſon : » grace d'autant plus ſignalée, que » votre âge & votre condition ne » nous permettoient pas de l'eſpérer.

» La reconnoiſſance envers lui » eſt donc un de vos premiers devoirs : vous en ſerez d'autant plus » pénétré, que vous vous rappellerez plus ſouvent que ce n'eſt ni à » votre mérite, ni à vos ſoins, ni à » vos démarches que vous devez » l'honneur du Cardinalat, mais à » l'effet admirable de ſa volonté, » que vous devez juſtifier par une » vie honnête, ſainte & exemplaire. » Vous y êtes d'autant plus obligé » que, dans votre première jeuneſſe, » vous avez montré d'heureuſes diſ-

tatione mia, quando nel tempo, che gli altri ſogliono acquiſtar più ragione, e miglior forma di vita, voi dimenticaſte il voſtro buono inſtituto.

Biſogna adunque, che vi sforziate alleggerire il peſo della dignità, che portate, vivendo coſtumatamente, e perſeverando ne gli ſtudii convenienti alla profeſſion voſtra. L'anno paſſato, io preſi grandiſſima conſolatione, intendendo, che ſenza che alcuno ve lo ricordaſſe, da voi medeſimo vi confeſſaſte più volte, e communicaſte. Nè credo che ci ſia miglior via à conſervarſi nella gratia di Dio, che lo habituarſi in ſimili modi, e perſeverarvi. Queſto mi pare il più utile, e conveniente ricordo, che per lo primo vi poſſo dare.

Conoſco, che andando voi à Roma, che' è ſentina de tutti i mali, entrate in maggior difficoltà di fare quanto vi dico di ſoprà, perche non ſolamente gli eſſempi muovono, ma non vi mancheranno particolari incitatori e corruttori: perche, come voi potete intendere, la promotione voſtra al Cardinalato, per l'età voſtra, e per l'altre conditioni ſopradette,

» positions pour l'avenir. Quelle » honte pour vous, ſi manquant & » à vos devoirs & aux eſpérances » que vous nous avez fait conce- » voir de vous, vous veniez à ſortir » de la bonne voie, dans un âge » où la raiſon y conduit les autres » hommes !

» Faites donc tous vos efforts » pour alléger le poids de votre di- » gnité par la circonſpection de vo- » tre conduite & par votre perſévé- » rance dans les pratiques les plus » convenables à votre état. J'appris » l'an paſſé, avec la plus grande » conſolation, que ſans que perſon- » ne vous y excitât, vous avez ſou- » vent approché des Sacremens. » C'eſt le moyen le plus certain » pour vous conſerver dans la gra- » ce de Dieu ; c'eſt le premier, c'eſt » le plus eſſentiel des avis que j'aie » à vous donner.

» Je ſçais que réſidant à Rome, » au centre de toutes les méchan- » cetés, mes avis ſont d'autant plus » difficiles à pratiquer, qu'outre les » mauvais exemples, vous ne man- » querez pas de gens qui vous exci-

arreca seco grande invidia; e quelli, che non hanno potuto impedire la perfetion di questa vostra dignità, s'ingegneranno sottilmente diminuirla, con dettigrare l'opinione della vita vostra, e farvi sdrucciolare in questa stessa fossa, dove essi sono caduti, confidandosi molto, che debba lor riuscire per l'età vostra. Voi dovete tanto più opporvi à queste difficultà, quanto nel Collegio hora si vede manco vittù, e io mi ricordo pur'havere veduto in quel Collegio buon numero d'huomini dotti, e buoni, e di santa vita: però è meglio seguir questi essempi, perche facendolo sarete tanto più conosciuto, e stimato, quanto l'altrui conditioni vi distingueranno da gli altri.

E' necessario, che fuggiate, come Scilla e Caribdi, il nome della hippocrisia, e il nome di mala fama; e che usiate mediocrità, sforzandovi in fatto fuggire tutte le cose, che offendono in dimostratione, e in conversatione. non mostrando austerità o troppo di severità, che sono cose, lequali col tempo intenderete, e farete meglio a mia opinione, che io non le posso esprimere. Voi intenderete di quanta importanza e essempio sia la per-

» teront à les ſuivre. Pour être en
» garde contr'eux, ſçachez que vo-
» tre promotion au Cardinalat, dans
» l'âge où vous êtes, excitera l'en-
» vie, & que ceux qui n'ont pu tra-
» verſer efficacement votre dignité,
» travailleront à la ruiner ſourde-
» ment, en vous attaquant dans vo-
» tre conduite, & en réuniſſant leurs
» efforts pour abuſer de votre jeu-
» neſſe & l'entraîner dans le préci-
» pice où ils ſont eux-mêmes tom-
» bés. Vous devez d'autant plus vous
» roidir contre la ſéduction, que le
» Sacré Collége n'eſt plus le même
» que celui que je me ſouviens d'a-
» voir vû, compoſé, pour la plus
» grande partie, d'hommes diſtin-
» gués par la ſcience, par les mœurs,
» par la ſainteté. En vous attachant
» à ces bons exemples, vous en ſe-
» rez d'autant plus eſtimé & reſpecté,
» que votre âge le promet moins.

» Vous vous trouvez entre deux
» écueils, l'hypocriſie & une vie
» diſſolue. Prenez le parti mitoyen,
» en évitant tout ce qui peut choc-
» quer par un excès d'auſtérité & de
» dureté. L'uſage & la réflexion vous

sona d'un Cardinale, e che tutto il mondo starebbe bene, se i Cardinali fossino, come dovrebbono essere, percioche farebbono sempre un buon Papa, onde nasce quasi il riposo di tutti i Cristiani. Sforzatevi dunque d'esser tale voi, che quando gli altri fussino cosi fatti, se ne potesse aspettare questo bene universale.

E perche non è maggior fatica, che conversar bene con diversi uomini, in questa parte vi posso mal dar ricordo, se non che v'ingegniate, che la conversation vostra con gli Cardinali, e altri uomini di conditione, sia caritativa, e senza offensione: dico, misurando ragionevolmente, e non secondo l'altrui passione: perche molti volendo quello che non si dee, fanno della ragione ingiuria. Giustificate adunque la coscientia vostra in questo, che la conversation vostra con ciascuno, sia senza offensione. E questa mi pare la regola generale, molto à proposito vostro, perche, quando la passione pur fà qualche inimico, come si partono questi tali senza ragione del l'amicitia, cosi qualche volta tornano facilmente.

Credo per questa prima andata vostra

» éclaireront,

» éclaireront, à cet égard, mieux
» que je ne puis le faire. Ils vous ap-
» prendront toute la grandeur d'une
» dignité, à laquelle eſt attachée
» le choix d'un bon Pape : choix
» qui ſeroit toujours tel, ſi les Car-
» dinaux étoient tels qu'ils devroient
» être, & alors de ce choix naîtroit
» le repos & la paix de la Chrétien-
» té. Eſſayez donc de vous montrer
» de manière que l'on pût eſpérer
» ce bonheur, ſi tous vos Confrères
» vous reſſembloient.

» Tout ce que je pourrois vous
» dire ſur la manière de vous con-
» duire avec les autres ſeroit inutile,
» ſi vous n'êtes pas déterminé à fai-
» re tous vos efforts pour que les
» Cardinaux & les gens diſtingués
» ayent à ſe louer de vous & jamais
» à s'en plaindre, en vous confor-
» mant moins à leurs prétentions
» qu'à la droite raiſon, qui devient
» ſouvent injure pour ceux qui exi-
» gent au-delà. Mais ſi tout le mon-
» de ne ſe peut louer de vous, qu'au
» moins perſonne n'ait à s'en plain-
» dre. Que cela vous ſerve de règle
» générale. Ceux qui, ſans autre rai-

à Roma, sia bene adoperare più gli orecchi, che la lingua. Hoggimai io vi ho dato del tutto à Monsignor Domenedio, e à Santa Chiesa, onde è necessario, che diveniate un buono Ecclesiastico, e facciate ben capace ciascuno, che amate l'honore, e lo stato di Santa Chiesa, e della Sede Apostolica, innanzi à tutte le cose del mondo, posponendo à questo ogn' altro rispetto. Nè vi mancher à modo, con questo riservo, d'aiutar la città e la casa: perche questa città fa l'unione della Chiesa, e voi dovete in ciò esser buona catena, e la casa ne va con la città. E benche non si possono vedere gli accidenti, che verranno, così in general credo, che non ci habbiano à mancare modi di salvare (come dica) la capra, e i cavoli, tenendo fermo il presupposto, che anteponiate la Chiesa ad ogn' altra cosa.

Voi siete il più giovane Cardinale non solo di tutto il Sacro Collegio, ma che fosse mai fatto insino à qui; e però è necessario, che dove havete à concorrere con gli altri, siate il più sollecito, il più unito, senza farvi aspettare, o in Capella, o in Concistorio, o in Deputatione. Voi comparirete presto il più, e li

» ſon que celle de la paſſion, renon-
» ceront à votre amitié, revien-
» dront plus facilement à vous, s'ils
» n'ont rien de perſonnel à vous re-
» procher.

» Dans ce premier ſéjour à Rome,
» faites moins uſage de votre lan-
» gue que de vos oreilles. Je vous
» ai conſacré à Dieu & à ſon Egli-
» ſe; conduiſez-vous d'après cette
» conſécration. Que tout le monde
» voye que vous aimez l'honneur
» & les avantages de l'Egliſe & du
» Saint Siége, que vous les préfére-
» à tout, & qu'ils concentrent tou-
» tes vos vûes. Ce dévouement ex-
» cluſif ne nuira ni à votre patrie,
» ni à votre Maiſon: votre patrie eſt
» un nouveau lien qui vous attache-
» ra à l'Egliſe, & vous ſerez entre elle
» & votre Maiſon une chaîne qui
» les unira étroitement. Quoique
» l'on ne puiſſe prévoir tous les acci-
» dens qui peuvent déranger cette
» union, je crois qu'en général, c'eſt
» ménager, comme on dit, la chè-
» vre & les choux, que de préférer
» à tous intérêts celui de l'Egliſe.

» Vous êtes le plus jeune du Sacré

meno accostumati. Co i meno, si suol fuggir la conversatione molto intrinsica, non solamente per lo fatto in se, ma per l'opinione, e à largo conversar con ciascheduno.

Nelle pompe vostre loderei più presto star di quà dal moderato, che di là; e più presto vorrei bella stalla, e famiglia ordinata, e polita, che ricca, e pomposa. Ingegnatevi di vivere accostumatamente, riducendo à poco à poco le cose al termine che per esser hora la famiglia, e il padron nuovo, non si può.

Gioie, e seta in poche cose stanno bene à pari vostri, più presto qualche gentillezza di cose antiche, e belli libri, e più presto famiglia accostumata, e dotta, che grande. Convitar più spesso, che andare à conviti, e non però superfluamente. Usate per la persona vostra cibi grossi, e fate assai esercitio, perche in cotesti paesi si viene presto in qualche infermità, chi non ci ha cura.

Lo stato del Cardinale è non manco sicuro, che grande, onde nasce, che gli uomini si fanno negligenti, ponendo loro

» Collége ; aucun Cardinal n'a ja-
» mais été appellé d'auſſi bonne
» heure à la Pourpre : ainſi ſoyez le
» plus empreſſé & le plus modeſte
» dans toutes les fonctions Eccléſi-
» aſtiques & ſéculières. Bientôt
» vous connoîtrez ceux qui méri-
» tent plus ou moins que vous les
» choiſiſſiez pour modèles, ſoit pour
» vous-même, ſoit pour le Public.
» Évitez avec les derniers toute fami-
» liarité & toute intimité, ſans néan-
» moins paroître éviter perſonne.

» Quant à l'état que vous avez à
» tenir, qu'il ſoit honnête plutôt
» que magnifique. J'aimerois mieux
» une belle écurie, un domeſtique
» réglé & compoſé de gens choiſis,
» que tout l'appareil pompeux de la
» richeſſe & de la vanité. En un
» mot, mettez tous vos ſoins à vous
» rapprocher d'une honnête ſimpli-
» cité, autant que le permettent vo-
» tre jeuneſſe & une maiſon nouvel-
» lement formée.

» La ſoie & la parure ne ſont
» point faites pour gens de votre
» état ; remplacez-les par une Biblio-
» théque bien choiſie, par un Cabi-

haver conseguito assai, e poterlo mantenere con poca fatica, e questo nuoce spesso, e alla conditione, e alla vita, alla quale è necessaria che habbiate grande avvertenza, e più presto pendiate nel fidarvi poco, che troppo.

Una regola sopra l'altre vi conforto ad usare con tutta la sollecitudine vostra: e questa è, di levarvi ogni mattina di buon'hora, perche oltre al conferir molto alla sanità, si pensa, e espedisce tutte le facende del giorno, e al grado, che avete: havendo à dir l'officio, studiare, dare audientia, &c. ve'l troverete molto utile.

Un' altra cosa ancora è sommamente necessaria ad un par vostro, cioè pensar sempre, e massime in questi principii, la sera dinanzi, tutto quello che havete à fare il giorno seguente, accioche non vi venga cosa alcuna immeditata. Quanto al parlar vostro in Concistorio, credo sarà più costumatezza, e più laudabil modo, in tutte le occorrenze che vi si proporranno, riferirsi alla Santità di Nostro Signore, pensando, che per esser voi giovane, e di poca esperienza, sia più officio vostro rimettervi alla Santità sua, e al

» net d'Antiquités, par la politeſſe,
» les talens & les connoiſſances de
» ceux qui vous environneront. Te-
» nez table & une table réglée ;
» mangez plus chez vous que de-
» hors ; ne vous nourriſſez que de
» mets ſolides, & faites beaucoup
» d'exercice : c'eſt le moyen de ré-
» ſiſter aux atteintes du climat.

» On regarde l'état de Cardinal
» comme une place auſſi ſûre que
» grande, & on ſe néglige ; on croit
» que, ne pouvant aller plus loin,
» on peut ſe ſoutenir ſans beaucoup
» de peine : cette négligence eſt très-
» dangereuſe pour la réputation, &
» pour toute la ſuite de la vie, à
» l'égard de laquelle on ne péche
» jamais par excès d'attention.

» Je ne puis vous recommander
» rien de mieux pour le régime, que
» de vous lever tous les jours de
» grand matin. Outre que cela con-
» tribue infiniment à la ſanté, vous
» y trouverez tout le temps dont
» vous avez beſoin pour les affaires
» de votre place, c'eſt-à-dire, pour
» réciter votre Office, pour étu-
» dier, pour donner audience, &c.

ſapientiſſimo giudicio di quella. Ragionevolmente voi ſarete richieſto di parlare, e intercedere appreſſo à Noſtro Signore per molte ſpecialità. Ingegnatevi in queſti principii di richiederlo manco che potete, e dargliene poca moleſtia: che di ſua natura il Papa è più grato à chi manco gli ſpezza gli orecchi. Queſta parte mi pare da oſſervare per non lo infaſtidire; e coſì l'andargli inanzi con coſe piacevoli, ò pur quando accadeſſe, richiederlo con humiltà e modeſtia, doverà ſodisfargli più, e eſſer più ſecondo la natura ſua. State ſano. Di Firenze.

LORENZO DE' MEDICI.

» Vous avez encore à contracter
» une habitude essentielle à un hom-
» me de votre état : c'est, sur-tout
» dans les commencemens, de vous
» recueillir tous les soirs & de bien
» penser à tout ce que vous avez à
» faire le lendemain. Au moyen de
» cette précaution, il ne se présentera
» rien sur quoi vous ne soyez préparé.
» Quant à la manière de vous con-
» duire dans les Consistoires, le plus
» sûr est de suivre en tout l'avis
» qu'ouvrira Sa Sainteté : rien de plus
» convenable à votre jeunesse & à
» votre défaut d'expérience. Il arri-
» vera souvent que vous serez solici-
» té de conférer avec Sa Sainteté, &
» d'intercéder auprès d'elle : faites ce
» qui dépendra de vous, sur-tout
» dans ces commencemens, pour
» l'importuner le moins qu'il sera
» possible ; ce sera servir le Pape sui-
» vant son goût. Entretenez-le moins
» d'affaires que de choses agréables ;
» &, lorsque vous ne pourrez vous
» en dispenser, que ce soit avec la
» modestie qu'il aime dans tous ceux
» qui l'approchent. Portez-vous bien.
A Florence. LAURENT DE MÉDICIS.

ROME.

BEAUX ARTS.

Musique. La mélancolie qui domine en général le tempérament & le caractère des Italiens, eſt la principale ſource de leur goût pour les Arts, pour la Poëſie, pour la Muſique. C'eſt cette mélancolie qui a rempli l'Italie de Poëmes épiques bons ou mauvais, mais qui annoncent dans les Poëtes, une conſtance & une tenue dont toutes les autres Nations ne ſont pas capables. Cette conſtance à infiniment aidé le Génie dans la production des chefs-d'œuvre que l'Italie a donnés dans tous les genres agréables: *Alterius ſic altera poſcit opem res.* J'ai vu à Rome un Abbé d'une des premières Maiſons de Bologne, qui, après une étude de l'Epinette opiniâtrément ſuivie pendant dix années, dont il en avoit paſſé deux à Naples, ſans autre objet, étoit parvenu à étendre cet inſtrument, à l'organiſer, & à en tirer tout ce que peut fournir le meilleur claveſſin. La Muſique n'eſt pas ſeulement un goût pour les Italiens, elle eſt une paſſion, elle eſt un beſoin; beſoin relatif à

leur tempérament, sur lequel elle agit d'autant plus délicieusement, qu'elle est plus bruyante. ROME.

La promotion du Cardinal Priuli occasionna une grande fête chez le Prince de Viane. La meilleure Musique de Rome étoit la base de cette fête. Je m'y trouvai à côté d'un Prélat que je ne connoissois point, & qui me demanda ce que je pensois de cette Musique. Je lui répondis qu'à en juger par le plaisir qu'elle paroissoit faire aux Connoisseurs, je la croyois excellente, mais que je n'en entendois que le bruit. » J'aime » la franchise de votre aveu, me dit le Prélat, en souriant; » mais pre- » nez patience: dans cinq ou six » mois, vous commencerez à sentir » de la mélodie où vous n'entendez » que du bruit. Vous êtes à cet égard » comme un homme qui ayant vécu » dans un souterrein, passeroit subi- » tement au grand jour. Ses yeux » éblouis n'appercevroient rien, & » il ne parviendroit que par degrés à » démêler les objets & à les distin- » guer. « Mais, lui répliquai-je, si vos Virtuoses visent plus au bruit qu'à

ROME. l'harmonie : » C'eſt à cela préciſément, répondit-il, que vous reconnoîtrez les mauvais. Ainſi en juge le célèbre Tartini. Les Virtuoſes de Naples, c'eſt-à-dire, les plus grands Violons d'Italie, doutent d'eux-mêmes & de leurs talens, juſqu'à ce qu'il les ait jugés. Pour obtenir un jugement favorable, vous imaginez aiſément qu'ils déployent tous les tours d'adreſſe, de force & de ſoupleſſe. Leurs doigts volent, leur archet pétille, & lorſqu'ils ont fini : *Cela eſt brillant*, dit froidement Tartini à la plûpart, *cela eſt vif, cela eſt très-fort ; mais cela ne m'a rien dit là*, ajoute-t-il, en portant la main à ſon cœur. «

Je me rencontrai une autre fois dans une compagnie de Romains moins raiſonnables que le Prélat dont je viens de parler ; ils prétendoient leur Muſique intelligible pour tout homme venu au monde, avec des oreilles. Quant à la Muſique Françoiſe, ils ne la regardoient que comme une prononciation auſſi mauvaiſe que choquante, d'une lan-

gue que les Italiens ſeuls ſçavent parler. Un Magiſtrat François qui ſe trouvoit alors à Rome, étant ſurvenu, je l'engageai à chanter pour ces Meſſieurs quelque morceau de Muſique Françoiſe qui pût les réconcilier avec elle. Le Magiſtrat, cédant à mes inſtances, chanta l'air: *Du Dieu des cœurs on adore l'empire*; & il le chanta avec l'air, le goût & tous les agrémens des meilleurs Chanteurs de Paris. Les *Enchaîne* de cet air excitoient dans nos Italiens un trémouſſement, que je regardois comme une expreſſion d'admiration & de plaiſir. L'air fini avec toutes ſes retournelles, j'allois leur demander ce qu'ils en penſoient, lorſque je les vis, joignant les mains & levant les yeux au ciel, réciter en commun d'un ton auſſi ſourd que lamentable: *Et ſecundùm multitudinem miſerationum tuarum, dele iniquitatem meam.* Ils vouloient dire que, dans l'air qu'on venoit de leur chanter, ils n'avoient entendu que le premier verſet du *Miſerere*. Et en effet, ſur les mouvemens d'admiration que les *Enchaîne* m'avoient paru leur arra-

ROME.

ROME. cher, les ayant preſſés de s'expliquer, ils me proteſtèrent que j'avois pris pour admiration, ce qui n'étoit qu'une indignation excitée par l'ennui porté à ſon dernier période.

Architecture. Parler de Rome, ſans dire un mot de l'Egliſe de Saint Pierre, ce ſeroit revenir de Rome ſans avoir vû le Pape. Ce Temple, digne de toute ſa célébrité, eſt, parmi les ouvrages de l'Art, ce qu'eſt la mer dans le ſpectacle de la Nature: c'eſt-à-dire, l'unique objet qui rempliſſe l'idée que l'homme ſe peut faire de la grandeur, de la majeſté, de l'immenſité *. Après l'avoir vu, quelqu'un à qui il ne reſteroit des yeux que pour des édifices, pourroit en uſer comme ces dévots Muſulmans, qui ſe les arrachent au ſortir de la Mecque, comme déſeſpérant de rien voir de plus auguſte. L'Egliſe de Saint Pierre, au premier coup d'œil, paroît

* Diſons avec le P. Mabillon: *Tam divinæ fabricæ majeſtatem rudi calamo violare non audemus: nonnulla ſunt quæ nullo melius modo quàm ſilentio & ſtupore laudantur.*

infiniment moins ſpacieuſe qu'elle ne eſt en effet : illuſion produite par grandeur des proportions des acceſſoires, tels que les bénitiers, le laquin, la chaire de Saint Pierre, A ce ſujet, j'ai ouï agiter entre Artiſtes du premier ordre, s'il y plus d'art à rapetiſſer ainſi un ce, qu'à l'augmenter par la di- tion des acceſſoires. Cicéron it ainſi l'Eloquence : c'eſt, dit-il, de faire paroître les grandes s petites, & les petites grandes, *res parvas, & parvas magnas* En étendant à l'Architecture définition qui lui peut convenir des égards, le problême ſe roit réſolu.

ROME.

immenſe revenu de la Fabrique aint Pierre la met en état de ir & aux réparations continuel- qu'exige un tel édifice, & aux belliſſemens que l'on y ajoute s les jours. Les réparations de térieur de l'Egliſe n'y forment un embarras : elles ſe font au yen d'échafauds volans. J'ai vu ces échafauds appliqués à la gran- corniche de la nef ; ils paroiſſent

ROME. d'en-bas comme des toiles d'araignées.

L'établiſſement formé par Clément XI. pour mettre en moſaïque tous les chefs-d'œuvre de Peinture que l'on parviendra par ce moyen à éterniſer, eſt d'une dépenſe prodigieuſe, ſoit pour la main-d'œuvre, ſoit pour les pâtes fondues qui ſont la baſe de ce travail. Lorſque j'étois à Rome, je vis travailler pour cette deſtination à des copies du Saint Michel du Guide, du Chriſt au tombeau du Caravage, de la Transfiguration de Raphaël. Pour la commodité des Copiſtes, l'original de ce dernier, peint ſur un très-ſolide aſſemblage de planches de noyer, occupoit un échafaud dreſſé derrière l'autel de Saint Pierre *in Monitorio*, où il fut placé après la mort de Raphaël, & où il eſt demeuré, quoiqu'il eût été fait pour le Roi de France, François I. qui l'avoit déja payé en partie. Il m'eſt arrivé plus d'une fois, ne rencontrant perſonne à l'attelier, de me trouver ſeul vis-à-vis ce *non plus ultrà* de la peinture. Cette négligence fait hon-

neur aux Romains : le reſpect des Artiſtes & du peuple même, pour les chefs-d'œuvre de l'Art *, eſt la garde la plus ſûre & la plus honorable dont on puiſſe les environner : une pareille garde a manqué aux peintures du cloître des Chartreux de Paris. ROME.

Les embelliſſemens dont on s'occupoit pour l'Egliſe de Saint Pierre, pendant notre ſéjour à Rome, étoient d'une très-grande dépenſe. On regrattoit & on repoliſſoit le grand baldaquin ** & la chaire de Saint Pierre, & l'on refaiſoit à neuf toute la décoration intérieure de la Chapelle *del Santiſſimo*. La première réparation étoit vue de mauvais œil

* Cependant les peintures du même Raphaël au Vatican, ſon Ecole d'Athènes, ſon Saint Sacrement, &c. ſont très-maltraitées par l'impreſſion des papiers huilés que les jeunes Peintres appliquent aux têtes, pour les calquer.

** Ce baldaquin, dont la hauteur eſt préciſément la même que celle de la façade du Louvre à Paris, eſt tellement proportionné à l'édifice dont il occupe le centre, qu'au premier coup d'œil il paroît moins élevé que celui du Val-de-Grace de Paris.

ROME. par la plûpart des Connoiſſeurs ; ainſi que je l'ai déja dit : ils gémiſſoient ſur l'enlevement de cette précieuſe *patine*, que les Grecs regardoient comme la fleur des ouvrages de cette eſpèce *. Cette reſtauration étoit à leurs yeux une véritable dégradation. Dans la Chapelle *del Santiſſimo*, ils critiquoient le goût meſquin de la tapiſſerie feinte dont on revêtiſſoit les murs : quant à la moſaïque du pavé, elle réuniſſoit toutes les voix & tous les ſuffrages. La principale piéce de cette moſaïque eſt un grouppe de gerbes, de pampres & de raiſins : la peinture ne peut approcher la belle Nature de plus près.

Les Romains ont la plus haute idée de la beauté de leur Ville, & de la magnificence de l'Egliſe de Saint Pierre. Ils ſont confirmés dans cette idée, par le concours & par l'admi-

* Voyez Plutarque en ſon Traité intitulé *Pourquoi la Pythie*, &c. *init.* Les Romains en penſoient de même du temps de Juvenal qui appelloit des vaſes antiques,

Pocula adorandæ rubiginis.

ration de toutes les Nations que la curiosité amene continuellement à Rome. Aussi, lorsqu'on leur témoigne quelque étonnement sur leur peu de goût pour les voyages : *Eh!* disent-ils froidement, *dove ritroveremo questa bella Cupola?* ROME.

Suivant le plan de l'Eglise de Saint Pierre, que l'on voit à la Bibliothéque du Vatican, tel que l'avoit arrêté Michel-Ange, cette Basilique devoit avoir exactement la forme d'une croix grecque; c'est-à-dire, quatre nefs qui, dans les mêmes proportions, & dans une égale longueur, auroient abouti à l'autel qui eût été leur centre commun. La nef, qui fait face à la place, a depuis été prolongée de deux travées ou arcades; son entrée est revêtue d'un portail qui l'enveloppe en entier, & qui n'étoit point du dessein de Michel-Ange. Dans ce dessein, chaque nef avoit un portail en loge ou portique en simple saillie, dans le goût de celui du Panthéon; & ce portique n'auroit ni masqué ni coupé la décoration extérieure du total de l'édifice : décora-

ROME. tion que Michel-Ange n'avoit pas moins soignée que l'intérieure : décoration enfin qui auroit paru avec d'autant plus d'avantage, que cette Basilique devoit être isolée de toutes parts*. Ce Temple seroit par-là sorti de la classe de tous les édifices modernes, qui ne se montrent au-dehors que par un portail sans proportion nécessaire avec des parties qui n'en ont aucune entr'elles, & que l'Architecte abandonne entièrement au Maçon.

Il n'en est pas de même des Palais. C'est sur leurs parties extérieures que

* C'est pour raccorder toutes les parties étrangères au dessein de Michel-Ange, que le Cavalier Bernin a élevé ce superbe péristile qui environne la place de Saint Pierre. Dans la Relation de Rome, sous le Pontificat d'Alexandre VII, dressée par un Ambassadeur de Venise, il fait un crime à ce Pape de cette entreprise, qui coûta, dit-il, trois millions, monnoie de France. Qu'eût dit ce Vénitien de la magnificence de François I, qui avoit choisi le célèbre Serlio *per Generale sopra Fabriche regie, con provisione di trecento scudi per sostegno de i suoi bisogni*? Lett. del Aretino al Signor de Baif del 13 Novembre 1539.

ROME.

les Architectes déploient toutes les ressources de l'Art & du Génie. Ces Palais bordent les rues & les places qui doivent leur plus grande décoration à la continuité très-variée de ces grandes masses. Cette décoration est tellement le premier objet de ceux qui font bâtir, que plusieurs façades, élevées depuis long-temps, attendent encore les Palais pour lesquels elles sont faites. Tel est le Palais du Cardinal Sciarra-Colonne, Protecteur de France. Derrière une des plus belles façades du Cours, le Maître campe, pour ainsi dire, dans quelques appartemens bâtis à la légère, & appliqués à la partie intérieure de la façade, en attendant que l'on éleve le Palais qui lui est destiné.

Le goût pour la représentation ne préside pas moins à la distribution intérieure ; toutes les commodités lui sont sacrifiées. Derrière une enfilade continue de salons & de salles, est ménagé quelque petit réduit qui forme l'habitation du Maître. J'ai vu malade un Cardinal qui occupoit un des plus vastes & des plus magni-

Rome. fiques Palais de Rome: tout son appartement consistoit en un coin d'entre-sol fumeux & mal éclairé, de huit pieds de longueur sur six de largeur.

Les Romains commencent cependant à se lasser de n'être logés que pour autrui, & ils pensent un peu plus à eux-mêmes dans les nouvelles constructions. Le Palais Corsini élevé depuis peu dans l'emplacement qu'occupoit celui de la fameuse Reine Christine, entre le Tibre & le Janicule, sans avoir dans sa distribution toutes les commodités qui forment aujourd'hui l'objet capital de l'Architecture Françoise, en a cependant beaucoup plus que tous les anciens Palais; il regagne, par ces commodités, ce qu'il perd du côté de la magnificence.

Elle ne brille nulle part avec plus d'éclat, que dans ces Palais connus sous le nom *de Vignes*, & répandus dans la campagne de Rome. Les familles des Papes des deux derniers siécles y ont rassemblé à l'envi & entassé les richesses de tous les Arts modernes, & les plus beaux morc-

mens des anciens : c'eſt-là ſur-tout que l'on peut prendre une idée de ce que Rome fut autrefois, & de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Les jardins, qui accompagnent ces Palais, ne reſſemblent ni par la diſtribution, ni par la culture, à ceux de nos pays Septentrionaux. Mais, dans la plus belle ſaiſon, toutes les promenades de Rome ſe bornent à deux ou trois tours que l'on fait au Cours, vers le ſoir, dans des carroſſes qui vont au petit pas, & dont on leve les glaces au coucher du Soleil. En général, les Romains jugent comme les Chinois, & conçoivent auſſi peu qu'eux notre goût pour les promenades & pour les courſes à pied, dans leſquelles on n'a pour objet que d'aller & de revenir ſur ſes pas. ROME.

Autant les jardins de pur ornement ſont négligés, autant ſont ſoignés les jardins potagers, qui fourniſſent les légumes & les herbages dont vivent preſque tous les Romains*. A juger de la culture de ces

* Un Ruſſe, peu riche, envoyé à Rome

ROME. légumes, par leur beauté & leur excellence, on penſeroit qu'au moins les Maraichers de Rome ont renoncé au privilége de *far-niente ;* mais ils font beaucoup moins que par-tout ailleurs. La fertilité du ſol, l'abondance & le bon marché des fumiers, l'attention la plus ſcrupuleuſe dans le choix des graines : *Hæc ſunt illorum veneficia.* Les arroſages même, que l'on imagine auſſi néceſſaires que fatiguans ſous un ciel ſi brûlant, ne leur donnent pas la moindre peine. Les montagnes renfermées dans l'enceinte de Rome, verſent, dans ces potagers, l'excédent & le réſidu des eaux de leurs fontaines publiques & particulières. Ces eaux ménagées avec ſoin, & diſtribuées avec art, coulent d'elles-mêmes dans des rigoles que ſéparent les planches que ces fontaines

Apud Cicer. de C. Furio.

---

pour étudier le deſſein, y ayant paſſé un Printems & un Eté, écrivoit à ſa mere, que juſqu'alors il avoit vécu d'herbe crue ; mais qu'il craignoit de ne pouvoir s'accoutumer à vivre de foin pendant l'Hyver qui approchoit.

abreuvent

abreuvent en abondance le soir & le matin. ROME.

Egliſes, Chapelles, Palais, Maiſons Religieuſes, Maiſons Bourgeoiſes, tout Rome eſt tellement rempli de peintures, qu'il n'y reſte plus ni eſpace pour les peintures à freſque, ni place pour les tableaux à l'huile. S'il étoit poſſible qu'au milieu de cette plénitude & de la ſatiété qui la ſuit, la Peinture produisît encore des chefs-d'œuvres, on lui diroit: *Cela eſt beau, mais nous n'avons plus de place* *; & ces chefs-d'œuvres ne trouveroient point d'acheteurs. Les Etats & les Princes d'Italie pourroient, ce me ſemble, tirer de cette plénitude un avantage égal & pour l'art & pour eux-mêmes. En bornant aux Tableaux capitaux des plus grands Maîtres les défenſes d'exporter, les Tableaux de la ſeconde claſſe deviendroient alors l'objet d'un commerce qui, en apportant de l'argent chez eux, laiſſeroit un champ toujours ouvert aux travaux Peinture.

* *Pulchrum, ſed non his locus.*

ROME. & à l'émulation des Artiſtes vivans. Ces Artiſtes, devenant à leur tour anciens, jouiroient ſucceſſivement du prix que donne l'antiquité aux ouvrages de Peinture, fixeroient à leur tour les yeux de l'Etranger, & fourniroient à ſa curioſité des morceaux précieux que d'autres morceaux viendroient ſucceſſivement remplacer. Les diverſes Ecoles d'Italie deviendroient par-là des eſpèces de Manufactures, dont le travail ſoutenu par la certitude de la vente, fourniroit à un débit continuel. Auſſi les Maîtres qui leur reſtent encore, ne ſont-ils occupés que par les Etrangers.

Je ne pus diſſimuler mon étonnement à la vûe de quelques ſujets tirés des Métamorphoſes, dont je vis charger à freſque les plafonds du rez-de-chauſſée, d'un Palais de la Longara: ces peintures ſeroient à peine de miſe dans nos pays Septentrionaux. Le jeune Artiſte qui les exécutoit, avoit au moins toute la gaieté de ſon état: grand Muſicien, grand Violon, il nous joua, de deſſus ſon échafaud, cinq ou ſix *in-*

promptu, avec toute la presteſſe & toute la légèreté Napolitaine. Le Prince qui l'employoit comme Peintre, me rappella ce Général François*, qui avoit un Secrétaire pour boire **. Rome.

Les premiers rangs de l'Ecole Romaine ſont occupés aujourd'hui par MM. Pacido Coſtanzi, Sebaſtiano Conca, Pompeo Battoni, & Jean-Paul Panini. J'avois accès auprès du premier, qui étoit alors Prince de l'Académie de Saint Luc. Il faiſoit un grand Tableau d'autel pour des Religieuſes de Franche-Comté: c'étoit le ſecond ou le troiſiéme qu'on lui avoit demandé pour cette Province. Mes viſites & nos converſations ne prenoient rien ſur ſon travail qui étoit très-facile, & dans la manière large de l'Ecole Romaine. Le peu de morceaux de ces Maîtres, que l'on voit à Rome, joignent à cette manière large, un coloris plus brillant que celui des anciens.

* M. de Vendôme.
** C'étoit Campiſtron.

ROME. Je ne dirai rien de ces derniers, ni des Cabinets que rempliſſent leurs ouvrages. Je rapporterai ſeulement quelques faits ſur la charlatanerie, qui a travaillé & qui travaille encore tous les jours à les multiplier. J'ai vu quatre ou cinq originaux de cette même Sainte Famille de Raphaël, dont l'original unique fait partie de la collection du Palais Royal à Paris. Un de ces prétendus originaux occupe la place d'honneur dans la galerie du Cardinal Alexandre Albani, où il eſt le ſeul qui ait les honneurs d'un rideau.

Dans la collection du Cardinal Valenti *, qui eſt paſſée à l'Abbé Valenti, ſon neveu, on montre la petite Magdelaine au rocher, qui eſt

* Cette collection raſſemble pluſieurs petits morceaux de Raphaël, leſquels étant paſſés en Eſpagne, avoient été jettés dans les corridors & dans les communications les moins éclairées des appartemens de l'Eſcurial. Ils avoient attiré l'attention du Cardinal Valenti, pendant ſa nonciature en Eſpagne. Pour récompenſer cette attention, la Reine d'Eſpagne qui l'aimoit beaucoup, lui avoit permis de les placer chez lui dans le jour qui leur convenoit.

un des chefs-d'œuvres du Corrége. J'ai retrouvé depuis cette même Magdelaine parmi les tableaux de la Maison Farnèse, qui ont passé à Naples, où ils occupent le Palais de *Capo di Monte*. Quoique celle du Cardinal Valenti soit de la plus grande beauté, quoiqu'elle ait une fleur & un éclat que n'a point celle de *Capo di Monte*, il y a tout lieu de présumer que le véritable original fait par le Corrége pour les Farnèses ses Souverains, est celui que possede l'Héritier de cette Maison. ROME.

On apporta à des Etrangers, avec lesquels je me rencontrai, un petit tableau que l'on vouloit vendre comme original du Bassan. Il avoit tous les caractères de ce Maître & de l'ancienneté nécessaire pour l'illusion. Je m'apperçus d'aventure que la toile sur laquelle il étoit peint, sortoit des mains du Tisserand : mal-adresse d'autant plus marquée, que l'on avoit eu l'attention de monter cette toile sur un vieux chassis. Je me contentai de dire à celui qui en paroissoit le plus amoureux, qu'il l'examinât *folio verso*.

ROME. Un des plus précieux tableaux de la collection de la Maison Sachetti, (collection que Benoît XIV, après l'avoir acquise, a consacrée au Public dans une des salles du Capitole), me fit naître un soupçon d'un autre genre. Il représente en petit la bataille d'Arbelles. Dans l'ensemble & dans les détails, il a une telle ressemblance avec celui de le Brun, qui fait partie des batailles d'Alexandre peintes pour Louis XIV, qu'au premier coup d'œil, l'un paroît une copie de l'autre. Cette ressemblance ayant piqué ma curiosité, je m'informai de l'âge & de la date du tableau Romain. J'appris qu'il avoit été commandé à Pietre de Cortone, par un Roi d'Espagne, qui l'avoit laissé maître du sujet & de l'honoraire; que le Prince étant mort avant l'ouvrage fini, le Peintre auquel il étoit resté, l'avoit terminé, & présenté comme un hommage de sa reconnoissance au Cardinal Sachetti, son protecteur.

On me détailla ainsi les motifs de sa reconnoissance. Pierre Berretini, âgé de dix à onze ans, s'abandonnant à l'impulsion de son goût pour

la Peinture, avoit quitté Cortone, sa patrie, & étoit venu à Rome, sans autre ressource que la connoissance d'un de ses compatriotes, mannitou chez le Cardinal Sachetti. Le Crotoniate le reçut dans son galetas, partagea sa paillasse avec lui, & le nourrit, pendant deux années, de restes qu'il escamottoit. Ayant été avancé en grade, il obtint pour son compatriote, son galetas en entier, & la permission de vivre à la cuisine. Sans autre maître que le désir d'apprendre, le jeune Dessinateur passa quelques années enseveli dans l'étude de l'antique & du moderne. Le Palais Sachetti, situé à l'extrémité de Rome, vers le Vatican, étoit très-éloigné des quartiers les plus favorables à l'étude de l'antique. Pour économiser le temps, Berretini muni de pain pour toute provision, alloit s'établir pour plusieurs jours dans ces quartiers, passant les nuits dans l'attélier, c'est-à-dire, au milieu de la rue, ou sous quelque portique. Ses commensaux, accoutumés à ces absences, n'en étoient point allarmés. Cependant ayant été une ROME.

ROME. fois quinze jours sans reparoître ; & son ami l'ayant inutilement fait chercher, on le crut mort, ou retourné à Cortone, & l'on disposa de son galetas. Celui à qui il échut, le trouvant rempli de papiers, d'études, de dessins, les rassembla & les remit au Crotoniate, qui s'avisa de les présenter au Cardinal, à qui l'Auteur même ne l'avoit point encore été. Le Cardinal jugeant de ses talens par ses études, ordonna au Cuisinier de renouveller ses recherches, & de lui faire connoître son compatriote, s'il le retrouvoit. On le découvrit enfin vers le quartier Saint Grégoire, dans un Monastère isolé, dont les Moines, frappés de son application au travail, lui avoient offert le couvert, & une place à leur seconde table. On le ramena au Palais. Le Cardinal lui fit l'accueil le plus obligeant, l'habilla, le pensionna, & le plaça chez le Ciarpi, l'un des meilleurs Maîtres que Rome eût alors. Les encouragemens de ce généreux Patron, ses libéralités, le vif intérêt qu'il prit aux succès du jeune Artiste, les décidèrent. Berretini se fit bien-

tôt un nom, dont il rapporta la gloire à ſon Mécène, qui l'avoit été ſi long-temps ſans le ſçavoir, & qui voulut qu'il vécût chez lui & avec lui, comme enfant de la maiſon, & comme ami. L'eſtime & les bienfaits d'Urbain VIII. & d'Alexandre VII, qui employèrent le Berretini comme Peintre & comme Architecte, firent autant pour ſa réputation, que pour ſa fortune, dont il ſçut jouir, ſans ſortir de ſon état. Il en conſacra une partie à l'honneur de ſon art, en relevant l'Académie de Saint Luc & les lieux de ſes exercices; en rebâtiſſant & dotant l'Egliſe de Sainte Martine*, qui appartient à cette Académie, & pour l'aggrandiſſement de laquelle il donna ſa propre maiſon; enfin en arrangeant le ſoûterrein qui regne ſous cette Egliſe: ſoûterrein qui, par ſes ſoins & par ſa magnificence, eſt devenu une des belles ROME.

* On voit au maître-autel de cette Egliſe, le fameux Saint Luc de Raphaël, peint ſur du bois, dont l'aſſemblage a été dérangé par l'humidité du lieu, & d'ailleurs trop éloigné de la vûe.

ROME. choſes de Rome moderne. On y voit le tombeau qu'il s'étoit lui-même préparé, & qui renferme ſes cendres.

Le plus beau morceau de peinture que l'on voit de lui à Rome, & l'un des plus grands que le Génie de la Peinture ait peut-être imaginé & exécuté, eſt le plafond du ſallon du Palais Barberin. M. Doyen, jeune Peintre François, l'a copié en petit de la manière la plus vraie & la plus intéreſſante. Il forme le plafond de ſon cabinet à Paris. Un Eléve, qui ſçait ainſi rendre un tel morceau, eſt déja un grand Maître.

Pour revenir à ſa bataille d'Arbelles, on peut fixer ſa date par celle de la mort du Roi d'Eſpagne qui l'avoit commandée. Ce Roi n'eſt pas Philippe IV. mort en 1665. Pietre de Cortone, né en 1596, avoit alors ſoixante-neuf ans: il mourut ſeptuagénaire, quatre années après, & le tableau eſt d'un pinceau dans ſa plus grande force. Il s'agit donc de Philippe III. mort en 1621. Pietre de Cortone étoit alors âgé de vingt-ſix ans, âge auquel les grands ta-

lens ſont communément décidés : ainſi ſa bataille d'Arbelles ſeroit très-antérieure aux batailles de le Brun, né en 1619. ROME.

Le dernier Peintre le plus célèbre de l'Ecole Romaine, eſt Carle Maratte. Ses ouvrages ſe ſont emparé, dans les édifices publics & particuliers, de tous les vuides que ne rempliſſoient point les ouvrages des anciens Maîtres : c'eſt ſous ce point de vûe qu'on le peut regarder comme *le dernier des Romains*. Il allioit à des talens ſupérieurs pour ſon Art, des talens également marqués pour la Poëſie & pour la Muſique : leur développement fut l'ouvrage de l'Amour. Épris, dès ſes plus tendres années, de la beauté d'une jeune Romaine, dont les biens & la condition lui laiſſoient peu d'eſpérance, Carle avoit entrepris de ſe faire, par ſon pinceau, un état qui pût autoriſer ſes prétentions : mais l'Amour anticipa l'exécution de ce projet, en uniſſant les deux Amans par un mariage clandeſtin. La famille, à laquelle le jeune Artiſte avoit oſé s'allier, le pourſuivit comme ſéducteur,

ROME. & fit caſſer le mariage. Cette ſéparation qui intéreſſoit autant l'honneur que l'amour, fut pour Carle un double aiguillon qui l'anima à ſuivre le projet ſur lequel il avoit fondé ſes premières eſpérances. Des travaux continus lui en aſſurèrent la réuſſite, en le conduiſant au premier rang de l'Ecole Romaine, & à la conſidération attachée alors à ce rang. Avec un nom connu, il ſe préſenta à la famille de ſon épouſe, & lui demanda la réunion de ce qu'elle avoit ſéparé. Sa demande, appuyée par tout ce que Rome avoit de plus grand, fut agréée. Un ſecond Jugement caſſa le premier: les deux Epoux furent rendus l'un à l'autre, & l'Amour les dédommagea de tout ce qu'ils avoient ſouffert pour lui, en uniſſant leurs eſprits & leurs ames juſqu'au tombeau.

Au milieu de cette longue perſécution, Carle chantoit ſes douleurs & ſes regrets : depuis qu'elle eut ceſſé, il chantoit ſon bonheur dans des vers charmans qu'il mettoit en muſique. Pluſieurs de ces compoſitions ſe ſont conſervées dans la mé-

moire des Romains. J'en ai oüi réciter quelques-unes : les anciens & les modernes les plus diſtingués dans ce genre, n'ont rien fait de plus vif, de plus tendre, de plus honnête. La plûpart des grands Artiſtes ont ainſi réuni les talens agréables. Pour ne parler ici que de leur Chef & de leur modèle, nous avons de Michel-Ange de très-bonnes Poëſies, qui rempliſſent un Recueil *in*-8°. imprimé à Florence en 1726. ROME.

Carle Maratte s'étoit d'abord borné à peindre des Vierges. Malgré la variété de l'expreſſion & des airs de tête, elles ont toutes un air de famille*. L'image de ſon épouſe, toujours préſente à ſon eſprit, étoit le modele d'après lequel il travailloit**. Je voyois ſouvent une Annonciation de lui, placée au maître-

* *Facies non omnibus una, nec diverſa tamen.*

** Pline, en improuvant, comme peu religieux, ce genre de prototypes aſſez familiers à nos Peintres modernes, dit d'Arellius, Peintre Romain : *Flagitio inſigni corrupit Artem, Deas pingens, ſub dilectarum imagine.* L. 35. C. 10.

ROME. autel d'une chapelle voiſine de l'Hôpital du Saint Eſprit : la Vierge de ce tableau avoit cet air de gaieté & même de coquetterie qui peut convenir à une Magdelaine avant ſa converſion. Il eſt vrai qu'elle devoit la plus grande partie de cet air à un véritable collier de perles paſſé à ſon col, & à une demi-couronne d'argent auſſi appliquée au tableau. Le reſpect des Romains pour les chefs-d'œuvres de l'Art, n'a encore pu les corriger de ce ſot uſage : leur dévotion défigure & gâte encore tous les jours les tableaux les plus précieux, par l'application de mille niaiſeries de cette eſpèce.

Pour terminer cet article de la Peinture d'une manière agréable aux Connoiſſeurs & utile aux Artiſtes, je vais rapporter l'Extrait & la Traduction Françoiſe d'une Lettre, que le célèbre Aretin écrivit à Michel-Ange ſur le bruit qui couroit à Veniſe qu'il alloit peindre le Jugement dernier dans la chapelle de Sixte IV, au Vatican. Ce grand morceau étoit terminé, lorſque Michel-Ange reçut cette Lettre, dont il remercia

l'Aretin, en avouant que les idées qu'il lui donnoit pour ce grand ſujet, étoient ſupérieures à celles pour leſquelles il s'étoit déterminé. Les Artiſtes & les Connoiſſeurs jugeront s'il y avoit plus de vérité que de politeſſe dans cet aveu de Michel-Ange. Il l'accompagna de quelques deſſeins de ſa main, dont l'Aretin le remercie par une Lettre du 20 Janvier 1538. La première que l'on va lire, eſt du 15 Septembre de l'année précédente.

ROME.

AL DIVINO

MICHEL-AGNOLO.

Lettere del Aretino, vol. 1. folio 153. verso. In Parigi, 1609. in-8°.

PERCHE, Venerabile Uomo, non contentarvi della gloria acquistata fino à qui? A me pare, che vi dovesse bastare d' aver' vinti gli altri con l'altre operationi; ma io sento, che con il fine del Universo, che al presente dipignete, pensate di superare il principio del mondo, che già dipigneste; acciò le vostre pitture vinte dalle pitture istesse, vi dieno il trionfo di voi medesimo.

Hor' chi non ispaventarebbe nel porre il pennello à così terribil' suggetto: io veggo, in mezzo de le turbe, Anticristo con una sembianza sol' pensata da voi. Veggo lo spavento nella fronte de i viventi: veggo i cenni che di spegnersi fà il Sole, la Luna, e le Stelle: veggo quasi esalar' lo spirto al fuoco, a l'aria, a la terra, e a l'acqua: veggo là in disparte la Natura esterrefatta, sterilmente raccolta nella sua età decrepita. Veggo il tempo asciotto, e tremante, che per esser'

AU DIVIN
MICHEL-ANGE.

CROYEZ-VOUS donc, le plus reſpectable des hommes, qu'il vous ſoit poſſible d'ajouter à votre gloire? Vous avez mis hors de combat tous ceux qui pourroient entrer en lice. En peignant la fin de l'Univers, vous voulez ſans doute ſurpaſſer la peinture que vous avez faite de ſon origine, & oppoſant l'une à l'autre, joûter contre vous-même & en triompher?

Qui ne frémiroit, en vous voyant prendre vos pinceaux pour ce terrible ſujet! Je vois, au milieu d'une foule innombrable, l'Antechriſt avec ce caractère qu'il n'appartient qu'à vous de lui imprimer. Je vois la terreur ſur le front des vivans: le Soleil, la Lune & les Etoiles ſont prêts à s'éteindre; le feu, la terre, l'air & l'eau commencent à ſe décompoſer. Ici, la Nature épuiſée & tremblante, plie ſous ſa décrépitude; là, le

giunto al suo termine, siede sopra un' tronco secco. E mentre sento dalle trombe de' gli Angeli scuotere i cuori di tutti i petti. Veggo la vita, e la morte opresse da spaventosa confusione; perche quella s'affatica di relevare i morti, e questa si prevede di abattere i vivi. Veggo la speranza, e la disperatione, che guidano le schiere de i buoni, e gli stuoli de i rei. Veggo il teatro delle nuvole colorite da i raggi che escano da i puri fuochi del cielo, su i quali frà le sue militie si è porto a seder' Cristo cinto di splendori, e di terrori. Veggo rifulgergli la faccia, e scintillando fiamme di lume giocondo, e terribile, empie i ben' nati di allegrezza, e i mal' nati di paura. Intanto veggo i ministri de l'abisso, i quali con horrido aspetto, con gloria de i Martiri, e de i Santi, schernisco Cesare, e gli Alessandri: che altro è l'aver vinto se stesso, che il mondo. Veggo la Fama con le sue corone, e con le sue palme sotto i piedi, gittata là frà le ruote de i suoi carri. In ultimo veggo uscir' dalla bocca del figliol' di Dio la gran' Sententia: io la veggo in forma di due strali, uno di salute, e l'altro di damnatione; e nel vedergli volar' giuso, sento il furor' suo urtare nella ma-

Temps décharné & demi-mort, attend, ſur une ſouche deſſéchée, l'inſtant qui va le voir finir. Au ſon des Trompettes céleſtes, qui retentit dans tous les cœurs, la Vie & la Mort s'embarraſſent, en s'empreſſant, l'une, à relever les Mourans, l'autre, à abattre les Vivans; tandis que l'Eſpérance & le Déſeſpoir guident, dans des routes différentes, la troupe des Juſtes & celle des Méchans. Le Ciel s'ouvre : des nuées rayonnantes du feu le plus pur de l'Empirée, forment un vaſte théâtre, où paroît, au milieu de l'Armée du Ciel, Jeſus-Chriſt ſur un thrône environné de gloire & de terreur : ſa face reſplendiſſante étincelle d'un mélange de lumière douce & terrible, qui porte l'allégreſſe dans le cœur des Saints & une flamme dévorante dans le ſein des Réprouvés. Au pied de ce théâtre, je vois les Démons, ſous mille formes hideuſes, faire ſervir à la gloire des Saints & des Martyrs, l'humiliation des Céſars, des Alexandres, qui, en donnant des chaînes à l'Univers, n'ont pas ſçu ſe vaincre eux-mêmes.

china elementale; e con tremendi tuoni disfarla, e risolverla. Veggo i lumi del Paradiso, e le fornaci dello abisso, che dividono le tenebre cadute sopra il volto de l'aere; talche il pensiero, che mi rappresenta l'imagine della rovina del novissimo die, mi dice: » Se si trema, e teme » nel contemplar' l'opra del Buonarotti, » come si tremarà, e temerà, quando vedre» mo giudicarsi da chi ci dee giudicare?

Ma crede la Signoria V. che il voto, che io ho fatto di non riveder più Roma, non si habbia a rompere nella volontà di veder' cotale historia? Io voglio più tosto far bugiarda la mia deliberatione, che ingiuriare la vostra virtù: la qual' prego, che habbia caro il desiderio ch' io ho di predicarlo. Di Venetia, il XV. di Settembre 1537.

A côté de ces Conquérans humiliés, je vois la Renommée, avec ſes couronnes & ſes palmes, traînée dans la pouſſière, ſous les roues de ſon char. Enfin, je vois le Décret éternel ſortir de la bouche du Sauveur, ſous la forme de deux dards, l'un de ſalut, l'autre de réprobation. Ils vont frapper la machine de l'Univers; ils la foudroyent & la pulvériſent. Au milieu des ténèbres, qui ont pris la place de l'air, il ne reſte de lumière que celle du Paradis & des fournaiſes de l'Abyſme.

Pénétré de ce ſpectacle, je me dis à moi-même: » Si, ſous le pinceau » de Buonarotti, il me remplit de » terreur, de quel effroi ne ſerai-je » pas pénétré, quand nous compa» roîtrons à ce grand jour! « Pouvez-vous croire que puiſſe tenir, contre le déſir ardent de voir ce chef-d'œuvre, le vœu que j'ai fait de ne plus retourner à Rome? J'en dois le violement à la ſublimité de vos talens, & vous me permettrez de publier par-tout l'idée extraordinaire que j'en ai. A Veniſe, le 15 Septembre 1537.

ROME. Les peintures de la Chapelle du Pape Sixte IV. me rappellent *la Salle Royale*, qui ſert de diſtribution à cette Chapelle & aux appartemens où conduit le grand eſcalier du Bernin. Les raiſons de la dénomination de cette ſalle, ſont à Rome une énigme que l'on n'explique que par la volonté ou la fantaiſie du Pape qui l'a fait bâtir. Mais les peintures qui la décorent en entier, parlent aſſez pour éclairer, ſur ces raiſons, tout œil attentif. Ces peintures repréſentent les divers triomphes de l'Egliſe Romaine ſur ſes ennemis, dont des Têtes couronnées ſont la plus grande partie.

La fameuſe journée de la Saint Barthelemi y remplit deux Tableaux. On voit dans l'un le corps de l'Amiral de Coligny que l'on jette par la fenêtre, & dans l'autre Charles IX. ſur ſon thrône, autoriſant & ratifiant *la bonne œuvre*. Les Romains ſont tellement imbus de tous les principes qui peuvent procurer ou aſſurer la plus grande gloire de Dieu & du Pape, que le Cardinal Bentivoglio, l'un des hommes

les plus doux & les plus humains, l'un des Écrivains les plus ſages & les plus modérés, loue dans ſes *Mémoires, chap. 6.* le Cardinal Salviati ſur le parti qu'il eut à la réſolution de la journée de la Saint Barthelemi, en diſant : *Che baſtò ben à frenare in alcuna parte, ma non già per abbattere, QUANTÒ BISOGNAVA, l'audacia e la rabbia degli Hugonotti.* Le ſçavant Naudé qui, dans un long ſéjour à Rome, avoit pris les principes Romains, a placé cette boucherie parmi les COUPS D'ÉTAT, c'eſt-à-dire, parmi *ces actions hardies & extraordinaires que les Princes ſont contraints d'exécuter aux affaires difficiles & comme déſeſpérées contre le Droit commun, ſans garder ordre ni forme de juſtice, haſardant l'intérêt particulier pour le bien public.* Tout François qui, ſans être ſorti de France, entreprendroit, hors du feu de l'action, l'apologie de pareilles exécutions, eſt fait pour en être un des premiers Miniſtres. ROME.

La Sculpture n'eſt preſque plus occupée, à Rome, qu'à fournir aux Sculpture.

ROME. Etrangers quelques copies d'antiques très-légèrement traitées, & qui se payent de même. Le dernier Pontificat a été aussi ingrat pour elle que pour la Peinture. Les véritables Mécènes des beaux Arts, sont les Grands & les gens riches qui bâtissent & qui décorent. La production des chefs-d'œuvres est indépendante de leurs connoissances & de leur goût : ils naissent de l'émulation que la multiplicité des entreprises produit entre les Artistes : émulation qui fit son effet dans la Grèce, & sur-tout à Athènes, où le plus petit Bourgeois occupoit les Peintres, les Sculpteurs & les Graveurs. En un mot, pour me servir d'une comparaison que s'appliquoit Socrate, les Bâtisseurs sont les Accoucheurs des pensées des Artistes.

Les plus grands Accoucheurs que Rome moderne ait eus en ce genre, furent, dans le courant du seiziéme siécle, Jules II, Léon X, Sixte V ; & dans le dernier, Urbain VIII & Alexandre VII. Tous les grands Artistes de l'Italie, tous les chefs-d'œuvres connus en différens genres,

res, se rapportent à quelqu'un de ces Pontificats. ROME.

Le Bernin & l'Algarde * illustrèrent les deux derniers. L'Algarde étoit aux ordres du Bernin ; mais, à juger de leurs talens par leurs ouvrages, la supériorité étoit, à bien des égards, du côté de l'Algarde. Son Attila est peut-être le plus grand morceau que la Sculpture ait jamais exécuté ; c'est une des merveilles les plus frappantes de l'Eglise de Saint Pierre. Les essais même de cet Artiste n'ont rien de cette foiblesse & de cette indécision que l'on trouve dans ceux que le Bernin a laissés à Naples : cette Vierge colossale, par exemple, que l'on voit à la Chartreuse. Dans sa plus grande force, le dernier n'a rien fait de plus beau ni de plus vigoureux, que les deux figures, de grandeur naturelle, que l'on voit au retable de l'autel de Notre-Dame des Victoires **, aux

* En cherchant le nom de ce Maître dans le *Dictionnaire des beaux Arts*, je n'ai trouvé que celui d'*Aldegraef*.

** Cette Notre-Dame est une figure de

ROME. Thermes de Dioclétien. Il a saisi l'instant où un Chérubin décoche dans le cœur de Sainte Thérese, un trait enflammé. Aux pieds de l'Ange debout, demi-nud, souriant, & beau d'une beauté céleste, on voit la Carmelite en extase, couchée à terre sur le dos, la poitrine haletante & prodigieusement élevée, les yeux renversés, tous les nerfs & les fibres du corps dans une contraction exprimée par le désordre des traits de son visage, de toute sa personne & de toutes les parties de ses vêtemens : l'impression de l'extase est marquée jusques dans l'orteil du pied gauche jetté hors du retable. Si le Bernin a pris dans la nature le modèle de cette situation, c'est le comble de l'art d'en avoir saisi & fixé la rapidi-

---

Vierge qu'un Carme Déchaussé rapporta d'Allemagne à la fin du seiziéme siécle, ou au commencement du siécle suivant. Les Romains font honneur à cette Image & aux prières qu'ils lui adressent, de tous les avantages remportés par les Chrétiens sur les Turcs, depuis la victoire de Lépante inclusivement. Voyez les *Mémoires de l'Abbé de Marolles*, p. 11.

té. Si la force de ſon imagination l'a cherchée & rencontrée hors de la nature, il n'eſt pas moins merveilleux qu'il ait auſſi parfaitement rendu les mouvemens de ces convulſions, dont le ſpectacle étoit réſervé au dix-huitiéme ſiécle, ou qu'il ait auſſi-bien rempli l'eſquiſſe tracée par Virgile dans le portrait de la Sybille * : mais rien n'eſt plus étonnant que le lieu qu'occupe un pareil morceau, c'eſt-à-dire, un retable d'autel. ROME.

A la place Navone, un ſoûterrein qui eſt, dit-on, le lieu même (*fornix*) où Sainte Agnès fut expoſée à la brutalité de Soldats-aux-Gardes ou Prétoriens, eſt aujourd'hui une petite Chapelle, dont l'autel a pour tout ornement l'image de la Sainte en demi-relief de grandeur preſque naturelle, abſolument nue, avec de grands cheveux qui ſemblent couvrir au haſard quelques parties du plus beau corps. L'Algarde

* *Non vultus, non color unus,*
Nec comptæ manſere comæ; ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

ROME. a ſçu répandre ſur cette ſituation délicate, l'air de décence, de modeſtie & de ſainteté qui convient à cette figure & à la place qu'elle occupe.

Le dernier Sculpteur qui ait le plus travaillé à Rome, & qui s'y ſoit fait une réputation qui croît avec le temps, eſt Pierre le Gros, François de Nation, mort à Rome en 1719, âgé de cinquante ans. Son ſort fut le même que celui du fameux Pouſſin : les mêmes raiſons, c'eſt-à-dire, les mêmes jalouſies, les mêmes manœuvres, en les expatriant l'un & l'autre, les déterminèrent à ſe fixer à Rome, qui ſçut bien profiter de l'ingratitude de leur patrie.

Académie de Saint Luc. L'eſpèce d'inaction dans laquelle les beaux Arts ſont tombés à Rome, n'a rien changé à l'état de l'Académie de Saint Luc, qui réunit les trois Filles du Deſſein : la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Cette Académie fondée dans le ſeizième ſiécle par le Mutiano, l'un des bons Maîtres de l'Ecole Romaine ; relevée dans le dernier ſiécle par Pietro

de Cortone, a reçu dans celui-ci de nouveaux encouragemens, par les prix que Clément XI. a fondés pour les Eléves des trois Arts. ROME.

A côté de l'Eglise de Sainte Martine, qui appartient à cette Académie, sont plusieurs appartemens contigus où elle tient ses Ecoles. La principale piéce, est un vaste sallon dont les murs sont couverts d'ouvrages d'Académiciens anciens & nouveaux. On y voit, dans une armoire, la tête de Raphaël, telle qu'elle a été tirée de son tombeau, plusieurs années après sa mort. On lit sur cette Relique très-précieuse à l'Académie, le fameux Distique du Cardinal Bembe:

Hic ille est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna Parens, & moriente mori.

J'ignore si M. Rollin ou le P. Bouhours ont mis au creuset ce Distique sonore: je doute qu'il sortît avec avantage de cette épreuve.

Le 18 Septembre, je partageai avec tout Rome le spectacle que donna l'Académie pour la dix-neuviéme distribution des prix fondés

ROME. par Clément XI : spectacle qu'accompagnèrent la magnificence & la grandeur qui sont encore dans le génie Romain. Le grand sallon du Capitole étoit le lieu de la fête. Ce sallon tapissé, dans toute son étendue, en damas & velours rouges, bordés de larges galons & de crépines d'or, & éclairé par quantité de lustres & de bras distribués avec goût, avoit, à l'une de ses extrémités, une estrade ou petit théâtre en demi-cercle, dont le centre étoit occupé par une chaire au-dessus de laquelle étoit placé le portrait du Pape régnant, sous un baldaquin de la plus grande richesse, que dominoit une tribune à demi masquée; le tout lié à la décoration générale du sallon. Vis-à-vis le théâtre, étoient placés en demi-cercle, les fauteuils pour les Cardinaux; & de droite & de gauche deux tribunes, l'une pour le Roi d'Angleterre ou Prétendant qui étoit à Rome, l'autre pour les Ambassadeurs & Ministres Etrangers.

Vingt Cardinaux qui honoroient la cérémonie de leur présence, ayant pris leurs places, l'Arcadie ou So-

ciété des Arcades se répandit sur le premier gradin du théâtre. L'Académie de Saint Luc, qui faisoit les honneurs de la fête, occupa le second. Monsignor Carrara monta en chaire, & de la tribune du dais, partit une symphonie composée pour la fête & exécutée par les meilleurs instrumens de Rome. A la symphonie succéda un Discours prononcé en Italien. Dans ce Discours qui dura une demi-heure, Monsignor Carrara exposa les services que la Religion a rendus aux beaux Arts, & ceux que les beaux Arts rendent à la Religion. Une nouvelle symphonie annonça la distribution des prix, qui sont des médailles d'argent de différens modules: neuf pour trois classes dans la Peinture, & pareil nombre pour la Sculpture & l'Architecture. Les Romains applaudissoient, avec le plus grand fracas, à l'appel des Romains & des Italiens; mais un jeune François (M. *Berton*, de Besançon), ayant été appellé pour le premier prix de la première classe de Sculpture, un morne silence, & ensuite un murmure sourd pri-

ROME.

ROME. rent la place des applaudiſſemens. Ce ſilence réveilla tous les Etrangers préſens à la cérémonie : les applaudiſſemens très-marqués conſolèrent un Eſpagnol qui remporta le prix ſuivant, ainſi que MM. *Allegrain & Mouchy*, de Paris, *de Meſmay*, de Dôle en Franche-Comté, & un Ecoſſois, qui furent couronnés dans différentes claſſes. La diſtribution des prix rouloit entre les Cardinaux, des mains deſquels les Vainqueurs venoient les recevoir. Ils eurent à ſe louer de la bonté, de la gaieté, de l'amitié dont ces Eminences accompagnoient à l'envi cette fonction. Après une nouvelle ſymphonie, & au milieu de nouvelles acclamations, les Arcades lûrent, à leur tour, des Sonnets & quelques autres Piéces de leur compoſition à l'honneur des beaux Arts & des Vainqueurs. Car, dans toute l'Italie, une *fonction*, une fête de Paroiſſe ou de Confrairie, une vêture, une profeſſion religieuſe, une thèſe ou autre exercice de Collége, eſt matière à Sonnets. Une de ces cérémonies qui ſe paſſeroit ſans Son-

net, contre l'usage, seroit une Perdrix sans orange.

ROME.

L'emphase, qui accompagne la lecture de ces productions, sur-tout dans la bouche de leurs Auteurs, n'abondonna point celles qui suivirent la distribution des prix. Nous oüîmes une vingtaine de Sonnets, qui furent coupés par une prédiction très-poëtique que M. l'Abbé Golt mit dans la bouche de Saturne sur les destinées du Capitole, & par un ingénieux Dialogue de l'Abbé Pezzi entre lui & le Marc-Aurele du Capitole, sur les grandeurs de Rome moderne. Le Dialogue fut terminé par ces vers qui en formoient la récapitulation :

Se il Tarpeo di virtude e si fecondo,
Se i figli tuoi vantan si bel ardire,
Sempre, o Roma, sarai scuola del mondo.

Parmi les Sonnets, j'en remarquai deux, dont la pensée me parut aussi neuve que bien rendue. Dans le premier, un Anonyme répondoit à ces vers de Virgile, *Excudent alii spirantia mollius æra, &c.* & à la prédiction peu avantageuse à l'objet de la fête

ROME. que présentent ces vers. Dans le second, le Docteur Mélani introduisoit la Poésie, se plaignant à la Peinture & à la Sculpture de l'inégalité de traitement que la Fortune leur fait aujourd'hui. Ce Sonnet peut passer les Alpes :

Anch' io seggo sublime in Campidoglio,
Pingo e scolpisco anch' io. Se la possente
Cetra mi tacio in man, sfreco l'orgoglio
Del Tempo, e rendo ai Dì le forme spente.

Quel che voi fate, anch' io far posso e soglio;
Ma cresce il mio valor. Del gran CLEMENTE
Voi non potete, io ben, potrò, se voglio,
Co' carmi effigiar l'augusta mente.

Noi siam sorelle al par ben nate e oneste;
Ma chi fu i marmi o sulle tele sudi,
Oltre l'onor, cibo ne traggo e veste.

Per me viene ogni età sempre più cruda,
Che io piena d'aura e d'armonia celeste
Mi veggo in mezzo a voi povera e nuda.

Etudes & Loüers. De toutes les Villes de l'Europe, Rome est la seule où les Etudes aient constamment trouvé des objets de travail, des secours, des ressources,

des encouragemens & des récompenses. Aussi est-elle la seule qui puisse compter une suite non interrompue d'hommes célèbres dans les Lettres. Cette succession n'est pas également brillante dans toutes ses périodes; mais, dans les plus ténébreuses, Rome conservoit le dépôt des connoissances; & c'est d'elle que sont toujours parties les premières étincelles qui ont annoncé & préparé les renouvellemens les plus éclatans. Rome.

Depuis le dernier auquel le Pape Nicolas V. & ses successeurs eurent tant de part, les secours & les ressources se sont multipliés à Rome. Colléges, Ecoles, Séminaires, Bibliothéques publiques & particulières, tout semble disposé pour inspirer à la jeunesse le goût des Sciences & des Lettres, & pour en faciliter la culture à ceux qui veulent s'y consacrer.

Sans parler de la Bibliothéque du Vatican, qui, par les sources de Doctrine qu'elle renferme, & par la manière dont le Public y est servi, peut être regardée comme la pre-

ROME. mière Bibliothéque de l'Univers : celles de la Sapience, de la Propagande, des Auguſtins, de Cazanate à la Minerve, &c. répandues dans les différens quartiers de Rome, ſont tous les jours ouvertes, matin & ſoir.

Dans la fondation de cette dernière, le Cardinal Cazanate a déployé toute la magnificence d'un Souverain, par les fonds deſtinés à l'entretenir & à l'augmenter, par les revenus aſſignés aux Bibliothécaires & à leurs Aides, par la fondation de deux chaires dans leſquelles huit Docteurs de différentes Nations, c'eſt-à-dire, l'élite de tout l'Ordre des Dominicains, tiennent école perpétuelle ſur la Doctrine de Saint Thomas.

En entrant dans le vaiſſeau auſſi magnifique que ſpacieux qui renferme cette Bibliothéque, on apperçoit, du premier coup d'œil, la ſtatue du Fondateur invitant les Amateurs des Lettres à profiter des ſecours qu'il leur a raſſemblés. Cette ſtatue de grandeur naturelle, exécutée en marbre blanc par le Gros,

est un des beaux morceaux de cet Artiste, lequel, aux traits d'une exacte ressemblance, a sçu joindre, dans un égal degré, un air de grandeur & de bonté, de dignité & d'affabilité. ROME.

Les Bibliothéques particulières sont moins utiles aux Sçavans, par la quantité & le choix des Livres qu'elles rassemblent, que par la facilité de leur accès & la politesse des Bibliothécaires: telles sont, entr'autres, les Bibliothéques des Palais Pamphile, Barberin, Borghèse, Chigi, Altiéri, Albani, &c.

J'aurois dû même compter parmi les Bibliothéques publiques, celle du Palais Corsini, quoiqu'elle ne le soit que *per la Cortesia* des Seigneurs de ce nom. Elle est tous les jours & à toute heure ouverte au Public, sous la direction de Messieurs Bottari & Foggini, qui partagent leurs soins entr'elle & la Vaticane. Dans une respectable vieillesse, le premier est à Rome ce qu'étoit Nestor au camp des Grecs. Grand Théologien, modele de piété, de vertu, de modestie, rempli de connoissan-

ROME. ces utiles & agréables, puiſées dans les ſources, éclairées par le goût le plus délicat, aſſaiſonnées de toute l'aménité Florentine, ſa converſation, ſes avis, ſes conſeils ſont également précieux aux Erudits, aux Gens de Lettres, aux Artiſtes, aux Citoyens & aux Etrangers. M. l'Abbé Foggini, connu des Sçavans & des Théologiens, par la belle édition du Virgile de Médicis, & par la collection des Ouvrages qui réglent la croyance de l'Egliſe de Rome ſur les matières de la Grace, eſt également en état, également empreſſé d'obliger ceux qui ont beſoin de ſes lumières.

Les Maiſons de Chefs-d'Ordre ſont la plûpart fort riches en Livres & d'un très facile accès. Je ne citerai que celle des Peres de l'Oratoire de la Chieſa-nuova, de laquelle ſont ſortis les Ouvrages des Cardinaux Baronius & Bona, du P. Raynaldi, &c. & qui conſerve tous leurs matériaux & tous leurs manuſcrits. Le Bibliothécaire ſe préparoit à donner au Public les Lettres & différens Traités du Cardinal Baronius. Parmi

ces Traités, j'en parcourus un auſſi fort que lumineux, adreſſé par ce Cardinal à Clément VIII, auquel il démontroit la néceſſité de l'abſolution que Henri IV, Roi de France, pourſuivoit inutilement depuis long-temps. On m'aſſura que ce Traité avoit beaucoup contribué à déterminer le Pape à finir cette grande affaire. J'ai oublié la raiſon ſur laquelle l'Ambaſſadeur de France héſitoit à accepter la dédicace que l'Editeur vouloit lui en faire. Rome.

Il y a trente ans que Rome avoit trois Cardinaux très-opulens en Livres; Davia, Gualterio, Impériali. Le premier liſoit toujours & n'écrivoit point; le ſecond écrivoit toujours & ne liſoit jamais; le troiſiéme ne liſoit ni n'écrivoit. Sa Bibliothéque appartient aujourd'hui au Cardinal Spinelli, qui en fait, pour les Sçavans & pour lui-même, l'uſage qui convient à un eſprit auſſi ſolide que cultivé, & à un Seigneur auſſi ami des Lettres, qu'obligeant par caractère. M. Siméoli, ſon Théologien, & l'un des premiers Théologiens de la Communion Romaine,

ROME. a la Surintendance de ce précieux dépôt.

Celle du Cardinal Paſſionei, connue de toute l'Europe qui y a puiſé, réuniſſoit le meilleur, le plus rare & le plus ſingulier dans tous les genres & dans toutes les Langues anciennes & modernes. Il ne manquoit dans cette Bibliothéque que les Ecrivains Jéſuites. Le Cardinal Paſſionei ſe vantoit hautement de n'en avoir aucun. Il avoit employé, pour la former, tous les inſtans de ſa vie que les affaires lui avoient permis de donner à ſon plaiſir, ſes voyages & de longs ſéjours dans toutes les parties de l'Europe, le crédit de ſon rang, & les correſpondances que lui donnoient les places de Bibliothécaire du Vatican & de Secrétaire des Brefs. Il étoit lui-même le Bibliothécaire de ſa Bibliothéque. Il en connoiſſoit tous les Livres auſſi parfaitement que ſi elle n'eût été compoſée que d'une centaine de volumes; & il en faiſoit les honneurs d'une manière d'autant plus ſatisfaiſante pour les Sçavans, que perſonne n'étoit plus en état que lui de ſecon-

der & d'étendre leurs vûes ſur les objets de leurs recherches. ROME.

Une des plus grandes joies de Benoît XIV. étoit, en attaquant le Cardinal Paſſionei dans ſon fort, c'eſt-à-dire, dans ſes Livres, de le faire monter *in furia*. La vûe qu'avoit ſon palais & ſon appartement ſur celui du Cardinal, le mettoit à portée de jouir pleinement du plaiſir que lui donnoient ſes colères.

Son Eminence avoit quelques originaux anecdotes de Lettres écrites de la main même du fameux Frà-Paolo Sarpi. En les citant quelquefois, en rapportant des lambeaux de ces Lettres, il ſe plaiſoit à exciter une curioſité qu'il refuſoit obſtinément de ſatisfaire : il avoit réſiſté aux ſollicitations même & aux inſtances que le Pape lui avoit ſouvent faites au nom du ſçavant Procurateur Foſcarini *. Pour tirer double parti de cette réſiſtance, c'eſt-à-dire, pour obliger M. Foſcarini, en lutinant le Cardinal, le Pape trouva le moyen de tirer de ſa Bibliothéque

* Depuis Doge de Veniſe.

ROME. le volume dont il étoit si jaloux, & d'y faire substituer un autre volume dont tout l'extérieur lui ressembloit parfaitement. Cela exécuté, ayant un jour chez lui le Cardinal, il le mit sur Frà-Paolo & sur ses Lettres; le Cardinal en rapporta à son ordinaire quelques traits. Le Pape parut douter de leur vérité; l'Eminence insistant, le Pape nia. Enfin le Cardinal poussé au point où on l'attendoit, part comme un trait, passe chez lui, & revient avec le volume de Lettres à la main. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à l'ouverture, il n'y trouva que du papier blanc! Sa colère se répandit en un torrent de reproches & de menaces, que le Pape put à peine arrêter par des excuses & par la remise du véritable volume.

Il recevoit tous les jours des Livres de toutes les parties de l'Europe, & chaque envoi étoit placé par *Giacomino*, son Valet-de-chambre-Bibliothécaire, sur une table destinée à cet usage dans la première pièce de sa Bibliothéque. Son premier travail, à son lever, étoit de recon-

noître ces Livres, & de les distribuer lui-même dans les places qu'ils devoient occuper. Dans le plus chaud de l'affaire de Busembaum, le Pape trouva moyen de faire glisser un exemplaire de l'Ouvrage du Jésuite, parmi les Livres que le Cardinal devoit reconnoître un matin. A la vûe de ce Livre, le Cardinal

ROME.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens. . . . . .
Obstupuit, retroque pedem cum voce repressit.

Revenu à lui-même, il sonne, il appelle : *Giacomino* accourt ; il lui fait ouvrir la fenêtre, & lance de toute sa force le malheureux Busembaum dans la place de *Monte-Cavallo*. Au milieu de cette expédition, le Pape se montre, & le régale d'une grande bénédiction. On m'a assuré que, pour réponse à cette bénédiction, il échappa au Cardinal un geste qui mit le comble au plaisir que le Pape s'étoit promis de cette scène.

Tout Rome avoit vu avec admiration l'accueil éclatant que cette Eminence avoit fait à Madame du Boccage, ses attentions constantes

ROME. pour cette Dame, son empressement à l'annoncer dans les meilleures compagnies, & à la produire dans les cercles les plus brillans. Les Dames Romaines ne voyoient pas sans jalousie une Françoise triompher d'un homme qui ne leur avoit jamais marqué la moindre attention, & qui leur expliquoit à elles-mêmes, d'une manière assez peu obligeante, les raisons de cette préférence. Le Pape ne manqua pas de tirer parti de cette métamorphose. Lorsque le Cardinal sortoit en carrosse avec Madame du Boccage, il avoit soin de se trouver à sa fenêtre, & de les favoriser d'une double bénédiction, en disant: *Et homa factus est.* Il s'étoit même déclaré rival du Cardinal, se prétendant aussi bon juge que lui du mérite de Madame du Boccage. L'intérêt, l'aménité, la gaieté que les deux vieillards octogénaires mettoient à l'envi dans ce commerce, le rendoient aussi flatteur qu'amusant pour l'illustre Françoise, qui, dans l'accueil qu'elle trouva par-tout, & dans les présens que lui fit le Pape à son départ, fut

traitée à l'égal des Princeſſes. Dans nos promenades à la place de Saint Pierre, le Cardinal m'a dit plus d'une fois : » Voici où j'ai ſouvent » promené Madame du Boccage : » j'étois ſon Chevalier. Toute cette » canaille diſoit que je l'aimois, & » elle diſoit vrai. Je chériſſois en » elle, ajoutoit-il, non la beauté & » les graces de ſon ſexe, mais tous » les agrémens de ſa Nation, ſou- » tenus par les connoiſſances, & em- » bellis par les talens. « ROME.

Avec des connoiſſances plus étendues que les miennes, un plus long ſéjour à Rome eût pu m'éclairer ſur l'état actuel des Sciences & des Lettres en cette Ville. Je m'y informai des circonſtances de la vie de l'Auteur du *Ricciardetto*, le dernier Poëme épique que l'Italie ait donné, & dans lequel on retrouve la naïveté, l'enjouement & tout le brillant qui ont fait la fortune du Morgante, du *Furioſo*, & des chefs-d'œuvres en ce genre, que les Italiens ont créé. Je trouvai aſſez innocemment l'occaſion de me convaincre que le Poëte

ROME. avoit pris dans la nature & parmi les gens avec lesquels il vivoit, les originaux de la plûpart des Personnages de son Poëme. Le plus intéressant de tous, est, ainsi que les Italiens se le permettent, non le Héros dont le Poëme porte le nom, mais un certain Géant *Ferrau* ou *Ferragus*, dont le caractère est un composé aussi bizarre que naturel de toutes les qualités bonnes & mauvaises que réunit une ame forte qui n'a jamais plié sous le joug de l'éducation. Plein de ce caractère qui, dans la lecture du *Ricciardetto*, nous repassoit tous les soirs sous les yeux, je m'avisai un jour de demander à un des premiers Personnages de Rome, s'il ne connoissoit point l'original du *Ferrau*. *Fi, Monsieur*, me répondit-il avec indignation, *fi, ce sont des sottises*; & j'appris, dans la journée même, que ce Personnage étoit lui-même l'original que je cherchois.

Ce Poëme est de Monsignor Fortinguerra, qui, en grécisant son nom, l'a déguisé sous celui de *Carteromaco*. Il étoit arrivé par degrés à

la haute Prélature. Son Poëme, auquel il travailla long-temps, en lui abrégeant la carrière, l'eût conduit à la Pourpre, dans le siécle où les Bembes, les la Casa, les Bibiéna & autres y parvinrent par les fleurs légères d'une agréable érudition; mais autre temps, autres mœurs. Clément XI. aimoit fort M. Fortinguerra: il chérissoit son talent, dont il s'amusoit dans des instans de gaieté: il avoit favorisé & aidé son avancement. Clément XII. le trouva sur son *Ricciardetto*, l'anima à le suivre, & lui fit espérer la Pourpre. Il la manqua dans une promotion pour laquelle on la lui avoit formellement promise. Le Pape s'en excusa, & remit ses espérances à la promotion suivante. L'oubli que l'on y fit encore de lui, le laissant sans espoir, il s'abandonna au chagrin; & une maladie de langueur le conduisit à la mort. Comme il en étoit très-proche, le Pape envoya un de ses Camériers le visiter de sa part, l'encourager, & lui promettre encore cette bénite Pourpre. A cette promesse, le malade se retournant, lui

ROME.

ROME. vant le drap qui le couvroit, & faisant un éclat pareil à celui du *Truncus ficulnus* d'Horace, dit à l'Ambassadeur, *Eccovi la risposta: Bon viaggio, e per lei e per mi.* Depuis que M. Fortinguerra avoit commencé son Richardet, il le portoit par-tout, & tout lieu lui étoit égal pour y travailler. Dans les visites qui emportent à la Prélature un temps considérable, & dans les fonctions de toute espèce qui consument le reste du temps, il arrangeoit une bataille, une rencontre de nuit, un Midi, une Aurore, & tous ces morceaux vagues qui sont la *borra* des Poëmes Italiens. S'il eût pu imaginer que le Cardinal Lambertini dût succéder à Clément XII, cette espérance l'eût soutenu. Il avoit, pour sa fortune, tout à espérer d'une amitié que la conformité de goût, d'humeur & de caractère avoit liée, & qu'avoit cimentée l'habitude de se chercher & de se voir.

L'Italie eut toujours, & Rome a encore des *Improvisatori*; c'est-à-dire, de ces Poëtes qui, comme le Chérile d'Alexandre, composent & récitent

récitent sur le champ deux ou trois vers sur le premier sujet qu'on leur donne : talent qui fait moins l'éloge de ceux qui s'en parent, que d'une Langue assez abondante, assez facile, assez nombreuse, pour se prêter & pour fournir à un pareil jeu, que Cicéron a nommé : *audax negotium & impudens* *. Il y a lieu d'espérer que le bon goût & l'esprit de suite, qui ont étendu leur empire sur la Littérature & l'érudition, banniront enfin le ton frivole de ces *Improvisatori*, qui régne dans la plûpart des dissertations sçavantes que se permet l'Italie ; & que ces dissertations concentrées dans ce qu'elles promettent de traiter, n'admettront plus avec la même facilité, les lieux communs, l'appareil scientifique & des choses mille fois répétées & qui se trouvent par-tout. ROME.

La Latinité conserve à Rome son

* Martial se plaint d'un certain Stella qui vouloit mettre à cette épreuve ses talens pour la Poësie :

Lege nimis durâ convivas dicere versus
Cogis, Stella : licet dicere, nempe malos.

ROME. ancien éclat. Les Coriphées en ce genre ſont M. Buonamici, qui a compoſé en latin l'Hiſtoire très-connue des deux dernières guerres d'Italie ; Monſignor Giacomelli, dont l'Europe a vu deux ou trois morceaux dignes du ſiécle des Bembes & des Sadolet ; le P. Serraï, de l'Oratoire de Saint Jérôme, & pluſieurs autres. J'eus, à mon départ de Rome, le premier exemplaire de la Vie de l'illuſtre Gravina, que le dernier alloit donner au Public. La Latinité de cette Vie, qui remplit cent pages *in*-4°. eſt digne du Héros Littéraire qu'elle célèbre.

L'Hiſtoire naturelle eſt depuis très-long-temps cultivée en Italie, où le ſçavant Aldrovande en a ouvert une Ecole qui a inſpiré à l'Europe le premier goût pour les recherches de ce genre.

Rome fut le centre d'une partie des connoiſſances que l'Italie communiqua au reſte de l'Europe. On s'y plaint aujourd'hui de ce que quelques Communautés particuliérement conſacrées à l'inſtruction de la jeuneſſe, paroiſſent moins occu-

pées à la former aux Sciences & aux Lettres, qu'à s'établir dans son esprit, à gagner sa confiance, à lui inspirer pour ses Maîtres une dépendance & un dévouement aveugles ; enfin à pallier aux yeux des parens, les vices de cette frivole éducation, & à leur faire illusion sur les progrès de leurs enfans, par des Piéces de Théâtre qui, n'exerçant que la mémoire, n'éclairent point l'esprit, & ne laissent rien dans le cœur. ROME.

Je me trouvai par hasard aux Actes par lesquels les Professeurs du Collége Romain r'ouvrirent leurs classes en 1758. Le Rhétoricien prononça un Discours latin en prose, & ensuite une déclamation en grands vers, contre les Faiseurs de Sonnets & les Poëtes, qui, s'engageant dans cette carrière sans étude, se croyent des Horaces & des Virgiles. Le Logicien, après un long narré en mauvaise prose sur le travail qu'exige la Philosophie de Collége, sur les indispositions, & particulièrement sur les maux de tête qu'elle occasionne, débita un long Poëme en vers hexamètres & pentamètres sur le remède

ROME. à ces maux, c'eſt-à-dire, ſur le Caffé & ſur la meilleure manière de le préparer. Plus de cinquante des petits vers étoient terminés par le mot *cibus* dans tous les cas du pluriel & du ſingulier qui donnent un ïambe. Le froid de cette mauvaiſe compoſition, la monotonie nazillarde du Poëte épuiſerent mon courage, & me chaſſerent.

Le Cardinal Cavalchini, que le dévouement aux Directeurs de ce Collége a éloigné de la tiare, y avoit deux Neveux dans les hautes claſſes. S'étant un jour aviſé de les examiner ſur les Lettres & ſur la Religion *, pour voir par lui-même s'ils faiſoient quelque progrès dans les Sciences, il les trouva l'un & l'autre dans une ignorance qui l'a déterminé, au grand étonnement de Rome, à les faire paſſer à Turin, pour apprendre quelque choſe dans l'Univerſité de cette Ville. On lui a inutilement donné une ſatisfaction éclatante, en congédiant de la Socié-

* Ce fait eſt poſtérieur à l'Exaltation de Clément XIII.

té le P. Caraffa, Préfet de ſes Neveux. ROME.

L'enceinte de Rome à treize milles de circuit, c'eſt-à-dire, trois lieues communes de France. Cette Ville a trois cens ſoixante & ſept Egliſes, Couvens, Chapelles, &c. dont ſoixante & quinze Paroiſſes, onze Chapitres, cent Couvens d'Hommes, dont quelques-uns ont juſqu'à trois cens Religieux, quarante-ſix Couvens de Religieuſes, onze Conſervatoires, vingt-huit Hôpitaux, vingt-quatre Colléges, & le reſte en Chapelles de Confrairies ou de dévotion particulière. Aux perſonnes qui rempliſſent ces lieux, ou qui ſont employées à leur deſſerte, ajoutez d'abord les Eccléſiaſtiques attachés à la Cour, par des charges, par des emplois & par l'eſpérance d'en poſſéder; ajoutez enſuite les Caſtrati, le nombreux Domeſtique de la Cour, des Cardinaux, des Prélats, & vous aurez une idée de la population ou des habitans de Rome, dont le nombre eſt de cent vingt à cent cinquante mille ames. Population & Commerce de Rome.

ROME. Cette population se perpétue infiniment moins par les enfans qui naissent, que par les Italiens & par les gens de toute Nation qui abordent à Rome de toutes parts, & dont une grande partie profite, pour s'y établir, des ressources qu'y trouve la fainéantise. Ces ressources sont peu tentantes pour ceux qui ont chez eux un état, quel qu'il soit, *quibus est domus & pater & res.* Aussi semble-t-il à cet égard, que l'asyle anciennement établi par Romulus, soit toujours ouvert.

Rome a quelques manufactures bornées à sa consommation. Les soies, que ces manufactures emploient, sont communément mal préparées; & les étoffes qui en sortent, quoique de mauvais goût & de mauvais usé, sont aussi chères que les meilleures & les plus belles de manufacture étrangère. Le long crédit auquel vendent les Marchands Romains, les *bonnes-manches* & les galanteries qu'exigent d'eux les *familles* des Maisons qu'ils fournissent, sont les principales causes de cette cherté.

ROME.

Les fleurs artificielles, les pomades, les gants, &c. ſont les ſeuls objets que Rome fourniſſe à l'Etranger : objets aſſez importans d'un commerce très-lucratif.

La Banque & le Change y entretiennent pluſieurs Maiſons conſidérables, à qui la nature des affaires que Rome fait en argent, permet de tenir toujours le change très-haut.

La Hollande & la Suiſſe la fourniſſent de toiles ; l'Angleterre, de draps. Elle ne tire de la France, que les étamines du Mans : c'eſt le ſeul objet de commerce que dans ce pays les Anglois n'ayent pu encore enlever aux François.

VOYAGE DE NAPLES,

Par le MONT-CASSIN.

Nous partîmes de Rome pour Naples, dans les premiers jours du mois d'Octobre. Deux routes parallèles y conduisent : la première & la plus fréquentée, est par Véletri & Terracine ; l'autre, par Anagni & le Mont-Cassin que nous voulions voir. L'une & l'autre est également ruineuse pour les voitures ; & ceux qui s'avisent d'y courir la poste, ont lieu de se rappeller à chaque pas l'avis que donnoit Horace de ne voyager qu'à petites journées sur la voie Appienne *. Profitant de cet avis, nous nous livrâmes au *Procaccio*, c'est-à-dire, à un Messager qui, moyennant un prix fixe, vous mene dans des cambiatures à deux personnes, vous nourrit, vous défraye, & vous rend à Naples aussi affamés que fatigués : *lassatos, sed non satiatos.*

* *Minùs est gravis Appia tardis.*

Nous prîmes la route du Mont-Caſſin, & fîmes partie d'un convoi de cinq ou ſix cambiatures. Cette route parcourt le pays des anciens Herniques, qui forme une liſière entre la Campagne actuelle de Rome & le Royaume de Naples.

ANAGNI.

ANAGNI fut une des Villes les plus considérables de ce pays hérissé de montagnes. Virgile l'appelloit une Ville opulente*. On sçait combien elle est déchue de ce titre (si elle l'a jamais mérité), depuis que ses habitans eurent livré aux François & à Sciarra-Colonne, Boniface VIII. leur Compatriote. La malédiction que ce Pape lança alors sur sa patrie, s'exécute encore, quoique les gens d'Anagni s'en soient fait relever en forme, sous le pontificat de Clément VII. On est généralement persuadé en Italie, que cette Ville maudite & son malheureux territoire ne retireront jamais, par une récolte pareille à celle des cantons voisins, le fruit de leurs dépenses & de leurs travaux.

* *Hernica saxa colunt quos dives Anagnia pascit.*

Æneïd. Lib 7.

ANAGNI.

Au pied de la montagne dont cette Ville occupe le ſommet, notre *Procaccio* nous avoit fait préparer un dîner tel que Boniface VIII. auroit pu l'ordonner pour les gens qu'il avoit maudits. Je déterminai mes Compagnons de voyage, preſque tous François, à monter à la Ville, au riſque d'y être auſſi mal régalés à nos frais. Nous montâmes, pendant une heure, à travers des plants d'oliviers très-vigoureux, & qui promettoient une abondante récolte.

Arrivés enfin à la Ville, le coup d'œil qu'elle offre nous confirma la vérité des bruits déſavantageux qui courent ſur ſon compte: nous n'y pûmes trouver de couvert, que dans un horrible cabaret où cuiſoient des abattis de Bouc, pour le dîner de Vignerons à demi-nuds & mal en phyſionomie, qui entroient ſucceſſivement, & s'arrangeoient autour d'une grande table ſans nappe, par cotterie de quatre ou cinq. Cette table & deux bancs dont elle étoit flanquée, compoſoient tout l'ameublement de ce beau lieu: ils étoient

ANAGNI. aussi vieux que Boniface VIII. & la malpropreté répondoit à l'antiquité. Nous y prîmes aussi séance, en regrettant le dîner du *Procaccio*. Le patois que parloient nos Commensaux, ne nous permettant pas de nous entendre mutuellement, nous priva du seul dédommagement que nous pussions espérer.

A l'air des bâtimens de cette Ville & des gens que nous vîmes ensuite dans les rues, nous pûmes juger que nous avions eu l'honneur de dîner avec les Matadors du lieu. Cependant cette Ville a encore un Evêque dont on rebâtissoit la Cathédrale & le Palais, dans un goût à la vérité proportionné à l'état de sa Ville Episcopale. La Cathédrale a pour parvis un terre-plein, d'où l'on voit, à perte de vûe, les campagnes qui gissent au Midi d'Anagni *. La vûe de ce payſage aussi ri-

* On apperçoit de-là les restes du Château de Fumone, où Boniface VIII. avoit fait enfermer Célestin V, son prédécesseur, après qu'il lui eût fait abdiquer la Papauté. Boniface VIII, livré à la vengeance des Fran-

ANAGNI.

che que varié, nous consola un peu de notre déconvenue, en nous rappellant que, dans le physique, ainsi que dans le moral, les situations les plus tristes ont toujours quelque côté favorable pour ceux qui sçavent le saisir.

D'Anagni, côtoyant toujours les *Saxa Hernica*, nous passâmes au pied de la montagne sur laquelle est situé Férentino, dont la conquête signala le regne de Servius Tullius, pour aller coucher à Frusinone, capitale de la Campagne de Rome. On ne trouve sur cette route, ni dans ces Villes, aucun monument d'antiquité. Les maisons y sont des amas de moëlons & de rocailles qui forment des murs d'une épaisseur prodigieuse, percés, pour chaque appartement, de deux ouvertures aussi basses qu'étroites, l'une pour la porte, & l'autre pour la fenêtre : bâtisse qui donne aux appartemens l'air & l'hu-

---

çois & des Colonnes, eut à se rappeller, à la vûe de ce Château, la maxime si souvent répétée dans l'Ecriture : *Quâ mènsurâ mensi fueritis, eadem remetietur vobis.*

ANAGNI. midité de soûterreins, mais qui offre contre la chaleur un rempart dont ces climats ont besoin.

Les gens de Frusinone faisoient leurs vendanges. Ils apportoient les raisins dans des manequins & dans des corbeilles, les écrasoient avec les pieds dans des espèces de baignoires, & jettoient le vin dans de grandes chaudières, où il bouilloit à grand feu. Ces chaudières étoient établies dans la rue même, à la porte de chaque maison, sur un trépied de maçonnerie, faisant corps avec le mur de la rue. L'air de gaieté qui animoit ce spectacle, en nous offrant la réalité des vendanges représentées ou décrites par les Artistes & les Ecrivains de l'Antiquité, nous présenta les habitans de Frusinone sous un aspect que nous n'avions encore trouvé dans aucun canton d'Italie. Les seuls hommes s'occupoient de tous ces travaux. A notre arrivée, nous avions rencontré une partie des filles & des femmes, qui apportoient, en troupe, à la Ville l'eau qu'elles venoient de puiser à une petite rivière qui coule au

pied de la colline que couronne Frusinone. L'attitude de ces femmes, la forme des vases qu'elles portoient sur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte, offroient, d'après nature, ces sujets dont le sçavant Poussin aimoit à enrichir ses payſages. ANAGNI.

Nous fîmes route le lendemain à travers une campagne arrosée par les plus belles eaux, riche en pâturages & en terres de la plus grande fertilité. Il ne manque à ce délicieux pays que des Habitans & des Cultivateurs. Là finissoit l'ancien *Latium*, & commençoit le pays habité par la nombreuse & belliqueuse Nation des Samnites. Là finissent aujourd'hui les Etats du Pape, & commence le Royaume de Naples.

Après avoir passé la Melfa, on côtoye les ruines d'Aquino, célèbre par la naissance du Docteur Angélique Saint Thomas qui en a pris le nom. De cette Ville, qui a encore les titres de Comté & d'Evêché, il n'existe plus qu'un moulin construit sur un très-beau ruisseau, qui côtoye les ruines d'Aquino. La ri-

ANAGNI. cheſſe de ces ruines & l'étendue du terrein qu'elles couvrent, annoncent bien triſtement la grandeur & l'antique ſplendeur de cette Ville. La vûe de ces débris porte dans l'ame tous les ſentimens qu'inſpire la vûe d'un cadavre humain *.

Les cauſes de la ruine de cette Ville & de la déſertion de ſes habitans, ſont, à ce que j'ai appris, dans le pays: 1°. le paſſage des troupes, dans toutes les expéditions heureuſes ou malheureuſes contre le Royaume de Naples; 2°. les déſordres que commettoient ces troupes dans une Ville ſans défenſe par elle-même & de la part de ceux qui défendoient le Royaume, à qui elle n'offroit qu'un poſte très-déſavantageux; 3°. le voiſinage de San-Germano, qui, défendu par la Religion & par l'argent des Bénédictins, a attiré dans ſon enceinte ceux des habitans

* *Hem! nos homunculi indignamur ſi quis noſtrûm interiit, quorum vita breviot eſſe debet, cùm tot oppidorum cadavera proſtrata jaceant! Vis ne tu te cohibere, & meminiſſe hominem te eſſe natum?* Sulpit. in Epiſt. ad Cic.

d'Aquino, de Caſſino & de pluſieurs autres Villes du voiſinage qui n'ont pas voulu chercher plus loin un aſyle contre les horreurs qu'occaſionne la guerre.

ANAGNI.

CASSINO.

En approchant de San-Germano, on côtoye le terrein qu'occupoit la Ville de Caſſino. Il exiſte encore trois monumens de l'ancienne magnificence de cette Ville :

1°. Un Amphithéâtre, dont les murs extérieurs exiſtent encore en entier. On y entroit par cinq portes qui ſont encore ſur pied, à une près, dont les ruines découvrent, par la groſſeur des blocs dont elle étoit formée, & par le ſoin avec lequel tous les flancs en ont été dreſſés, l'importance de l'édifice dont elle faiſoit partie. La proportion de ces portes eſt de vingt-quatre pieds de Roi de longueur, ſur douze de largeur. Le temps a reſpecté le placage en forme de rézeau, dont cet édifice eſt couvert dans ſon pourtour, ainſi qu'une file de pierres en ſaillie qui y forment une eſpèce de friſe dentelée, aux deux tiers de ſa hauteur : toutes ces pierres forées perpendiculairement étoient ſans doute

CASSINO.

deſtinées à recevoir l'extrémité inférieure de perches ou de ſoliveaux dont la partie ſupérieure débordant la maſſe de l'édifice, ſervoit, au moyen de cordes traverſantes, à ſoutenir les toiles qui mettoient les Spectateurs à couvert. Cet Amphithéâtre, ſitué au pied de la montagne, paroît avoir occupé le centre de la Ville. Il eſt exactement rond : ſa hauteur eſt de cinquante pieds, ſur trente de diamètre.

2°. Un Théâtre, dont il n'exiſte plus que la ſcène adoſſée au flanc même de la montagne, en forme de demi-cercle de deux cens ſoixante pieds de diamètre.

3°. Un Temple ancien, bien conſervé dans toutes ſes parties. Ce Temple, ſitué ſur la croupe de la montagne, a la forme d'une croix latine : forme qui pourroit faire douter de ſon antiquité, ſi ſa bâtiſſe, ſans chaux ni ciment, ne la conſtatoit. Il ſert aujourd'hui de chapelle à un Hermitage.

Un baſſin formé par la retraite de la montagne, fut le lieu qu'occupoient la maiſon de campagne & les

CASSINO. jardins de Varron. En reprochant à Antoine d'avoir profané ces lieux par ſes débauches, Cicéron nous apprend des faits qui les rendent bien reſpectables *.

De toute l'immenſe doctrine de Varron, il ne nous reſte que le Traité qu'il compoſa ſur l'Agriculture, dans ſa dernière vieilleſſe. La poſition la plus avantageuſe qu'il y déſigne, d'après Caton, pour une métairie, étoit celle préciſément de ſa maiſon de campagne, voiſine de Caſſino **. Ce Traité eſt, non un Recueil de leçons données par Varron aux Cultivateurs, mais un aſſemblage de divers procédés de culture, pour tirer de différens terreins, & de toutes les parties de l'Œconomie ruſtique, le meilleur parti poſſible.

---

* *Studiorum ſuorum M. Varro illud voluit diverſorium. Quæ in illâ villâ dicebantur! Quæ cogitabantur! Quæ litteris mandabantur! Jura P. R. monumenta majorum, omnis ſapientiæ ratio, omniſque doctrina.* Philipp. I.

** *Optimus ager eſt, qui ſub radice montis ſitus, ſpectat ad Meridiem.*

Varron prétendoit avec raiſon que, de toutes les parties du monde connu, aucune n'étoit, de ſon temps, auſſi cultivée que l'Italie *. Les choſes ont bien changé dans ce pays depuis ce temps-là. Pour ne parler que du canton de la culture duquel Varron ſe trouvoit le plus à portée de juger, le terrein admirable que nous avions parcouru depuis Fruſinone, eſt à peine cultivé; celui en particulier qu'occupoit la métairie même de Varron, ſe trouve en partie abandonné. CASSINO.

Il eſt vrai que tout ce terrein n'eſt pas d'une culture aiſée. La graiſſe du ſol le rend très-difficile à manier, & il ne pourroit être bien mis en valeur, qu'étant partagé en métairies, & non induſtrié, comme il l'eſt, par un petit nombre de Laboureurs que leur habitation dans les petites Villes qui dominent la plaine, éloigne trop des champs qu'ils ont à faire valoir.

Nous avons vû ces Laboureurs au travail. Leurs charrues qui n'ont que

* *Nullam quæ tam tota ſit culta.*

CASSINO. le ſoc, ſans roues ni avant-train, ſont conduites & dirigées par un ſeul homme *. Cet homme debout & en équilibre ſur un petit ſiége adapté à la tête du ſoc, en aidant par ſa peſanteur, l'action du coutre, chante ou joue de la flûte, ſans déſemparer ni quitter ſon poſte, lors même qu'il faut revenir à un nouveau ſillon. Au moyen de cette manœuvre ſingulière, quand le champ qu'il laboure, eſt borné par un foſſé, par une haye, ou par quelques buiſſons, on perd, dans le contour, autant de terrein qu'en embraſſe la file des Bœufs : perte très-légère dans un pays preſque déſert, mais qui, dans ceux où une nombreuſe population rend le terrein plus précieux, feroit matière à une multitude de procès interminables.

* Lorſque deux paires de bœufs ſuffiſent pour labourer, ils les attelent de front. Au reſte, ces bœufs n'appartiennent point aux Laboureurs qui les prennent à loyer, ſuivant leurs beſoins.

LE MONT-CASSIN.

Ce canton, où nous vîmes avec étonnement des gens occupés à semer des lins (en Octobre), fait partie des immenſes domaines de l'Abbaye du Mont-Caſſin. Saint Benoît fonda cette Abbaye en 525 : c'eſt-à-dire, qu'accompagné de deux Diſciples, précédé de deux Anges, & ſuivi de trois Corbeaux, dont on nous fit voir les deſcendans *, il vint s'établir dans un hermitage dont étoit en poſſeſſion un bon Anachorette qu'il engagea à le lui céder.

Quoique dans le ſixiéme ſiécle, quoiqu'aux portes de Rome, la ville de Caſſino étoit en partie idolâtre, & l'objet de ſon culte étoit un Apollon qui avoit un Temple fameux ſur

* Les Moines de Saint Guillain en Hainault, nourriſſent auſſi dans leur Monaſtère un Aigle & un Ours, en mémoire de ce que Dieu ſe ſervit de ces animaux, pour indiquer à Saint Guillain le lieu où il devoit bâtir ſon Monaſtère. *Délices des Pays-Bas, Tome II. p.* 341.

LE MONT-CASSIN.

la montagne qu'occupe l'Abbaye. Saint Benoît renversa l'Idole, détruisit le Temple, le remplaça par un Monastère, convertit les Idolâtres, prêcha les Chrétiens que leur Evêque avoit abandonnés, & mourut Seigneur temporel & spirituel du territoire & de ses habitans. Tout cela se passoit dans le temps que l'Italie, devenue la proie des Barbares, obéissoit aux Goths, à Théodat, à Vitigès, à Totila. Le Mont-Cassin renversé en 589, par les Lombards, rebâti en 660, saccagé en 884 par les Sarrazins, se servoit avantageusement de ses désastres particuliers & de la désolation générale, pour amplifier ses possessions, augmenter ses biens, & étendre ses Domaines, *Crevit ruinis*: c'est ce qu'apprennent ses anciennes Chroniques & l'Histoire qui en a été composée d'après ces Chroniques.

Les Papes le comblèrent d'exemptions; &, par un privilége sans exemple avant & depuis, ses Abbés obtinrent, en 1326, le titre d'Evêques, dont ils usèrent & firent toutes les fonctions, de manière que, pour

le

le bien de la Maiſon, Urbain V. fut obligé, en 1367, de remettre les choſes dans le premier état. LE MONT-CASSIN.

Par une Bulle de 1092, Urbain II. avoit donné à l'Abbaye le titre de *Chef de tous les Monaſtères**.

L'Abbé actuellement régulier & triennal, s'intitule dans les Actes: *Patriarche de la Sainte Religion, Abbé du ſaint Monaſtère de Caſſin, Chancelier & grand Chapelain de l'Empire Romain, Abbé des Abbés, Chef de la Hiérarchie Bénédictine, Chancelier & Collatéral du Royaume de Sicile, Comte & Gouverneur de la Campanie, de la Terre de Labour & de la Province Maritime, Prince de la Paix.*

La perſonne de l'Abbé actuel à qui nous fûmes préſentés, à notre arrivée à San-Germano, n'a rien du faſte qu'annoncent ces titres. C'eſt un jeune homme d'une phyſionomie noble, douce & agréable, relevée par une candeur qui annonce moins

* *Caput omnium Monaſteriorum, quia ex eodem loco, de Benedicti pectore, Monaſtici Orainis veneranda Religio, quaſi de Paradiſi fonte manavit.*

LE MONT-CASSIN. l'Abbé que le Novice, & par une politeſſe franche, aiſée & ſans apprêt. J'étois recommandé à Dom Pepe, l'un des Procureurs Généraux de la Maiſon, par M. ſon frere, Procureur Général de la Religion de Malte en Sicile. Dom Pepe eut tout l'égard poſſible à cette recommandation, en m'aſſurant néanmoins qu'il n'avoit de nouvelles de ſa famille, que par de pareilles recommandations; qu'il ne la connoiſſoit point; qu'il ne l'avoit jamais connue, n'ayant, depuis l'âge de dix ans, d'autre pere, d'autre parent, d'autre protecteur & bienfaiteur que Saint Benoît; & que preſque tous les gens de condition qui portoient l'habit de Bénédictin, ſe trouvoient dans ce cas.

J'ai dit que nous vîmes l'Abbé à San-Germano, petite ville d'environ quatre mille habitans, formée inſenſiblement au pied du Mont-Caſſin, des débris des Villes voiſines. L'Abbé y réſide avec une partie de ſes Officiers, dans une maiſon aſſez ſpacieuſe pour donner le couvert à tous les paſſans, depuis le Pape juſ-

qu'au dernier mendiant. Chacun y est logé, traité & nourri suivant son état ou les recommandations dont il est muni. L'Abbé rend chaque jour visite à tous les hôtes qui s'y trouvent, quelquefois au nombre de deux cens, de trois cens, & même d'une plus grande quantité. L'hospitalité, ainsi exercée, étoit le meilleur expédient que l'on pût imaginer, pour réconcilier avec les yeux jaloux les richesses immenses dont jouit Saint Benoît.

LE MONT-CASSIN.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route pour le Mont-Cassin, après avoir été prendre les ordres du Révérend Pere Abbé. Il nous pria de remettre ce voyage à l'après-dînée, redoutant pour nous un dîner dans une Maison où l'on ne vit que de légumes apprêtées à l'huile. Nous voyant bien déterminés à braver ce mauvais dîner, il nous indiqua, pour faire cette course commodément, les Mulets qui, ayant écurie en bas & en haut, servent à porter & à rapporter les Pélerins, & qui, sur leur bonne foi, vont en renvoi de l'une à l'autre écu-

LE MONT-CASSIN.

rie, lorsque les départs excédent les retours.

Pénétrés des attentions de l'Abbé, mais appercevant le Monastère qui paroissoit peu éloigné, invités d'ailleurs par la fraîcheur de l'air & par la beauté du ciel, nous nous mîmes en route à pied, nous moquant de ceux que nous vîmes partir à dos de mulet. L'escarpement de la montagne est un peu adouci par un chemin bien pavé, qui forme un zigzag perpétuel, & dont le plan a quelque ressemblance avec celui du chemin qui ouvre aujourd'hui l'Alsace du côté de la France, par la montagne de Saverne.

Nous avions déja gravi pendant une heure: le Mont-Cassin paroissoit s'éloigner, & le Soleil montant à l'horison, acquéroit une chaleur qu'augmentoit la réflexion du roc immense que nous côtoyions. Nous commencions à nous repentir de notre entreprise, lorsque nous apperçûmes un Mulet qui descendoit en renvoi. Nous voulûmes en vain lui persuader de revenir avec nous à l'écurie du Mont-Cassin; il nous

esquiva, & suivit pour-lors sa destination. LE MONT-CASSIN.

Nous étions enfin arrivés à l'endroit de la montagne où l'on voit, dans le roc vif, une cavité accidentelle, que l'on dit être l'impression d'un des genoux de Saint Benoît, lorsque, prosterné en cet endroit, il demandoit à Dieu la force dont il avoit besoin pour détruire le Temple d'Apollon, & renverser l'Idole. Nous avions déja vû plus bas une semblable cavité que l'on donne pour l'empreinte de la cuisse d'une Mule que le Diable fit abattre sous Saint Benoît. La raclure des lévres de cette empreinte, est regardée, dans le pays, comme un antidote éprouvé contre la fiévre.

La chaleur augmentoit notre lassitude, & nous désespérions d'arriver: alors se présenta un Mulet qui du bas retournoit en haut. Plus traitable que le premier, il nous permit de le monter alternativement; & nous arrivâmes enfin au Mont-Cassin, après deux heures de marche continuelle, trempés de sueur & excédés de fatigue & de faim.

LE MONT-CASSIN.

On y entre par une voûte longue & obscure, en forme de soûterrein: c'est tout ce qui reste de la première Maison bâtie par Saint Benoît. Cette entrée qui annonce mal une telle Maison, peut être d'une grande ressource, en cas d'incursion d'ennemis que l'on ne voudroit pas recevoir: il suffiroit, pour la condamner, d'y rouler des pierres. Le reste des bâtimens élevés sur un socle ou une contrescarpe continue de dix-huit pieds d'élévation, n'auroit que l'escalade à redouter. Ces bâtimens forment au-dehors un quarré-long de la plus grande étendue, percé pour différens étages disposés avec goût: le tout couronné par une grande corniche qui porte le toît. L'intérieur est distribué en une infinité de cours, de portiques & de péristiles affectés aux usines, besoins & commodités d'une Communauté toujours très-nombreuse.

En y entrant, le hasard nous jetta dans la Boulangerie, où l'on tiroit du four une quantité prodigieuse de petits gâteaux à l'huile, assez mauvais, mais que la faim nous fit trou-

ver admirables. En les mangeant, nous profitâmes de la commodité du lieu pour ſécher nos habits, & prévenir, par cette opération, le mal que notre imprudence nous pouvoit occaſionner. Un Frere Boulanger nous prêta officieuſement la main, en ſouriant, & diſant de temps en temps: *Ah! Franceſi!* LE MONT-CASSIN.

Le milieu de deux cours voiſines de la Boulangerie eſt occupé par deux tronçons de colonnes, l'un de granit, l'autre du plus beau porphyre. Ils ont neuf pieds de circonférence; d'où l'on peut conclure la hauteur de ces colonnes, lorſqu'elles étoient entières, l'importance de l'édifice auquel elles ſervoient de décoration, & les difficultés de leur tranſport en ce lieu.

Pour arriver à l'Egliſe du Monaſtère du Mont-Caſſin, on traverſe trois cours. On monte alternativement d'une cour à l'autre, par des eſcaliers diſtribués & ornés avec autant de goût que de magnificence. La troiſiéme eſt, par excellence, appellée *le Paradis*, parce qu'elle eſt plus haute que les deux autres. Elle

LE MONT-CASSIN.

a en face, dans toute ſa largeur, un eſcalier de quarante degrés, orné de deux grandes ſtatues de marbre, repréſentant Saint Benoît & ſa ſœur Sainte Scholaſtique. Il eſt couronné d'un périſtile en colonnes de granit, que termine une riche baluſtrade, dont les maſſifs portent quatre buſtes antiques. Ce périſtile ſert de façade à un portique encore plus riche, qui forme le parvis de l'Egliſe. Vingt colonnes, la plûpart de granit oriental, ſoutiennent ce portique, ſous lequel ſont diſtribuées dix-ſept ſtatues en marbre, de grandeur naturelle, annoncées par cette Inſcription :

HEROÏBUS BENE MŒRENTIBUS
CASSINATES;
PROPRIÆ PIETATIS ARGUMENTUM,
MONIMENTUM ALIENÆ.
1646.

Huit Papes, la plûpart choiſis parmi les vingt que l'Ordre de Saint Benoît a donnés à l'Egliſe, tiennent le premier rang de cette auguſte aſſemblée. Saint Grégoire en mene la file, que termine Benoît XIV. Viennent

ensuite six Souverains, dont Charlemagne est le premier, & Dom Carlos, ci-devant Roi de Naples, aujourd'hui Roi d'Espagne, le dernier. La statue de ce Prince est la moins bien traitée. Le pere & la mere de Saint Benoît & le premier Bienfaiteur du Mont-Cassin complettent le nombre, dans lequel les statues de Saint Grégoire le Grand & de Saint Henri, exécutées par le célèbre le Gros, se font avantageusement distinguer. LE MONT-CASSIN.

Dans un des angles intérieurs du portique, on voit une colonne antique d'albâtre transparent, taillée en spirale, portant six pieds de haut, & sommée d'une croix. Une pareille colonne orne à Rome la Bibliothéque du Vatican.

L'intérieur de l'Eglise efface toute la magnificence répandue sur les avenues. C'est un assemblage de tout ce que la Peinture, les marbres & les métaux employés par d'habiles mains, ont de plus brillant: l'œil n'y trouve pas le moindre vuide où il puisse se reposer. Les peintures représentant les miracles & les visions

LE MONT-CASSIN.

de Saint Benoît & de ſes premiers Diſciples, ſont pour la plûpart de Lanfranc, de Luc Giordano, du Muro, du Solimène & du Conca. Quant à l'Architecture, elle tient moins du goût Romain que du goût Napolitain, trop prodigue d'ornemens : prodigalité qui ſe fait ſentir ſur-tout dans l'emploi des colonnes appliquées aux faces intérieures des arcades qui forment la nef, & qui donne à ce brillant édifice l'air d'une décoration théâtrale, plûtôt que d'un Temple.

Cet édifice détruit ſucceſſivement par les Lombards & par les Sarrazins, & renverſé de fond en comble par un tremblement de terre en l'an 1349, avoit encore eſſuyé le même malheur dans le ſeiziéme ſiécle. Il avoit eu juſqu'alors la forme des Baſiliques Romaines, c'eſt-à-dire, que toute ſa partie antérieure juſqu'au Sanctuaire, étoit une nef avec deux collatéraux ſoutenus & ſéparés par un double rang de colonnes. Ce ſont ces colonnes, de très-beau granit oriental, que l'Architecte a répandues ſous les arcades de la nef

de la nouvelle Egliſe commencée en 1649. LE MONT-CASSIN.

L'autel exécuté ſur les deſſeins de Michel-Ange, eſt un aſſemblage des marbres les plus précieux, la plûpart antiques. Au pied de cet autel, eſt le tombeau de Saint Benoît & celui de Sainte Scholaſtique, que l'on montre auſſi en France dans l'Abbaye de Saint Benoît-ſur-Loire. Les deux fonds de la croiſée, dont cet autel occupe le centre, ſont remplis par deux tombeaux, l'un de Pierre de Médicis, frere de Léon X, l'autre d'un Capitaine nommé Ferramoſca: morceaux dans leſquels la plus ſçavante exécution répond à la grandeur & à la majeſté du deſſein.

Le chœur peint en grande partie par le Solimène, & orné de ſtales ſculptées avec le plus grand ſoin, occupe le fond de l'Egliſe, dont le rond-point eſt rempli par un buffet d'orgues de la plus grande proportion, chargé de figures & d'ornemens, & doré dans toutes ſes parties en or moulu.

En ſortant de l'Egliſe, nous en obſervâmes les portes. Elles ſont

LE MONT-CASSIN.

toutes couvertes de compartimens de bronze, dans lesquels on lit, en lettres d'argent, le détail des fiefs, des terres & des mouvances qui appartiennent au Mont-Cassin. Ces biens immenses sont, pour la plus grande partie, situés dans les Etats de Naples & des Deux-Siciles. Par ces possessions, le Mont-Cassin a une part nécessaire dans les révolutions du Royaume de Naples, & on l'a souvent vû se défendre ou attaquer à main armée. Il n'a point cependant négligé les ressources d'un autre genre, pour en imposer aux Puissances jalouses de ses richesses. Pierre Diacre, en ses Additions à la Chronique du Mont-Cassin, rapporte très-sérieusement une vision d'un Moine de cette Maison, qui avoit vû l'ame de Guérin, Chancelier du grand Comte Roger, plongée dans un lac de feu, dont les flots en fureur le portèrent jusqu'au ciel, pour ensuite le replonger dans le fond de l'abyme : vision assez ressemblante par son intention à ce que quelques Prélats François ont osé consigner à la postérité sur l'état

L. 4. ch. 102.

du célèbre Charles-Martel dans l'autre monde.

LE MONT-CASSIN.

Les fonds nobles du Mont-Caſſin ſont toujours ſous la main du Souverain, auquel l'Abbaye fournit ce qu'on appelle en France *homme vivant & mourant :* avec la différence que cet homme eſt repréſenté par une famille entière, dont la perpétuité, quelque long-temps qu'elle dure, exclut toute mutation & tout droit de relief. La dernière famille vivante & mourante s'étoit éteinte ſous le regne de Dom Carlos *, lorſqu'il a quitté le Royaume des Deux-Siciles pour monter ſur le thrône d'Eſpagne. C'eſt en reconnoiſſance du bon traitement que ce Prince fit alors au Mont-Caſſin, qu'on lui a érigé la ſtatue que l'on voit dans le parvis de l'Egliſe. Il agréa, pour repréſenter l'homme vivant & mourant, une femme qui avoit douze enfans mariés & chefs de famille. Cette

* Ce Prince a abdiqué en 1759 la Couronne des Deux-Siciles, en faveur de ſon troiſiéme fils, Ferdinand IV. qui eſt actuellement régnant.

LE MONT-CASSIN.

femme vivoit encore en 1758. On l'appelloit *la mere de Saint Benoît*; &, par un privilége très-ſpécial, elle avoit ſes entrées dans l'intérieur du Monaſtère du Mont-Caſſin.

La Sacriſtie n'eſt pas moins ornée que l'Egliſe à laquelle elle eſt contigue. Ses ornemens conſiſtent en ſtatues, en peintures & en bas-reliefs exécutés & diſtribués avec goût. Les mêmes ornemens ſe retrouvent dans le Chapitre & dans tous les lieux clauſtraux.

Je n'ai vû nulle part des archives auſſi avantageuſement logées & auſſi bien tenues que celles du Mont-Caſſin. Elles rempliſſent trois grandes piéces, dans leſquelles ſont répandus quantité de morceaux de peinture & de différens genres de curioſité. Parmi les peintures, nous remarquâmes un Saint Pierre & un Saint Paul, ſortis d'un pinceau grec dans le neuviéme ſiécle, & un portrait original du Dante. Parmi les antiques, nous obſervâmes une chaiſe percée, en marbre grec, de la forme la plus exquiſe, de la plus belle conſervation, & guillochée

sur toutes les arêtes de ses parties saillantes, d'un goût & d'une finesse de travail qui ne me permirent pas de croire qu'elle eût été faite, ainsi qu'on nous le dit, pour l'usage de la Maison, dans un temps où les bains étoient plus usuels qu'aujourd'hui. Les deux chaises de cette espèce que l'on voit à Rome dans le cloître de Saint Jean de Latran, ne ressemblent à celle-ci que par la forme générale. Si l'on en compare le trait & l'exécution, celles de Rome paroissent avoir été à l'usage de la populace; & celles du Mont-Cassin, à l'usage de quelque Prince aussi magnifique qu'éclairé dans le choix de tout ce qui servoit pour sa personne. LE MONT-CASSIN.

Dans ces archives, il n'est pas un titre, pas un document, pas le moindre papier que l'on n'ait à la main, tant le tout est distribué avec intelligence. L'Archiviste a le titre de Protonotaire Apostolique; & les expéditions qu'il délivre, sont reçues comme authentiques dans toutes les Cours de Rome & des Deux-Siciles. Il a une petite Bibliothéque à son

LE MONT-CASSIN.

usage, ornée de quelques Livres des premiers temps de l'Imprimerie. J'y remarquai le *Rationale divinorum officiorum* *.

Nous terminâmes la visite de la Maison, par la Bibliothéque & la tour de Saint Benoît. Quant à la Bibliothéque, il ne m'appartient pas d'en parler, après ce qu'en a dit le P. Mabillon **. La tour est au-dessus de la première entrée: c'est de cette tour que Saint Benoît vit l'ame de Saint Germain, Evêque de Capoue, & celle de Sainte Scholastique s'envoler au Ciel, dans un tourbillon de feu. Il avoit là sa cellule, où il est mort. Cette tour que le temps & les Barbares ont respectée, a été depuis liée au corps du bâtiment: il

* Cet Ouvrage a été donné au Public *per* JOHANNEM FUST, *civem Moguntinum*, & PETRUM GERNZHEIM, *Clericum Diœcesis ejusdem, anno millesimo quadringentesimo quinquagesimo-nono, sexto die Octobris.*

** J'observerai seulement que le *Defensor*, que le sçavant Bénédictin place à la tête des *Inedita* de cette Bibliothéque, a été imprimé six fois depuis 1544 jusqu'en 1560. *Iter Italic. pag.* 123.

ne reſte de veſtiges de ſa première forme, que dans l'intérieur de l'appartement jadis occupé par Saint Benoît. LE MONT-CASSIN.

Cet appartement conſiſte en trois chambres, dont l'une a été convertie en Chapelle, & qui toutes ſont remplies de petits tableaux des meilleurs Maîtres ou de copies d'après eux. J'ai déja obſervé à l'article de ROME, en parlant des chambres où ſont morts Saint Philippe de Néri, Saint Ignace, Saint Staniſlas Coska, qu'il eſt d'uſage en Italie d'orner de ces précieux joyaux les lieux qui ont vû mourir des Saints canoniſés. Pour donner une idée de la Collection dont il s'agit, il ſuffit de nommer les principaux Maîtres dont elle raſſemble différens petits morceaux, originaux ou copies: ſçavoir, Raphaël, Jules Romain, Albert Dure, Luc de Hollande, Marc-Antoine de Caravage, le Joſepin, Annibal Carrache, le Guide, le Dominiquin, le Guerchin, Lanfranc, l'Eſpagnolet, le Calabrois, les Baſſans, le Salviati, Salvator Roſe, Claude Lorrain, Luc Giordano &

LE MONT-CASSIN. le Solimène : ces trois derniers ont fourni à cette Collection quantité de morceaux très-précieux.

En sortant de l'Abbaye, nous remarquâmes une statue de Saint Benoît tenant un Livre ouvert, sur lequel on lit un privilége singulier ; dont, au rapport de Saint Grégoire, Dieu avoit favorisé ce Patriarche. Il est exprimé en ces termes : *Vix obtinere potui ut ex hoc loco animæ mihi cederentur ;* c'est à-dire, ainsi que l'on nous l'expliqua, que tous les Bénédictins qui meurent au Mont-Cassin, sont sauvés. C'est sans doute par une extension de ce privilége, que les Bénédictines de France croyent qu'avant que quelqu'une d'elles vienne à mourir, la Maison en est avertie par le Fondateur du Mont-Cassin : avertissement donné par quelque bruit nocturne qu'elles appellent les *coups de Saint Benoît.*

Des appartemens les plus élevés qui regardent le Nord, nous avions vu avec étonnement que le Monastère n'est qu'aux deux tiers de la montagne dont il porte le nom. La partie du mont qui le commande,

nous parut un roc pelé dont la ſommité eſt preſque toujours ou couverte de neige, ou perdue dans les nuages. LE MONT-CASSIN.

On nous avoit auſſi fait obſerver de-là l'Albanette, petite maiſon très-agréablement ſituée à l'Oueſt du Monaſtère, dont elle n'eſt éloignée que de cinq à ſix cens pas. L'air y eſt admirable, & l'Infirmerie y envoie ſes convaleſcens. L'Albanette eſt célèbre par la retraite de Saint Ignace de Loyola, qui, en 1538, vint y paſſer quelques mois, & y compoſa ſa Régle *. Malheureuſement pour les Jéſuites, il ne trouva point dans les Bénédictins la complaiſance que Saint Benoît avoit trouvé dans l'Anachorette qui, à

* *Montem illum contemplationis*, dit un Dominicain dans un Ouvrage intitulé *TURTUR ANIMÆ*; *aliquot menſibus inhabitavit S. Ignatius, ibique, velut alter Moſes & Legiſlator, ſecundas religioſarum Legum tabulas fabricavit, primis non abſimiles.* Ambroiſe Caïetan, Bénédictin, a fait un gros Ouvrage, pour revendiquer, ſur le fondement de cette anecdote, les Jéſuites à l'Ordre de Saint Benoît.

LE MONT-CASSIN.

son arrivée au Mont-Caſſin, avoit bien voulu lui abandonner l'hermitage dont il étoit en poſſeſſion.

Après une journée très-agréablement paſſée au milieu de tant de belles choſes, nous revînmes à San-Germano. Au récit de notre expédition, l'Abbé diſoit, comme le Frere Boulanger, mais d'un air & d'un ton plus obligeant que malin: *Ah! Franceſi!* & il voulut que nous priſſions la journée du lendemain pour nous remettre de nos fatigues.

De San-Germano, nous allâmes coucher à Capoue, à travers des pays ſauvages, preſque déſerts, & qui ont tout l'air de retraites de brigands. Le revers des montagnes que nous avions à la gauche, eſt préciſément ce beau pays arroſé par le Volturne: pays ſi fameux dans l'Antiquité, tant par l'huile qu'il donnoit dans le territoire de Vénafre, que par l'abondance inépuiſable du canton appellé *Campus ſtellatus* *, & par les expéditions des Romains

* Cicéron l'appelloit *agrum orbis terræ pulcherrimum.*

contre les Samnites & contre Annibal.

LE MONT-CASSIN.

Inutilement nous voulûmes engager notre *Procaccio* à prendre ſa route par ce beau pays: les chemins, ſelon lui, étoient ſi mauvais & ſi rompus, qu'il fallut préférer le Déſert à la Terre-promiſe. Il ne ceſſoit de nous entretenir du plaiſir qu'il alloit avoir en nous recevant chez lui à Capoue, de la bonne chère qui nous y attendoit, des excellens lits que nous y trouverions, & de toutes les belles choſes qu'il nous y feroit voir.

CAPOUE.

CAPOUE, où nous arrivâmes de bonne heure, n'eſt plus l'ancienne Capoue, cette fameuſe rivale de Rome. La dernière, éloignée d'une demi-lieue de la nouvelle, eſt aujourd'hui enſevelie ſous les débris de ſon antique ſplendeur. Quantité de ces débris ont été tranſportés dans la nouvelle *. Les murs de ſon Hôtel-de-Ville en ſont lambriſſés : on y voit des maſcarons giganteſques qui ornoient les clefs des portiques de l'amphithéâtre, des bas-reliefs trouvés dans ſes corridors, enfin des inſcriptions, parmi leſquelles j'en remarquai une du haut Empire, conſacrée *ex S. C.* en l'honneur d'un *Peſcennius*, pour avoir racheté de ſes deniers, au profit de ſes Concitoyens, un champ dont le nom eſt effacé : rachat exprimé par le mot *Reciperavit*, qui eſt employé-là dans

* Les matériaux & les ornemens de Caſerte ſe tirent de ces débris.

l'acception ſous laquelle l'indique Verrius Flaccus. CAPOUE.

Les maiſons particulières ſont auſſi enrichies de ces débris : les deux montans de la porte-cochère de notre *Procaccio*, étoient formés de deux blocs de marbre chargés chacun d'une figure Conſulaire en ronde boſſe, de grandeur naturelle. Vis-à-vis de cette maiſon, nous avions une Egliſe dont la bâtiſſe, ſemblable à celle du Temple de Caſſino & de la Cathédrale de Terracine, ſemble annoncer un Temple antique.

L'intérieur de la Cathédrale, en forme de Baſilique, eſt ſoutenu & partagé par vingt-quatre colonnes de granit, de différens modules, & par conſéquent raſſemblées au haſard. Vingt autres colonnes d'inégale grandeur, forment à cette Egliſe un veſtibule ou portique qui l'annonce avantageuſement.

Notre curioſité ſatisfaite, nous revînmes au logis, en diſpoſition d'y faire honneur à la bonne chère dont le *Procaccio* nous avoit fait fête. Les apprêts conſiſtoient en un drap fort ſale, étendu ſur trois planches por-

CAPOUE.

tées par deux bancs. Deux vieux *bicchieri* ou aiguières de terre étoient remplies de mauvais vin ; & l'on nous annonça que les verres n'étant point d'usage dans le pays, nous boirions à la ronde dans les *bicchieri*. Un cuisseau de vieux Bouc, une fricassée à l'huile de la lampe, & une salade, formoient le festin, avec du pain aussi mauvais que le vin. Il nous fut impossible de toucher à cette bonne chère, & notre souper se réduisit à quelques fruits que nous dévorâmes sans pain.

Quant au coucher, il consistoit en trois paillasses ayant chacune une espèce de vieux sac pour toute garniture. Mes Compagnons de voyage eurent assez de courage pour s'y arranger ; mais la vermine dont ces lits fourmilloient, les fit bientôt repentir de leur témérité. Plus prudent qu'eux, je m'étois séquestré dans un grenier, où, sur de la paille fraîche, je passai la nuit assez tranquillement. Telles furent pour nous les délices de Capoue.

NAPLES.

NAPLES.

UNE petite journée nous mena de Capoue à Naples, à travers ce pays admirable dont parle Pline sous le nom de *Campi Leborini*, d'où, par corruption, aura été formée la dénomination moderne de *Terra di Lavoro*. Ce canton le plus beau, le plus fertile & le plus agréable de l'Italie *, a fourni à Virgile le modèle de ses Champs Elisées **.

Hist. Lib. 3.

Naples est la Reine de ce beau pays. Nous nous étions mal adroitement reposés sur notre *Procacchi* pour le choix d'une auberge dans cette Ville: il nous y déposa chez un vieux

* L'Empereur Frédéric II. arrivant dans la Terre-Sainte, s'écria scandaleusement à la vûe des rochers dont elle est hérissée: « Si le » Dieu des Juifs eût connu la Terre de Lan» gueur, il n'auroit pas fait tant de tintamarre pour la Terre de Promission. » *Pasquier, Recherches de la France, Liv. III. Chap. XXXIII.*

** *Per ibi perpetuum, atque alienis messibus Æstas.*

NAPLES. Tavernier Calabrois, dans une rue qui n'a pour habitans que des Cordonniers & des Savetiers. La crainte de trouver encore pis, nous y fixa.

Naples eſt aujourd'hui la ſeule Ville de conſidération dans un Etat qui fut autrefois couvert de villes & d'habitans. La grande Grèce, dont les ruines font partie de cet Etat, n'exiſtoit plus dès le temps de Cicéron *. Ce pays régi par les Loix des Pithagore, des Zaleucus, des Charondas, des Architas, des Parménide, des Zénon; honoré de la préſence des Homère, des Simonide, des Pindare, des Platon, des Virgile; l'aſyle des Arts & de la Philoſophie; le théâtre de l'Induſtrie & du Com-

* *Magna Græcia nunc non eſt.* Pro S. Roſcio. A quoi il ajoute: *Qui in Salentinis aut in Brutiis habitant, unde vix ter in anno nuntium audire poſſunt.* Ce qui prouve que dès-lors ce pays étoit auſſi mal en communications qu'aujourd'hui, ſans néanmoins rien prouver contre les environs de Naples, qui avoient alors les plus belles Villes que les environs de Rome, ainſi que nous l'apprend le même Cicéron, *Orat. contrà Rullum ad Quirites, verſ. medium*: Labicos, Fidenas, &c.

merce qu'animoit & nourriſſoit une multitude de ports ſur les deux mers; le centre de la magnificence la plus noble & du luxe le plus recherché, devenue depuis la proie des Vandales, des Viſigots, des Lombards, des Bulgares, des Sarrazins, des Normands, des François qui y eurent ſucceſſivement des établiſſemens fixes & ſolides, à maintenant à peine aſſez d'habitans pour y ſoutenir une foible culture. NAPLES.

Les invaſions des Barbares, les révolutions dans le Gouvernement, les prétentions des Papes, le fréquent changement de Souverains, la ceſſation de commerce avec le Levant & l'Afrique, ſont les cauſes les plus ſenſibles de l'anéantiſſement de cet Etat, mais dont il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de le tirer. Le Roi Dom Carlos avoit commencé à y travailler, en dégageant les Fermes aliénées par les Vicerois Eſpagnols, en affranchiſſant le Peuple des campagnes de la ſervitude des grands Barons & du Clergé, qui exerçoient ſur ces malheureux le droit de vie & de mort; enfin en accordant aux

NAPLES.

Villes le plus avantageuſement ſituées, les priviléges qui peuvent en augmenter la population & y animer l'induſtrie.

La réunion du Royaume de Naples dans ſa Capitale, ainſi que l'aggrandiſſement monſtrueux des Capitales des principaux Etats de l'Europe, a eu ſa cauſe primitive dans les manœuvres imaginées par les Fermiers des Droits Royaux, pour harceler les Villageois & les Provinciaux, pour les dégoûter du ſéjour de la Province & de la Campagne, pour les attirer dans le centre de la tranquillité, de l'abondance & des plaiſirs, & ainſi réunis, les avoir tous ſous la main, comme des Pigeons dans un colombier, ou des Poiſſons dans un vivier *.

Rome, ſous les Empereurs, avoit dévoré l'Italie. Depuis la conquête des Turcs, Conſtantinople abſorbe la Grèce & une partie de l'Aſie. Depuis le regne de Louis XIV, Paris

* *Cruſtis*
Excipiunt homines quos in vivaria mittant.
Horat. Ep. 1. L. 1.

engloutit la France: ainſi les Capitales de la plûpart des Etats de l'Europe ſont devenues le *Clamart* * du genre humain, & autant de gouffres où l'eſpèce humaine va ſe perdre ſans retour. NAPLES.

Après les guerres meurtrières de François I. & de Henri II. au milieu du feu des diſſenſions civiles, la France avoit une population à laquelle elle n'a pu revenir, depuis l'aggrandiſſement de Paris. Si, du million d'hommes que cette Ville réunit depuis un ſiécle, on en avoit chaſſé tous les vingt ans ceux dont le pere n'y étoit pas né, à peine, à chaque recenſement, en ſeroit-il reſté la quatriéme partie: c'eſt aux dépens de ſa population, que la France fournit les excédens. Chaque Ville eſſuie les mêmes pertes, en proportion de ſa grandeur; & il n'en eſt aucune, même du ſecond ordre, qui ne pût prouver que la durée commune des familles y eſt à peine d'un

* C'eſt le nom du Cimetière commun de Paris, où l'on enterre les morts de l'Hôtel-Dieu de cette Ville.

NAPLES. siécle, après lequel elles s'éteignent pour faire place à de nouvelles colonies *.

Les premiers Grecs, les Gaulois, les Scythes, dont les nombreux eſſains ont couvert & renouvellé l'Univers, habitoient des bourgades : leurs fréquentes émigrations annoncent un excédent de population qui a ceſſé, depuis qu'il s'eſt formé des Villes dans les pays qu'habitoient ces différens Peuples **.

Pour motif de conſolation, nous pouvons, d'après ces obſervations, regarder Péterſbourg & Pékin comme les plus sûrs boulevards que l'Europe pût déſirer contre les émigrations des Peuples du Nord.

Revenons à Naples, & au ſpectacle abſolument nouveau que cette Ville & ſes environs offrent aux Voyageurs : les hommes & les Arts

* Les Nourrices mercenaires qui allaitent les enfans de Ville entrent pour beaucoup dans les cauſes phyſiques de cette extinction périodique.

** *Campeſtres meliùs Scythæ,*
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos.

n'étant là, ni les hommes ni les Arts du reſte de l'Italie. NAPLES.

Le Peuple de la Campagne & de la Ville eſt compoſé d'hommes vigoureux, robuſtes, nerveux, bien muſclés, pleins de feu & de gaieté, agiles, actifs, extrêmement laborieux, taillés en un mot pour la guerre, & ne reſſemblant que par la ſobriété aux Italiens que nous avions vus depuis Turin.

Cette race d'hommes ſe fait gloire de deſcendre des Grecs, & de leur reſſembler. Ils ont la poitrine large & avancée, les épaules bien effacées & rabattues ſur l'emmanchement, le col court & très-gros, de l'embonpoint, un fond de belle carnation, l'œil beau & extrêmement vif. Ceux qui connoiſſent mieux que moi la Grèce, ſoit antique, ſoit moderne, prononceront, d'après ceci, ſur la reſſemblance des Napolitains avec les Grecs anciens ou actuels. La façon de ſe vêtir leur fournira encore un point de comparaiſon. Les Napolitains ont le col, les épaules, la poitrine & les bras preſque nuds, tandis que les Italiens &

NAPLES. les Lombards sur-tout, ont le plus grand soin de tenir ces parties exactement couvertes. Au reste, je n'ai pu découvrir sur quel fondement M. de Montesquieu dit, quelque part, que trente ou quarante mille hommes de la dernière lie du Peuple, vivent à Naples de poissons morts, pourris & desséchés, que la mer jette à bord. La mer ne donne de poisson à ce Peuple, que celui qu'il se procure par la pêche.

Il est sans doute étonnant qu'un tel Peuple, presque toujours compté pour rien dans les révolutions qui l'ont si souvent fait changer de Maître, n'ait pris part en corps qu'à celle de Mazaniello *. Son indifférence sur les mouvemens politiques, put-elle être à une plus forte épreuve, que, lorsqu'au milieu de la Capitale des Etats de ses peres, l'infortuné Conradin, âgé de dix-sept ans, versa le dernier reste d'un sang

* Dans le cinquante-cinquiéme de ses Discours sur Tite-Live, *Liv.* 1. Machiavel avoit prédit aux Napolitains l'issue qu'ils devoient attendre de cette révolution.

réprouvé & proſcrit par les Chefs de l'Egliſe? Je ne pus voir, ſans frémir, le lieu où l'on montre encore les veſtiges de cette affreuſe ſcène. NAPLES.

Cette indifférence *, ſtupide en apparence, eſt l'ouvrage d'un inſtinct éclairé par l'expérience : *Que m'importe*, diſent-ils avec l'Ane de la Fable, *pourvu que l'on ne me faſſe porter que ma charge ordinaire* **. Pour achever le portrait de ce Peuple, il ſuffit d'ajouter que Naples n'a pas l'ombre de police, & que cependant il y arrive rarement de ces déſordres, & de ces excès que toute la vigilance du Magiſtrat ne prévient à Paris qu'à force d'attention.

Je ne comprends dans ce portrait, ni la bonne Bourgeoiſie, ni la Robe auſſi étendue & auſſi nombreuſe à Naples qu'à Paris, ni la Nobleſſe. Ces Ordres auſſi prudens par ſyſtême, que le Peuple l'eſt par

* C'eſt ſans doute ſur cette indifférence qu'eſt fondé le titre de *fideliſſima*, que ſe donne par-tout la Ville de Naples.

** *Quid refert mea, clitellas dùm portem meas.*

NAPLES. instinct, consacrent à l'oisiveté*, & sacrifient aux plaisirs, tous les avantages d'une heureuse complexion & d'un tempérament tout de feu. Ce sont les plus voluptueux de tous les hommes **.

Sous une apparence de gaieté, d'étourderie & de légèreté, le Peuple & la Bourgeoisie de Naples partagés entre le travail & le plaisir, cachent des vûes profondes & bien suivies, sinon dans chaque tête, au moins dans l'ensemble. Considérés dans cet ensemble, ils forment une démocratie indépendante du Roi & de la Noblesse à laquelle ils se joignent, quand leur intérêt l'exige. Ils ont toujours dans leur parti le bas Clergé, & la plus grande partie des Moines dont Naples fourmille.

Les gens de cette Robe sont les Conseils-nés du Peuple; & pour

---

* *In otia natam Parthenopen.*

Ovid. Metam. L. 15

Otiosa Neapolis.

Horat. Epod. 5.

** *In hos tota ruens Venus Cyprum deseruit.*

prouver à quel point Naples *foisonne en Conseillers* de cette espèce, il suffit de dire que l'on y compte : NAPLES.

17 Maisons de Franciscains de toutes couleurs.
15 de Dominicains.
8 de Carmes.
9 de Camaldules, Chartreux & Bénédictins.
4 de Minimes.
3 de Servites.
9 de Chanoines Réguliers.
2 de Hiéronimites & Basiliens.
5 d'Espagnols.
6 de Jésuites.
6 de Théatins.
3 de Clercs Réguliers.
2 de Barnabites.
1 de l'Oratoire.
1 de *Fate-ben-Fratelli*.
3 de Servans les Infirmes.
3 de Scuole-Pie.
2 de Peres de Lucques.
33 Monastères de Filles.
33 Maisons de Retraite pour Femmes.
6 Hôpitaux pour les Malades.
1 pour les Pélerins.
4 pour les Orphelins.
1 pour les Vieillards.
1 pour les Pauvres sans asyle.
} *Dirigés pour la plûpart par des Moines qui y sont attachés.*

178 en tout.

NAPLES.

Toutes ces Maiſons ſont très-riches, ſoit par d'anciennes fondations, ſoit par des dons & des donations journalières; & les plus riches étoient, comme ailleurs, celles des Jéſuites.

Les Moines mêlés parmi la Nobleſſe & la Bourgeoiſie, éventent à l'envi les ſucceſſions, & ſe ſervent de tous moyens pour procurer à leurs maiſons, ſoit des dons manuels, ſoit des legs particuliers, lorſqu'ils ne peuvent arracher un legs univerſel. Il regne entr'eux; à cet égard, la même politique que parmi les amoureux bannaux; c'eſt-à-dire que, quand l'objet de leurs attentions s'eſt déterminé pour quelqu'un d'un tel Ordre, les autres Ordres ne troublent point ſa poſſeſſion, & ne ſe mettent ſur les rangs, qu'en cas de rupture.

De-là, ces richeſſes qui brillent dans la décoration de leurs Egliſes, dans les fêtes brillantes & très-coûteuſes qu'ils y donnent fréquemment; enfin dans l'énorme quantité d'argenterie dont regorgent leurs ſacriſties. Les Egliſes de Naples ſont

peut-être auſſi riches en ce genre, que toutes les Egliſes d'Italie enſemble. NAPLES.

Chaque Monaſtère a une Pharmacie bien tenue, & qui lui rapporte beaucoup. La plûpart des Moines font le métier de Médecin. Les Pratiques de ces Médecins forment le fond de la Pharmacie de leur Maiſon, dont le courant roule ſur les familles qui y viennent à confeſſe.

D'ailleurs chaque Pharmacie eſt connue par quelque reméde ou friandiſe que l'on ne fait point ailleurs auſſi bien; & à cet égard elle a une vogue aſſurée, au moins pour les Etrangers & pour ceux qui ne ſont eſclaves ni de leur Médecins, ni de leur Confeſſeur. Les Minimes, par exemple, qui ont leur Maiſon vis-à-vis le Palais, excellent pour les *diabolos*, eſpèce d'anis à l'uſage des *Vieillards* qui veulent ſe tirer du *Calendrier*. Cette drogue ſe vend au poids de l'or. Il y a apparence que la Pharmacopée de Montpellier n'en a pas la recette; car je vis un Chanoine de cette Ville en acheter pour cinq louis d'or.

NAPLES.

La Nobleſſe forme un Corps lié par des vûes & des intérêts communs, diſtribué autrefois en trente Siéges, & aujourd'hui en cinq ſeulement, dont les Députés partagent le gouvernement municipal avec le Peuple repréſenté par un Élu qui eſt de ſon choix.

Les deux Claſſes, la Nobleſſe & le Peuple, forment à Naples les Etats-Généraux ou le Parlement de la Nation. Le Clergé n'y fait point Corps : diſtribué ſous les deux Claſſes dominantes, il eſt répandu & confondu dans la Nobleſſe ou dans le Peuple. Il en eſt ailleurs autrement, parce qu'ailleurs toutes les révolutions ont commencé par le haut Clergé qui s'en eſt ſervi, d'abord pour ſe donner un état, & enſuite pour l'aſſurer & l'augmenter. D'ailleurs la multiplicité & même le peu d'opulence en général des Evêchés des Deux-Siciles n'ont pû leur donner la conſidération & la prépondérance qu'un petit nombre de Prélats, unis par l'intérêt de Corps, ambitieux, riches & puiſſans, acquièrent néceſſairement, ſur-tout

dans les troubles qui précédent, annoncent & préparent les révolutions. Enfin les Deux-Siciles étant restées encore unies à l'Empire Grec longtemps après le dénombrement de l'Empire d'Occident, l'Eglise y avoit été constamment entretenue par les Empereurs, dans cette subordination qui ne lui coûtoit rien, lorsqu'elle écoutoit Jesus-Christ, lui disant: *Nescitis cujus spiritûs estis.* NAPLES.

Les Siéges où s'assemble la Noblesse, sont de grands sallons isolés & fermés, dans toute leur enceinte, par des grillages de fer, à travers lesquels on peut voir tout ce qui s'y passe. J'ignore si cette disposition singulière est du choix de la Noblesse, si elle a été prescrite par le Souverain, ou exigée par le Peuple.

Le Cardinal Spinelli a éprouvé, en 1750, ce que peut la réunion de ces différentes factions. Ce Seigneur né d'une des premières Maisons de Naples, homme de tête & de Cabinet, chéri de Benoît XIV, jouissant, comme Archevêque de Naples, d'une considération à laquelle aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé

NAPLES. prétendre, commençoit à attirer sur lui les regards & la confiance de son Souverain. Quelques Ministres craignant que cette confiance n'allât trop loin, mirent en jeu une Sentence de l'Officialité de ce Prélat, qui condamnoit un Prêtre à rétracter quelques propositions malsonnantes, & on s'en servit pour faire craindre au peuple l'établissement de l'Inquisition qu'il n'a jamais connue que de nom, & qu'il regarde comme l'instrument capital de la tyrannie.

Un bulletin adressé sur ce sujet à un Notaire affidé, alluma un incendie qui, en peu de jours, gagna tout le Royaume. La populace allarmée de la crainte du *Sant-Affice*, (c'est ainsi qu'elle appelle l'Inquisition), étoit journellement grossie & renforcée par des troupes de paysans que la même crainte attiroit de toutes les parties du Royaume, & qui venoient offrir leurs secours à leurs Seigneurs & à leurs Patrons. Enfin tous ces gens réunis investirent le Palais; & le Roi que l'on avoit eu soin de ne point prévenir sur cet at-

troupement, étant sorti à l'ordinaire, toute la place retentit du cri concerté : *point de Sant-Affice.* Sa Majesté fit dire au Peuple, qu'Elle s'informeroit des objets de ses demandes & de ses craintes, & qu'Elle feroit justice. L'affaire portée à un Conseil extraordinairement assemblé au retour du Roi, fut renvoyé à l'examen & à l'avis des Siéges qui la discutèrent avec apparat, investis dans le cours de cette discussion, par des pelottons de peuple qui, environnant les Nobles à la levée de chaque Siége, leur demandoient froidement, *Metterem' il fuoco ?* Cette émeute naissante donna une si chaude allarme, que le Cardinal, abandonné par le Roi, fut obligé de quitter Naples, de remettre son Archevêché entre les mains de Sa Majesté ; & de se retirer à Rome, où nous l'avons vu jouissant d'une consideration particulière à l'abri des allarmes & des révolutions. NAPLES.

Le préjugé contre l'Inquisition, entretenu dans ce Peuple par la crainte qu'il eut dans tous les temps de la domination Papale dont il a été

NAPLES.

souvent menacé, est à cet Etat, ce que sont à la France les Libertés de l'Eglise Gallicane. Il est sans doute étonnant qu'aux portes de Rome, dans un Etat Catholique, feudataire de Rome, & long-temps dominé par les Rois Catholiques, cette crainte salutaire ait eu son effet; mais il l'est encore plus que ce préjugé doive, ainsi que les Libertés de l'Eglise Gallicane, son établissement & sa perpétuité, moins aux Souverains, qu'à la Nation, c'est-à-dire, à des Théologiens & à des Jurisconsultes * qui

* Ainsi les découvertes les plus importantes, en matière de Gouvernement, doivent leur origine & leur promulgation, non à gens soudoyés,

Nummo contenti qui suum officium faciunt;

Terent. Adelph.

mais à des hommes isolés, qui, ne travaillant que pour eux-mêmes & pour la postérité, ont bravé le jugement & souvent les persécutions de leur siècle. Ce que pensoit un vrai François des Historiographes à gages, s'applique à tous les Écrivains soudoyés: *Quid expectari*, disoit-il, *ab istiusmodi genere hominum debeat, qui mercede conducti,*

l'ont introduit & fomenté, ſouvent malgré le Souverain qui ſçut quelquefois s'en ſervir utilement. NAPLES.

Un objet encore plus ſingulier en ce genre, eſt le Tribunal de la Monarchie de Sicile. On ſçait que, par ce Tribunal, le Roi exerce ſur la Sicile l'autorité qu'il prétend lui appartenir, en qualité de Légat-né du Saint-Siége & de Repréſentant perpétuel du Pape. En vertu de cette autorité, établie ſur une Bulle aſſez équivoque d'Urbain II, (Bulle que Leibnitz a placée à la tête des Piéces raſſemblées dans ſon *Corps diplomatique*), le Roi de Sicile, par lui-même ou par ſes Délégués, juge & punit, excommunie & abſout tous Laïcs, Moines, Prêtres, Prieurs, Abbés, Evêques, Archevêques & Cardinaux mêmes. Ses Jugemens ſont ſans appel en toutes matières Eccléſiaſtiques & Bénéficiales: il ne

ſcriptitant, tu ipſe judica. Ridiculi in eo ſunt & Principes & mercenarii illi Scriptores: illo enim ipſo titulo profitentur ſe ad mendacia coemptos. Bongars. Lett. à Camerar. 155.

NAPLES.

reſte à la Cour de Rome, que le droit de prévention qu'elle n'exerce jamais qu'en des temps de trouble. Enfin le Préſident du Tribunal de la Monarchie eſt intitulé, dans toutes les Requêtes & Suppliques qui lui ſont préſentées, *Beatiſſimo Padre:* titre plus étonnant encore que l'autorité qu'il annonce.

On imagine aiſément quelles tentatives ont dû faire les Papes, pour l'abolition d'une *Monarchie* plus odieuſe pour eux dans un Roi Catholique qui s'avoue leur feudataire, & dans les Reines qui peuvent venir de leur chef au Royaume de Sicile, que la Suprématie des Rois & des Reines d'Angleterre. La Nation, ſouvent aidée, quelquefois abandonnée du Souverain, a conſtamment ou éludé, ou repouſſé, par ſes Juriſconſultes & ſes Théologiens, les coups des Papes* les plus

* Paul V. attaqua vivement ce privilége, par la plume du Cardinal Baronius, qui inſéra au *Tome XI. de ſes Annales*, une longue diſcuſſion ſur cet objet. Elle fut réfutée par le Cardinal Aſcagne-Cologne, & Baro-

entreprenans ou les plus inquiets, contre une prérogative que les Papes mêmes les plus paiſibles regardent comme hérétique, ſchiſmatique, exécrable. NAPLES.

C'eſt ſous ces qualifications, qu'en 1715, Clément XI. abolit le Tribunal de la Monarchie. Victor-Amédée régnoit, depuis 1713, ſur la Sicile. Tout annonçoit que ce Royaume lui échapperoit bientôt, pour rentrer dans la Maiſon d'Autriche. Il étoit à préſumer qu'un Souverain paſſager ne s'intéreſſeroit que foiblement au maintien d'une prérogative dont d'autres devoient jouir. Mais le Tribunal fit pour ſoi-même

---

nius répliqua. Quant à la queſtion de fait, l'avantage paroiſſoit du côté de Baronius; mais ſur la queſtion de droit, ſes argumens concluoient d'autant moins, qu'ils étoient preſque tous tirés de l'autorité ſuprême du Pape ſur le temporel des Rois : autorité qui, donnant en preuve ce qu'il falloit prouver, étoit l'épée & le bouclier de ce même Pape Paul V. dans la guerre qu'il ſoutenoit alors contre la République de Veniſe, contre l'Angleterre, contre le Tiers-Etat de la France, & contre l'Eſpagne, à cauſe du Royaume de Sicile.

NAPLES.

tout ce qu'auroit pu faire le Souverain le plus jaloux de ſon autorité. Accablé de Bulles, de Brefs, de Reſcrits, de Lettres monitoriales, il ſçut faire entrer dans ſa querelle les Puiſſances dont elle intéreſſoit indirectement les droits : la Bulle d'abolition fut ſupprimée par Arrêt du Parlement de Paris.

L'affaire fut enfin terminée ſous Benoît XIII. par le fameux Cardinal Coſcia, qui, paſſant titre à l'Empereur, devenu en 1720, Roi des Deux-Siciles, ménagea à ſa Cour un dernier échapatoire, en faiſant ſigner la Bulle de tranſaction par deux Soudataires, ſur le refus du Dataire & du Vice-Chancelier de revêtir de leurs ſeings un Acte qui canoniſoit une autorité juſqu'alors regardée à Rome comme *l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint.*

Le Peuple Napolitain commence, en faveur de Dom Carlos, à renoncer à ſon indifférence pour les Souverains qui le gouvernent; non qu'il y ait entre ce Prince & ſes Sujets de tout état, communication, acointance ni familiarité : jamais Souve-

rain n'en fut auſſi éloigné que Dom Carlos. Il donne à la Reine tout le temps qu'il paſſe au Palais : la pêche remplit ſes matinées ; la chaſſe, ſes après-dînées ; ſon Conſeil, les heures intermédiaires. C'eſt toujours au plus grand galop qu'il traverſe Naples quatre fois par jour, lors de ſes ſéjours dans cette Ville. Les Napolitains diſent à ce ſujet, que, lorſque Philippe V. paſſa en Eſpagne, Louis XIV. lui conſeilla cette allûre impétueuſe que les enfans ont conſervée. Ni les pluies, ni les plus exceſſives chaleurs ne dérangent ces exercices, qui ont fait au Roi un tempérament à toute épreuve. NAPLES.

C'eſt par le choix de ſes Miniſtres, c'eſt par la manière de travailler avec eux, c'eſt par l'habitude qu'il a acquiſe de voir tout d'un coup d'œil, & de le bien voir, que ce Prince a gagné la confiance & le cœur de ſes Sujets. Ils voyent en lui tout ce que le Protocole * de la Politique Ita-

* *La prima congettura*, porte ce Protocole, (cap. 22.) *che ſi fà d'un Principe e del cervel ſuo, è vedere gli uomini che lui*

NAPLES. lienne exige pour le choix des Ministres, & pour la manière dont le Souverain doit traiter avec eux & en tirer parti.

Le Prince Royal, Héritier présomptif de la Couronne, a atteint l'âge de douze ans, dans un état de foiblesse que l'âge augmente, loin de le diminuer. Toutes les après-dînées, la Reine passe à l'appartement de ce Prince, le caresse, l'embrasse, pleure, & se retire. Dans tous les événemens qui le peuvent appeller au trône, ce Prince y montera-t-il, malgré son état? Si cet état l'en

---

d'intorno; quando sono sufficienti e fideli, sempre si può reputarlo savio.... Ma come il Principe possa conoscere il Ministro, ci è questo modo che non falla mai. Quando tu vedi il Ministro pensar più a se che a te, e che in tutte le azioni vi ricerca l'utile suo, questo tal così fatto mai non fia buon Ministro, ne mai te ne potrai fidare.... D'altra parte, il Principe per mantenersi buon il buono, deve pensare a lui, onorarlo, facendolo ricco, obligandoselo, participandogli li honori e carichi, &c. &c. &c. C'est ainsi que se conduit le Roi de Naples avec ses Ministres, & ses Sujets jugent de lui par eux.

exclut,

exclut, quelle forme donner à une exclusion qui n'a point d'exemple, & qui, remettant le successeur au choix du Roi régnant, ou au choix de la Nation, ouvriroit un vaste champ aux raisonnemens & aux conséquences?

NAPLES.

Un Poëte Italien disoit des Napolitains, ses contemporains:

In Napoli il dir molto e l'haver poco.

Mauro Capit. della Fava.

Je n'ai pas assez séjourné à Naples, pour être instruit à fond de la vie, soit privée, soit de société que l'on y mene. Je sçai seulement que l'on y dort plus qu'en aucun autre pays de l'Italie; que l'on y consomme une prodigieuse quantité de chocolat que chaque particulier fait fabriquer chez soi, à la dose qui lui convient le plus; que les conversations ou sociétés générales y sont au ton des autres Villes d'Italie; que, dans les sociétés particulières, le propos est à la Grecque, c'est-à-dire, très-gai & fort libre; que la galanterie est aussi commune & aussi

NAPLES. peu discrette dans les premiers rangs; que rare & mystérieuse dans la Bourgeoisie; qu'à la suivre dans le Peuple, les extrémités se touchent; qu'en général la continence est à Naples la vertu la moins commune; que l'amour qui n'est souvent ailleurs qu'air, fatuité, fantaisie, y est un des plus urgens besoins; enfin que le Vésuve qui commande cette Ville, est l'emblême le plus exact sous lequel on puisse à cet égard la représenter.

D'autres besoins que la Police & une certaine pudeur répriment ailleurs, sur-tout dans les grandes Villes, sont à Naples au-dessus de toutes loix. Le soufre, mêlé à tous les végétaux & à tous les alimens, l'usage continu du chocolat, des liqueurs les plus fortes, & des drogues des plus échauffantes, occasionnent des explosions & des éruptions, qui ne souffrent ni délai ni ménagement. Les cours des Palais & des Hôtels, les porches des maisons particulières, leurs escaliers & leurs palliers sont autant de réceptacles pour les besoins de tous les passans, les gens

en carroſſe deſcendent ſouvent eux-mêmes pour s'y mêler aux gens de pied: tout Citoyen prenant chez les autres la liberté qu'il permet chez lui *. NAPLES.

Ajoutez à cette liberté générale, le peu de ſoin de chaque Propriétaire ou Locataire pour tenir au moins nettement ſon hôtel, ſa maiſon, ou ſon pallier: vous aurez une idée de la malpropreté & de l'infection répandue dans une Ville où l'on compte cinq à ſix cent mille ames.

J'ai dit qu'à Naples les hommes & les Arts ne ſont ni les hommes ni les Arts du reſte de l'Italie. Je crois l'avoir prouvé, quant aux hommes: à l'égard des Arts, je vais, ſinon le prouver, au moins l'indiquer, ſauf l'appel aux Artiſtes.

L'architecture des édifices ſacrés & profanes, publics & particuliers, n'eſt plus l'architecture Romaine. Elle eſt par-tout chargée de boſſages & de reſſauts d'une proportion giganteſque, & d'une énor-

* *Veniam petimuſque damuſque viciſſim.*

NAPLES.

me pesanteur qui saisit l'œil d'autant plus désagréablement, que toutes ces parties saillantes sont, ou d'une pierre grise qui tranche avec le fond des bâtimens, ou enduites d'une grosse couleur en gris-sale dans les bâtimens où elles ne sont qu'en stuc. Toutes les portes d'une hauteur démesurée, sont chargées de balcons, ou soutenus par des consoles plus grosses que ce qu'elles portent, ou suspendus en l'air de manière à faire croire qu'elles ne s'y soutiennent que par miracle, tant sont pesans tous les détails de leur composition.

La plûpart des Eglises les plus riches & les plus brillantes, n'offrent au-dehors, ainsi que dans le reste de l'Italie, qu'un mur nud qui attend un portail ; & ces murs d'attente sont un prétexte éternel pour mendier au profit de la pauvre Eglise, à laquelle manque une décoration nécessaire. En un mot, ces Eglises attendent toujours un portail, par les mêmes raisons qui font durer, depuis plus de quarante ans, la bâtisse de celui de Saint Sulpice à Paris.

NAPLES.

Quant à l'intérieur de ces Egliſes, plus riche & plus brillant que beau, il eſt par-tout d'une décoration & d'une diſtribution uniforme: ce ſont deux croiſées coupées dans leur point de réunion, par une coupole. Qui en a vu une, les a toutes vues.

Les marbres & les plus brillantes peintures ornent cet intérieur: s'ils ſont remplacés ou coupés par de la dorure, c'eſt avec une profuſion qui laſſe l'œil, ſans l'amuſer. Telle étoit la nouvelle décoration de l'ancienne Egliſe des Religieuſes de Sainte Claire, que je vis terminer pendant mon ſéjour à Naples. Pour trouver un fond à la dorure que l'on y vouloit faire entrer, on avoit chargé une partie de l'Egliſe, de ces jalouſies en loſange dont nous devons l'idée aux Arabes; & ces jalouſies avec leurs loſanges du plus peſant relief, étoient chargées de la dorure la plus recherchée & la plus éblouiſſante: décoration digne du ſiécle du Roi Robert, auquel remonte la conſtruction de cet édifice.

Ce n'eſt pas que les Architectes

NAPLES.

ayent manqué d'occaſions de déployer leurs talens dans une Ville où l'on compte plus de trois cens Egliſes, en y comprenant les Chapelles particulières de Confrairies, Aſſociations & Congrégations plus accréditées, ainſi qu'à Rome, & plus fréquentées que les Paroiſſes qui ſont au nombre de trente.

Quelques fontaines répandues dans la ville de Naples, celles mêmes qui ornent la grande place du Port, ſe reſſentent de ce mauvais goût, malgré l'intention de ceux qui les ont fait élever: intention qui ne s'annonce que par le choix des marbres qui y ont été employés.

Il en eſt de même de l'argenterie de toute eſpèce que poſſédent les Egliſes. Elle eſt toute en plaques & en miroirs éxécutés avec le plus grand ſoin ſur des deſſeins où la forme eſt ſacrifiée au brillant.

Mais le goût Napolitain * ne

* Pour louer quelque morceau bien exécuté ſuivant leur goût, les Auteurs des Deſcriptions de Naples, diſent: *Una coſa ſtravagantemente lavorata.*

brille nulle part avec autant d'avantage, que dans la conſtruction des pyramides ou obéliſques élevés dans les places qui avoiſinent les principales Egliſes. Conſtruits avec la plus grande dépenſe, aſſemblage bizarre des marbres les plus rares, ils enchériſſent à l'envi ſur tout ce que le plus lourd gothique eut jamais de plus indécis. On en achevoit un devant la grande Egliſe des Jéſuites, aux dépens des contributions qu'avoit recueillies un Pere de la Maiſon, très-connu à Naples, par de petites Oraiſons qu'il vendoit au Peuple de la Campagne, à qui il avoit perſuadé que les bulletins ſur leſquels étoient imprimées ces Oraiſons, avalés par les Poules, avoient une vertu merveilleuſe pour augmenter leur fécondité. Ce nouvel obéliſque, plus chargé & plus brillant que tous les anciens, eſt le triomphe complet du mauvais goût. Autour de ces monumens, la fête des Saints auxquels ils ſont conſacrés ou dédiés, eſt célébrée, pendant pluſieurs ſoirées, par des illuminations, des ſérénades & des feux d'artifice qui attirent à ces

NAPLES.

NAPLES. fêtes nocturnes tout le Peuple de Naples.

Le Château neuf, commencé par Charles d'Anjou, eſt un des plus vieux bâtimens de Naples. La porte par où l'on y entre, reſſerrée & écraſée par deux énormes baſtions, eſt un arc de triomphe en marbre, élevé en 1494, pour célébrer l'entrée du Roi Alphonſe d'Arragon à Naples. Ce monument eſt couvert de trophées & de bas-reliefs qui ont mérité, par leur excellence, que les Lombards & les Florentins s'en diſputaſſent l'honneur : c'eſt une des choſes de Naples la plus belle & le plus mal en vûe. Un des baſtions de ce Château qui fait face au port, fut conſtruit, dans le dernier ſiécle, par un des Vicerois Eſpagnols, des deniers d'un impôt levé *ad hoc* ſur les Courtiſanes. Pour apprendre à la poſtérité l'obligation que leur eut l'Etat dans cette occaſion, les Tailleurs de pierre ont eu ſoin de tracer groſſiérement au marteau, une ovale alongée, ſur chacune des pierres qui forment la grande face extérieure de ce baſtion très-élevé.

Le Palais qu'habite le Roi, bâti par les Vicerois Eſpagnols, ſur les deſſeins du Chevalier Fontana, célèbre Architecte Romain, ſort de la claſſe générale des bâtimens de Naples. Il occuperoit un rang diſtingué parmi les édifices de Rome. NAPLES.

Un de ces Vicerois a fait faire en marbre, vis-à-vis de ce Palais, un Coloſſe de marbre, auquel on a adapté une tête coloſſale de Jupiter, trouvée dans les ruines de Pouzoles. La partie antérieure de cette ſtatue eſt couverte d'une peau d'Aigle, ſur laquelle eſt gravée une très-prolixe inſcription en l'honneur du Viceroi auquel Naples doit cet embelliſſement, qui, dans le vrai, eſt une des plus horribles choſes dont Naples ſe puiſſe vanter. On peut y joindre une Vierge coloſſale auſſi en marbre, que l'on voit au Couvent des Chartreux dans le voiſinage de l'appartement du Prieur. On la dit néanmoins du célèbre Bernin, qui ne la comptoit pas ſans doute parmi les titres de ſa réputation.

Cette Maiſon des Chartreux eſt ſituée au pied du Château S. Elme.

NAPLES. Elle découvre, à vûe d'oiseau, la plus belle partie de Naples. L'Italie a peu de Couvens aussi bien rentés*, aussi avantageusement situés, & aussi riches en chefs-d'œuvres de Peinture de toutes les Ecoles. Les Etrangers y sont communément bien reçus. Nous y passâmes une journée, & nous y eûmes, en marée, un bon dîner, que nous payâmes comme nous l'eussions payé chez un Traiteur, parce que ni le Prieur, ni aucun des Officiers de la Maison ne l'honora de sa présence. La partie de cette Maison la plus avancée sur la Ville, a un belvéder, d'où nous entendîmes avec étonnement une

* La plus grande partie des biens de cette Maison provient de la très-riche fondation faite par Jeanne I. amplifiée & confirmée par Jeanne II. en faveur de l'Hôpital de l'*Incoronata*, du soin duquel les Chartreux furent chargés par ces deux Princesses. Ainsi » qu'il est arrivé ailleurs, dit-on, les biens » de la fondation subsistent encore ; mais » l'Hôpital n'existe plus depuis long-temps, » & les lieux destinés à recevoir les malades » forment aujourd'hui de vastes celliers à » l'usage de la Chartreuse. « *Summonte P.* 2. *L.* 4. *p.* 620. *Giannone L.* 25. *c.* 10. *§.* 1.

partie de tout ce qui se disoit dans les places & dans les rues de Naples qui se trouvent à portée. Ce ne sont ni discours ni propos suivis ; mais c'est un cliquetis de paroles très-distinctes, qui me représenta cette Isle imaginée par Rabelais, où les paroles gelent, & où, en venant à dégeler, elles forment un pareil cliquetis. NAPLES. Liv. 4. c. 56.

Pour terminer l'article de l'Architecture, disons un mot des maisons de Naples. Ces maisons bâties d'une espèce de tuf très-léger, élevées jusqu'à sept & huit étages, sont toutes terminées en plate-forme, sans toit ni couverture. Cette construction leur donne, non l'air du Louvre, du Palais Bourbon, ou de l'Observatoire de Paris, mais de maisons incendiées dont le faîte a péri par les flammes. La ressemblance en est d'autant plus exacte, que le haut de ces maisons est plus noirci que leurs parties moyennes, par les fumées & par les vapeurs aériennes. Au reste, cette construction tient moins au climat où il pleut autant que par-tout ailleurs, qu'à la commodité de la *Pous-*

NAPLES. entr'eux la même diverſité d'air, de phyſionomie, de caractère, que d'attitude, & qu'elle eſt relative au genre des écrits qui nous reſtent de chacun de ces Prophètes. Jamais ames ſublimes n'ont été ſaiſies & rendues avec autant de force ni autant de vérité. Le pinceau s'eſt prêté à l'intention de l'Artiſte : l'Eſpagnolet s'eſt ſurpaſſé lui-même dans la partie du coloris qui conſerve toute la vigueur qu'exigeoient de pareils ſujets. Je terminerai ce détail, en avouant, ſans doute à ma honte, que tout ce que le Vatican a de plus précieux, ne m'avoit pas autant affecté que ces Prophètes.

Un Saint François du Guide, chez les Peres de l'Oratoire, peut entrer en ſociété avec eux, ainſi qu'un tableau du même Peintre qui, dans le genre oppoſé, y a repréſenté nuds Jeſus-Chriſt & Saint Jean dans la fleur de l'adoleſcence.

Luca Giordano remplit le ſecond âge de l'Ecole Napolitaine. Ce fameux Peintre a produit lui ſeul autant de bons morceaux dans tous les genres, qu'il en eſt ſorti de cet-

taines Ecoles *. Il n'eut à Naples de rival digne de lui, que le Maſſimo. Les Légiſlateurs en Peinture diſent beaucoup de mal de ce grand Maître, de ſon incorrection, de ſon indéciſion, de ſes libertés; & lui aſſociant le Solimène & les Maîtres du troiſiéme âge, ils leur adreſſent ces paroles : *Vos primi* Picturam *perdidiſtis.* NAPLES.

Je ne citerai qu'un Tableau de Luca Giordano. C'eſt une Vierge *del Roſario*, dans l'Egliſe des Dominicains, voiſine du Palais. Je ſuivis, dans cette Egliſe, une Neuvaine qui s'y célébroit par la réunion de tout ce que Naples avoit de meilleur en Muſique; mais cette Muſique m'intéreſſoit & m'occupoit moins que le Tableau du Roſaire. Il y a repréſenté la Vierge environnée d'Anges & portée en triomphe, ſous un dais qui ſort de la toile & en paroît détaché : Saint Dominique & une Jacobine lui font cortége. Les perſonnages, le daix, ſes pentes agitées par l'air, tout eſt en mouvement. Tel

* *Solus Academiam facis.*

NAPLES.

est en général le caractère des ouvrages de ce Maître. Sous un coloris aussi vigoureux que varié, tout y respire, tout paroît s'y mouvoir. A juger de ces ouvrages par leur effet, on leur pardonne aisément les libertés que s'est permises le Giordano, pour assurer cet effet : *dulcibus abundat vitiis.*

Dans une Eglise voisine du *Siége* qui tient à la grande place, je vis un Tableau du Solimène, que je noterai ici, moins pour l'exécution qui en est brillante, que pour la singularité du sujet*. On y voit Jesus-Christ & Saint François. Notre-Seigneur ouvre sa poitrine, où l'on voit sur son cœur, comme dans un miroir,

* Une Eglise de Bénédictins en offre un non moins singulier, parmi les portraits des Papes que l'Ordre de Saint Benoît a donnés à l'Eglise : c'est le portrait de Grégoire VII. Le Peintre a représenté ce Pape tenant de la main gauche le bâton pastoral avec des poissons, & de la droite, il est armé d'un fouet énorme, dont il paroît prêt à frapper. L'emblême s'explique par la suite des accompagnemens : car on voit Grégoire VII. fouler aux pieds un amas de sceptres & de couronnes Royales & Impériales.

Saint François qui rend la pareille à Jeſus-Chriſt, dont le portrait paroît auſſi exprimé ſur le cœur du Saint. NAPLES.

L'Italie eſt ſemée de ces idées extravagantes, exécutées ſouvent par les plus grands Maîtres, dans de petits tableaux que leur commandoient de vieilles illuminées. J'en connois un du Dominiquin, d'un pied de haut, ſur un demi-pied de large, où ce Maître a peint ſur cuivre une Sainte Catherine de Sienne dans une pamoiſon extatique. Deux Anges adoleſcens la ſoutiennent, & Jeſus-Chriſt, porté ſur un nuage léger, lui tire le cœur de la poitrine, à travers ſon habit de Jacobine. Le fond de ce tableau eſt rempli par un très-joli payſage. Le Dominiquin n'a rien fait de plus beau en petit. Toutes les têtes marquées au coin du Maître, ſont du fini le plus précieux: tous les détails, de la plus grande vérité. Quant au coloris, c'eſt le plus ſuave & le plus moëleux que le Dominiquin ait jamais employé: la perfection de toutes les parties ne laiſſe de regrets que ſur le choix du ſujet.

NAPLES.

En matière de Peinture, Naples offre un vaſte champ aux regrets des Artiſtes & des *Dilettanti*. Tout le monde ſçait qu'elle étoit l'abondance & le choix des collections formées en ce genre par la Maiſon de Farnèſe : Maiſon qui, pendant la moitié du plus beau ſiécle de l'Italie, avoit régné en ſouveraine, & en ſouveraine éclairée ſur les Arts, ſur les Sciences & ſur les talens. Les Princes de cette Maiſon, auſſi jaloux de ces richeſſes que de leur ſouveraineté, en avoient orné leurs Palais de Parme & de Plaiſance.

Le dernier de ces Princes étant, de nos jours, mort ſans enfans, ſes Etats héréditaires ont paſſé ſucceſſivement à Dom Carlos & à Dom Philippe, du chef d'Eliſabeth Farnèſe, leur mere, Reine d'Eſpagne, mariée à Philippe V, & dernière du nom de Farnèſe. En exécution du Traité de Vienne, conclu en 1739, Dom Carlos paſſant au Royaume des Deux-Siciles, remit les Duchés de Parme & de Plaiſance à Dom Philippe, mais en ſe réſervant, par préciput, le mobilier. Les collec-

tions de tableaux, de médailles, de livres, &c. faiſoient la partie la plus précieuſe de ce mobilier. Tout fut précipitamment emballé & voituré à Naples, où les Palais du Roi déja remplis, ne pouvoient recevoir ces nouvelles richeſſes. Ce Prince faiſoit alors bâtir à *Capo di Monte*, (colline délicieuſe qui commande une partie de Naples, ſon port & ſes deux bayes), un Palais de la plus grande magnificence, ſur les deſſeins de Van-Vitelli, Architecte Romain. Ce Palais fut déſigné pour recevoir le mobilier de Parme; & en attendant qu'on pût l'y loger convenablement, les caiſſes de livres & de tableaux furent entaſſées dans les premières piéces du rez-de chauſſée qui ſe trouvoient terminées. Le Palais en partie achevé, on vint à s'appercevoir qu'il pourroit manquer d'eau. L'hydraulique ne fourniſſoit alors aucune reſſource pour lui en procurer, quoique toutes les maiſons de campagne qui peuplent ce beau lieu, n'en manquent pas, & que la Toſcanella qui le domine, ſoit célèbre par une eîterne iné-

NAPLES.

NAPLES.

puiſable de la plus belle & de la meilleure eau. Sous ce prétexte, ou pour quelque raiſon qu'il couvroit, le Palais de *Capo di Monte* fut abandonné*.

Toutes les attentions ſe réunirent ſur ce nouveau Palais, & les caiſſes de livres & de tableaux reſtèrent où elles avoient été jettées à leur arrivée de Parme.

Les tableaux étoient nouvellement déballés, lorſque nous les vîmes à *Capo di Monte*. Ils avoient ſouffert dans cette attente, tout ce qu'il étoit poſſible qu'ils ſouffriſſent, ſans pouvoir eſpérer un avenir plus heureux. En effet, jettés au haſard ſur des murs d'appartemens inhabités, expoſés à l'humidité & aux injures de l'air auxquelles eſt ouvert un Palais qui n'offre que des ruines, rien ne peut les ſauver d'une deſtruction à laquelle concourent, depuis vingt ans, tant de cauſes réunies. Celle de la Bibliothéque eſt ſans

* *Ferramenta* Caſertam *Geſſerunt Fabri.*

Horat. Ep. 1. L. 1.

doute consommée : on nous dit qu'elle gissoit encore aux rez-de-chaussée, dans les ballots qui l'avoient apportée de Parme. NAPLES.

Naples offre peu d'antiquités. On ignore même la position de la *Paléopolis* & de la *Néapolis*, entre lesquelles, suivant Tite Live, le Consul Publius prit poste dans sa campagne contre Annibal. Des anciens monumens de Naples, le plus entier & le plus vénérable est le tombeau de Virgile. Ce tombeau que Misson, ainsi que le P. de Montfaucon, & tant d'autres, ont fait graver, sous la forme d'une pyramide presque ruinée, est une lanterne d'environ vingt pieds d'élévation, soutenue par des arcades à jour, dont les massifs furent autrefois ornés de colonnes. Cet édifice occupe un terre-plein coupé à mi-côte dans le flanc oriental de la montagne du Pausilippe, d'où il découvre les deux bayes de Naples, le port, les châteaux, & une partie de la ville dans sa longueur; il a en face le Mont-Vésuve. C'est sans doute par la raison qu'il devoit être vu de tous ces

NAPLES.

endroits, qu'on lui a donné plus de hauteur que n'en auroit exigé ſa baſe, s'il eût été bâti dans le plein-pied. Il domine l'entrée de la fameuſe grotte du Pauſilippe ; & au moyen des excavations que l'on pouſſe journellement dans cette partie de la montagne, il la domine au point, qu'à peine eſt-il actuellement éloigné de deux pieds du bord d'un précipice de trente toiſes à pic, enſorte que ces excavations, ſi on les continue, entraîneront inceſſamment ſa ruine.

La ſurface extérieure de la coupole qui le termine, offre un prodige que les Poëtes Napolitains ont chanté à l'envi : c'eſt un laurier dont elle eſt exactement couronnée. Cet arbuſte n'a de nourriture que celle que cherchent ſes racines dans les jointures des pierres. Tous les Voyageurs en détachent, ou plutôt en arrachent des branches, au moyen d'une corde à l'extrémité de laquelle on attache une pierre. Le flanc de la montagne où ce tombeau eſt ſitué, loin d'avoir des arbuſtes de cette eſpèce, n'eſt couvert que d'ifs

& de ſapins. Cependant le laurier de Virgile, toujours vigoureux, toujours renaiſſant, ſe perpétue, répare ſes pertes journalières, NAPLES.

Croît & s'éleve encore au ſommet du Parnaſſe.

Il n'avoit, dans le ſeiziéme ſiécle, qu'une tige unique qui occupoit le milieu de la coupole, où elle avoit ſans doute été plantée par quelque Napolitain admirateur de Virgile. Vers le commencement du dernier ſiécle, un ſapin de la partie collatérale de la montagne, renverſé par le vent, donna de ſa cîme ſur cette tige qu'elle étouffa. La Nature ſemble avoir voulu réparer cet accident, en marcottant elle-même les racines comprimées qui ſe ſont étendues ſur toute la ſurface de la coupole.

En portant toute la préciſion géographique dans l'explication de quelque vers de Stace, le ſçavant Cluvier a prétendu que le tombeau de Virgile n'eſt point le monument dont il s'agit, & qu'il faut le chercher à l'Orient de Naples, dans le voiſinage du Véſuve : ce ſentiment eſt adopté *Ital. antiq.*

NAPLES. par Adiſſon. Mais Stace a ſeulement voulu caractériſer Naples, par le tombeau de Virgile & par le Véſuve vis-à-vis duquel il eſt placé, & qui lui forme un point de vûe direct*.

Silv. 4.

D'ailleurs Donat, dans la vie de Virgile, dit formellement que ſes os tranſportés à Naples, par l'ordre d'Auguſte, *furent inhumés ſur le chemin de Naples, à Pouzoles, entre le premier & le ſecond milles***.

Quant à l'antre ou caverne qui, traverſant le Pauſilippe dans l'étendue d'un demi-mille, met de plein-pied la plage de Chiaïa avec celle de Pouzoles, l'incertitude des monumens & des Ecrivains*** ſur la

---

* *Maronei ſedens in margine templi,*
Sumo animum ac magni tumulis accanto Magiſtri....
.....Fractas ubi Veſbius egerit undas.

** *Sepulta fuêre in viâ Puteolanâ, intrà Lapidem ſecundum.*

*** Varron, (*de Re ruſt. L.* 3. *cap.* 17.) ſemble l'attribuer à Lucullus, & Strabon, (*L.* 5.) à un Cocceius. Mais Jean Villani, après avoir parlé avec éloge du goût des premières colonies Grecques pour les travaux de date

date de cette grande entrepriſe, ſemble autoriſer à la renvoyer, ainſi que les catacombes creuſées ſous les montagnes qui dominent Naples vers l'Orient, à ces ſiécles qui ont couvert la grande Grèce, la Sicile, la Phénicie & la plûpart des Iſles de la Méditerranée, de travaux de cette eſpèce *. Au reſte, la grotte ou ca- NAPLES.

cette eſpèce, dit (*Chron. L.* 1. *c.* 30.) que Virgile ouvrit cette grotte d'un coup de baguette, par art magique. Enfin le Juif Benjamin de Tudelle, (*Itiner. Hieroſol.*) en fait honneur à Romulus, qui vouloit, dit-il, ſe ménager cet aſyle, contre l'incurſion dont le menaçoit l'armée de David, commandée par Joab. Au reſte, cette grotte n'eſt qu'un ouvrage d'enfant, ſi on la compare aux catacombes: il faut les voir, pour ſe former une idée de leur immenſité. Dans ces pays alors couverts d'habitans, & par cette raiſon même très-peu boiſés, la diſette de pierres pour bâtir, fut le premier objet de ces excavations, dont on tiroit enſuite parti pour l'utilité publique, en faiſant, comme dit le Proverbe, *de la terre le foſſé.* Avant que de quitter ces objets, j'ajouterai que la poſition des catacombes me paroît indiquer celle de la *Paléopolis*, fondée par Hercule, ſuivant Diodore de Sicile.

* Voyez à l'article de ROME, *Tome II.* les obſervations ſur les Cloaques.

NAPLES. verne du Pauſilippe eſt tirée en ligne exactement droite. A la fin d'un des derniers jours d'Octobre, étant placé à ſon orifice occidental, je vis le Soleil couchant remplir & fermer, pendant deux minutes, ſon orifice occidental, toute la grotte formant, dans ſa continuité, une eſpèce de tube éclairé par le Soleil : phénomène d'après lequel les Aſtronomes peuvent facilement déterminer la projection de la grotte.

Pour éviter les répétitions, je ne dirai rien de Cumes, de Pouzoles, ni même d'*Herculanum*. Dans les ruines de cette Ville, je me haſardai à viſiter un boyau nouvellement ouvert & pouſſé aſſez loin. J'étois à la tête de pluſieurs Curieux, tous munis d'une chandelle allumée. Dans la partie la plus fraîchement excavée, je m'apperçus que les cendres dont eſt formé tout ce terrein, ſe détachant d'elles-mêmes des parties ſupérieures du boyau, me tomboient ſur la tête, & couloient le long des parois, comme le bled à travers une trémie. Cette obſervation me fit une impreſſion que je communiquai aux

Curieux qui me ſuivoient, &, ſans avoir tenu un long conſeil, nous nous retirâmes plus preſtement que nous n'étions entrés. Nous vîmes dans ce boyau, le plancher parqueté en moſaïque, & les murs d'une maiſon à travers laquelle on pouſſoit la fouille ſur une largeur d'environ quatre pieds. Un mur qu'elle côtoyoit, étoit bâti en tuf ou pierre ponce, avec des chaînes de brique; d'où ſortoient de deux tiers de leur diamètre, d'anciennes colonnes de la même matière, le tout recouvert d'un fort enduit de pouſſolane, lavé d'un blanc de chaux: c'eſt-à-dire, qu'*Herculanum* étoit bâti comme Naples l'eſt aujourd'hui. NAPLES.

On doit au haſard les découvertes que procurent ces fouilles, la mobilité du terrein empêchant de les pouſſer & de les étendre dans toutes les parties de la ville ſoûterreine. On imagine aiſément tous les dangers qu'entraîne cette mobilité; au milieu d'éboulemens auſſi fréquens qu'impoſſibles à prévenir. Malgré ces obſtacles, on trouve tous les jours des richeſſes du prix deſ-

NAPLES.

quelles ceux qui n'ont pas vu Portici, ne ſeront en état de juger, que lorſque les Graveurs employés par le Roi de Naples, après avoir épuiſé les articles de Peinture, s'exerceront ſur ceux de Sculpture. C'eſt ſur-tout par ces derniers que l'on connoîtra à quel point les anciens portoient la magnificence & le goût pour les Arts. La crainte des effets de l'air ſur des peintures enfouies depuis ſeize ſiécles, a déterminé ſagement à commencer par ces peintures, la deſcription des monumens d'*Herculanum*. Sur la recommandation de M. le Comte de Gazzola, Grand-Maître de l'Artillerie de Naples, & ſur celle de M. le Marquis Fraggiani, Préſident du Tribunal de la Monarchie, Sa Majeſté Sicilienne m'a honoré de ce très-précieux Recueil, lequel, avec ſa ſuite, formera la principale décoration de mon Cabinet.

On connoît déja, par diverſes Relations, les principaux morceaux de Sculpture tirés des ruines d'*Herculanum*. Je ne puis paſſer ſous ſilence un Mercure que je vis dans un des boyaux d'où il attendoit qu'on le

tirât. Cette ſtatue en bronze, de grandeur naturelle, repréſente le Meſſager des Dieux, arrivant d'un long voyage & ôtant ſes talonières. L'extrême fatigue eſt exprimée dans ſon attitude & dans toutes les parties de ſon corps, qu'aucun vêtement ne couvre : elle ſe peint juſques dans ſes ſourcils, que les muſcles frontaux laiſſent tomber. Pline le jeune diſoit, au ſujet des belles choſes de ce genre : *Je juge de ces belles choſes ſuivant ma portée très-bornée en tout, mais qui l'eſt infiniment ſur les connoiſſances de ce genre**. En m'appliquant ce que Pline diſoit de lui-même, j'attendrai avec le Public la ſuite de la deſcription d'*Herculanum*. Elle me préſentera les raiſons de mon admiration pour quantité de morceaux que tout le monde peut admirer, mais qu'il n'appartient qu'aux Maîtres de décrire.

NAPLES.

Les mêmes motifs me réduiront à l'hiſtoire de la découverte récente

* *De illis judico quantùm ego ſapio, quæ fortaſſis in omni re, in hâc certè, per quàm exiguum ſapio.* Epiſt. L. 3.

NAPLES.

des reſtes de l'ancien *Pæſtum :* découverte plus ſingulière, à certains égards, que celle d'*Herculanum.*

Cette Ville bâtie par les anciens Doriens, ſuivant Solin, & par les Sybarites, ſuivant Strabon, occupoit dans l'ancienne Lucanie, aujourd'hui *la Baſilicate*, le fond d'un petit golfe qui fait partie de celui de Salerne, à une lieue de l'embouchure de la rivière de Silo ou Silare qu'elle avoit à l'Oueſt : poſition à laquelle elle dut le nom de *Poſidonia* que lui impoſerent enſuite les Grecs. Elle fut célèbre, ſous les Romains, par ſes Roſes que Virgile, Ovide & Properce ont chantées. Ses édifices, monumens de l'antique magnificence de ſes premiers Fondateurs, étoient ſans doute du même temps qu'un fameux Temple dédié à Junon Argienne, que Strabon place à l'embouchure même du Silo, en lui donnant Jaſon pour Fondateur. Les cauſes de la dépopulation & de l'anéantiſſement de la grande Grèce, s'étendirent à cette Ville ; &, depuis pluſieurs ſiécles, ſes murs & ſon territoire étoient devenus un déſert

NAPLES.

auſſi peu connu des Navigateurs, que des habitans des pays adjacens.

Vers l'année 1725, un jeune Elève d'un Peintre de Naples étant en vacances à Cappaccio, ſa patrie, la chaſſe ou la promenade le conduiſit ſur des collines qui environnent l'ancien territoire de *Pæſtum*. Il n'y apperçut pour toute habitation, qu'une métairie couverte de paille & tenue par un Métayer qui, cultivant les meilleures parties du terrein, tenoit les autres en réſerve pour la pâture de ſes beſtiaux : les ruines de l'ancienne Ville faiſoient partie de cette réſerve. De la colline d'où on les découvroit, ces ruines avoient frappé les yeux du jeune Eléve, qui, s'en étant approché, y vit avec étonnement des remparts & des portes encore ſubſiſtantes en partie, des rues dont on pouvoit ſuivre l'alignement, des édifices publics & des Temples dont le temps avoit reſpecté la ſolidité. Tous ces édifices élevés ſans doute par les Doriens, Fondateurs de *Pæſtum*, annonçoient la plus haute antiquité, par la reſſemblance de leur conſtruc-

NAPLES. tion & de leurs proportions avec les reſtes de l'ancienne Architecture Egyptienne, qui ſubſiſtent encore dans la haute Egypte.

En revenant à Cappaccio, l'Artiſte conſulta la tradition du voiſinage ſur ces monumens, & il apprit: que, de mémoire d'homme, ce terrein étoit inculte & abandonné; que, depuis dix à douze années, le Métayer dont il avoit vu l'habitation, s'étoit aviſé de s'y établir; qu'ayant fouillé les mazures qui environnent cette habitation, il y avoit trouvé des tréſors qui l'avoient enrichi, & mis en état de prendre à cens ce terrein vague & inhabité. De retour à Naples, le jeune Eléve s'empreſſa de faire part à ſon Maître de cette découverte. L'enthouſiaſme avec lequel il en parloit, excita la curioſité du Peintre, qui alla ſur les lieux, & y trouva d'autant plus de quoi la ſatisfaire, que ſes yeux étoient plus exercés ſur les objets de ce genre. Enfin *Pæſtum* ſortit de l'obſcurité à laquelle il étoit condamné depuis ſi long-temps. Les Curieux y abordèrent en foule: on peignit ſes

ruines ſous les aſpects les plus intéreſſans. M. le Comte de Gazzola, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit lever ſous ſes yeux les plans & les élévations: il occupoit les meilleurs Artiſtes de Naples à les graver chez lui; enfin il conduiſit ſur ces ruines, le Roi lui-même, qui les aſſigna pour rendez-vous d'une grande partie de chaſſe *. NAPLES.

Je ne parlerai du Véſuve, que pour me rappeller l'excellence du raiſin qui, croit au milieu des débris de ſes éruptions, & qui donne le vin connu ſous le nom de *Lacryma Chriſti*, & la bonhomie d'un vieillard qui nous en fit les honneurs. Ce vieillard habitoit à mi-côte une cayerne formée par des lits de lave jet-

* Ce récit, littéralement traduit, remplit le premier Chapitre de la Deſcription qu'un Anonyme vient de publier en Anglois des ruines de *Pæſtum* ſous ce titre: *The Ruins of Pæſtum*. Cette deſcription eſt ornée de quatre planches bien gravées par Miller, d'après les tableaux & les deſſeins que nous en avions vus à Naples. On y a joint des copies figurées de quelques Inſcriptions trouvées parmi ces ruines.

NAPLES. tés irrégulièrement. En montant à lui, ſans le voir, nous mangions du raiſin avec toute l'avidité que peuvent donner la chaleur & la fatigue pour un mets très-agréable. Son apparition ſubite l'avoit ſuſpendue, lorſqu'il nous dit, de l'air & du ton de la meilleure amitié : *Mangiate, Fiôli, mangiate.* Nous crûmes que cette politeſſe avoit ſon principe dans l'eſpérance de la *buona mancia*, & nous en uſâmes en gens accoutumés à de pareilles politeſſes ; mais nous vîmes, avec le plus grand étonnement, ce bon vieillard refuſer obſtinément ce que nous lui offrîmes, & n'accepter, ſur nos inſtances réitérées, qu'une petite monnoie qu'il garderoit, nous dit-il, très-précieuſement, en mémoire du bonheur qu'il avoit eu de ſervir des François.

Le goût des hautes Sciences a gagné Naples. Nous aſſiſtâmes à un exercice particulier, dans lequel le fils aîné du Prince de la Rocella, à peine âgé de quatorze ans, développa les découvertes de Newton, avec la profondeur d'un grand Géomètre,

NAPLES.

l'aiſance & la netteté d'un homme d'eſprit, les graces & toute la vivacité de ſon âge.

Un autre Prince s'eſt occupé d'expériences qu'avoient tentées en France M. du Fay & M. le Comte de Caylus. Il eſt parvenu à donner au marbre blanc une teinture fixe de couleur quelconque : teinture qui pénétre toute la maſſe, quel qu'en ſoit le volume. Nous vîmes un chapeau de Cardinal ainſi teint. A côté, étoit un morceau brut de pareil volume, & qui avoit paſſé par la même opération : on le caſſa en notre préſence, & toutes les parties internes étoient d'un auſſi beau rouge que la ſuperficie du bloc. Une choſe encore plus merveilleuſe en ce genre, eſt un cube auſſi de marbre blanc, de deux pieds de ſurface en tout ſens. Sur l'une, eſt peinte une Vierge qui ſe retrouve ſur toutes les lames que la ſcie détache du bloc. C'eſt ce même Prince de *San-Severo* qui a retrouvé le ſecret des lampes inextinguibles des Anciens. On nous a aſſuré qu'une de ces lampes, allumée dans un ſoûterrein hermétiquement

NAPLES.

fermé, brûloit depuis dix-huit mois, ſans que l'on eût renouvellé la matière qui entretenoit ſa lumière. Cette lumière éclaire le caveau d'une Chapelle où ſont inhumés les ancêtres du Prince, dont toutes les découvertes en Chymie, ont pour but les ornemens de cette Chapelle qui n'en eſt déja que trop chargée. Parmi ceux qu'il y veut ajouter, nous vîmes dans ſon Palais, une ſtatue de grandeur naturelle en marbre blanc, repréſentant l'homme dans les liens du péché. Ces liens ſont un grand filet qui enveloppe la figure, laquelle paroît s'y débattre. Ce filet, ſes mailles, les nœuds qui les uniſſent, ſont tirés du bloc même, avec un travail infini & qui eût pu être mieux employé. En effet, il n'en réſulte qu'un ouvrage d'autant plus gothique, que la figure n'eſt point auſſi belle qu'elle auroit pu l'être, ſi le filet n'eût pas abſorbé toutes les attentions de l'Artiſte. Ce morceau ſingulier qui ne ſeroit point beau à Rome, pourra figurer parmi les curioſités de Naples.

Je ne répéterai point ce que tout

le monde ſçait, c'eſt-à-dire, que Naples eſt le centre de la meilleure Muſique de l'Italie, & le *non plus ultrà* de l'exécution. Elle eſt en ce genre à toute l'Italie, ce que fut Athènes à l'ancienne Grèce, pour l'Eloquence & la Philoſophie; mais la Muſique s'y reſſent un peu, ainſi que les autres Arts, du goût du terroir pour le *Capricciosò* & le *Stravàgante*. NAPLES.

L'émulation des Muſiciens a un puiſſant aiguillon dans l'Opéra de Naples, c'eſt-à-dire, dans le ſpectacle le plus brillant, le plus grand, le plus magnifique de l'Italie, & ſans doute de toute l'Europe. Mes Compagnons de voyage en virent l'ouverture qui ſe fit le jour de la Saint Charles, fête du Roi.

Le Théâtre conſacré à ce ſpectacle, eſt immenſe. Il a ſix rangs de loges, dont chacune eſt une chambre meublée de tables, glaces, tapiſſerie, canapés, luſtres, &c. Celle du Roi eſt un ſallon en face du théâtre, ſallon aſſez grand pour recevoir commodément la Famille Royale & une partie de la Cour. L'Orcheſtre peut contenir deux cens perſonnes.

NAPLES. Le Parterre qui occupe tout le plein-pied de la ſalle, eſt rempli de banquettes fixes comme celles de nos Amphithéâtres qui n'ont point lieu en Italie. Les décorations ne ſont point en feuilles de paravent: elles repréſentent une place publique, l'intérieur d'un Temple ou d'un Palais, le tout en trois grands morceaux qui rempliſſent les deux flancs & le fond de la ſcène: morceaux dans leſquels les plus habiles Peintres déploient toute la magie de la perſpective.

Le ſpectacle eſt varié par des marches, des batailles, des triomphes: le tout exécuté en grand, & dans le plus grand. Les batailles ſe donnent entre de nombreuſes troupes de Maîtres d'Eſcrime, qui, diſtingués par de riches uniformes, ont l'air de ſe battre réellement, le cliquetis de leurs armes ſe mêlant en meſure au jeu de l'Orcheſtre. Ces batailles ſont mêlées de Cavalerie montée ſur des Chevaux des écuries du Roi & des premiers Seigneurs de Naples. Dans les triomphes, le char eſt traîné par les plus beaux Chevaux

du Roi, caparaçonnés aux frais des Entrepreneurs. Les entre-actes ſont remplis par des Ballets fort communs, ſans liaiſon ni rapport à la Piéce, & d'autant plus diſparates, qu'ils s'exécutent ſur des airs François dont le mouvement plus marqué que celui des airs Italiens, les rend plus propres à cet objet. NAPLES.

L'entrepriſe de ce Spectacle appartient à une Compagnie d'honnêtes gens de tous états, qui, renouvellée chaque année, avec l'agrément de la Cour, avance les fonds, & fait toute la recette & la dépenſe à ſon compte & à ſes riſques. La Piéce de l'année ſe débite imprimée, & on y lit à la tête, le nom du Poëte, celui du Muſicien, les noms des Acteurs, enfin ceux des premiers Symphoniſtes, du Décorateur, & du Tailleur même.

L'Opéra de 1758 étoit le *Démophoon* de l'Abbé Métaſtaſio, mis en Muſique pour cette année, par le célèbre Saſſone : car les Opéras ſont en Italie ce que ſont en France les Motets, les Muſiciens travaillant à l'envi ſur les mêmes paroles. Tout

NAPLES. Naples assuroit que le Démophoon déja mis en Musique par plusieurs *Virtuoses*, n'avoit point encore été traité aussi supérieurement. On sçait que ce Drame ressemble beaucoup, pour le sujet & pour l'intrigue, à l'*Inès de Castro* Françoise. On applaudit généralement au Duo, qui terminoit le second Acte, & à d'autres morceaux de ce genre; mais les larmes se mêlèrent aux applaudissemens dans l'Ariette connue: *Misero Pargoletto*, que Timante adresse à son fils qu'il tient dans ses bras. L'expression de toute cette Ariette étoit celle de la Nature. Les François présens à ce spectacle, oublièrent eux-mêmes l'air gauche du *Soprano*, qui remplissoit le rôle de Timante, & la dissonance de sa voix avec l'énormité de sa taille, de ses bras, de ses jambes, pour mêler leurs larmes à celles des Napolitains. On sçait qu'aux Opéras d'Italie, lorsque l'Ariette plaît, le battement de mains qui en accompagne la fin, est un signal pour la recommencer. Alors l'Orchestre revient au prélude, le *Castrato* se repromene circulairement, & reprend

l'Ariette qu'un nouveau battement de mains fait recommencer. Cela ſe répete quelquefois juſqu'à cinq ou ſix fois; & c'eſt dans ces repriſes, que le Chanteur épuiſe toutes les reſſources de la Nature & de l'Art, par la variété des nuances qu'il répand ſur les tons, ſur les modulations, & ſur tout ce qui tient à l'expreſſion. Quelque légères que ſoient ces nuances, aucune n'échappe aux oreilles Italiennes : elles les ſaiſiſſent, elles les ſentent, elles les ſavourent avec un plaiſir appellé en Italie, *l'avant-goût des joies du Paradis*, qui en aura ſans doute d'équivalentes pour les Nations dont les organes ſont moins ſenſibles à l'expreſſion harmonique*. NAPLES.

L'Opéra joue à Naples, depuis la Saint Charles juſqu'au Carême, à trois repréſentations par ſemaine. Les autres temps de l'année ſont remplis par l'Opéra-Bouffon & par

* D'après ce ſentiment, le Taſſoni dit dans ſes Conſidérations ſur Pétrarque: *A chi l'harmonia non piace, indemoniato o beſtiale, e de dire che ſia.* Soprà la Seſtina 8. pag. 323.

NAPLES. une Comédie, qui n'eſt point celle que l'on trouve dans le reſte de l'Italie, & que les Italiens portent dans les pays Etrangers où ils ont des Théâtres. La plûpart des ſujets de la Comédie Napolitaine ſont le plus communément un mélange de tragique & de comique, dans le goût de Lope de Véga & des Comiques Eſpagnols: goût qui, ainſi que quantité d'uſages & d'autres goûts, eſt à Naples un reſte de la longue domination que l'Eſpagne y a exercée. Les premiers Perſonnages y ſont des Rois & des Reines, des Princes & des Princeſſes. Les rôles bouffons ſont remplis par une *Dianina*, par un *Polichinello*, & par un Dom *Faſtidio de' Faſtidii*.

Toutes les intrigues roulent ſur la *Dianina*. Celle qui rempliſſoit ce rôle pendant mon ſéjour à Naples, âgée de dix-ſept ans, jolie Danſeuſe, bonne Muſicienne, Chanteuſe agréable, joignoit aux graces de la figure, la preſteſſe, le naturel & toute la fineſſe qu'exige le rôle de Soubrette.

Le *Polichinello* eſt un payſan Ca-

labrois, devenu Valet dans ſa vieilleſſe, & qui a conſervé dans ce nouvel état, la franchiſe, la naïveté & toute la balourdiſe du premier. Une vieille calle fait ſa coëffure, un ſac percé par le fond lui forme une eſpèce de tunique arrêtée à la ceinture par une groſſe corde ; il a pour chauſſure, de groſſes guêtres de treillis & d'énormes ſabots. Il ne parle que le Napolitain & le Napolitain Calabrois. Ce groſſier Idiome ſert de paſſe-port aux plus groſſes ordures qui ſont l'appanage de ſon rôle : ordures à la faveur deſquelles Naples rit plus en une ſoirée, que tout le reſte de l'Italie dans le cours d'une année. Les Etrangers qui ne peuvent partager ce plaiſir, ſont aiſément reconnus à leur ſérieux. Je me trouvai, pour la première fois, à ce ſpectacle, entre ſix hommes qui ne rioient point : je leur en demandai la raiſon, ils me répondirent qu'ils avoient le malheur d'être les uns Toſcans, les autres Romains ou Vénitiens. NAPLES.

Dom *Faſtidio de' Foſtidii* étoit admirablement joué par un homme à

NAPLES. jambes grêles, gros ventre, col long & décharné, grande bouche, joues creuſes & nez d'une énorme longueur. Habillé à l'Eſpagnole, il eſt coëffé d'une perruque noire, partagée en deux boudins perpendiculaires qui lui battant ſans ceſſe ſur les oreilles de l'arrière à l'avant, rempliſſent le vuide que la longueur & le nud de ſon col laiſſent entre ſa tête & ſes épaules. C'eſt le Maſque le plus comique que l'art pût imaginer. Toutes les grandes affaires ſont du département de ce Perſonnage, qui, plein de grandes ſentences, de grandes phraſes & de grands mots, ouvre toujours ſon avis par un *Concio-ſia-coſa-che*, & par une période à quatre membres qu'il ne conduit jamais à fin, ſoit parce que *Polichinello* lui coupe imprudemment la parole, ſoit parce qu'il s'embrouille & ſe perd lui-même dans les idées dont la réunion doit conſtituer ſa période. En reſtant court, il continue de mâcher à vuide, avec un redoublement de gravité. Preſque toujours Conſeiller d'Etat, mari & pere, il reçoit des coups de bâton, il

eſt Cocu authentique & ſolemnel, & ſa chère fille eſt groſſe ou enlevée, ſans que tous ces accidens diminuent rien de ſon contentement de lui-même, de ſa confiance en ſes lumières, & de ſon inépuiſable loquacité. NAPLES.

Les Acteurs Napolitains, ainſi que ceux de la plûpart des Villes d'Italie, ne font pas métier du théatre: ils ſont ou Artiſans ou Marchands. Dom *Faſtidio* étoit un honnête Orfévre: je l'ai vu travaillant à ſa boutique, comme s'il n'avoit jamais paru ſur le théatre. La *Dianina* devoit épouſer un Jouaillier dans les premiers jours de Novembre. Comme les théâtres ne ſont ouverts que dans certains temps de l'année, l'état de Comédien n'eſt qu'un état paſſager: il ne pourroit nourrir les fainéans qui s'y conſacreroient uniquement. Les mœurs publiques gagnent à cet arrangement, & le théâtre n'y perd rien, tous ceux qui s'y montrent jouant pour eux-mêmes autant que pour le Public. Nos Acteurs Napolitains faiſoient leurs répétitions ſur un petit théâtre voiſin

NAPLES. de la place du Château-neuf, & appellé *il Teatro della Cava.* Il étoit en effet conſtruit dans une véritable cave fort puante & très-humide. Le prix des places dans les loges y étoit d'environ dix ſols, monnoie de France. Ces répétitions étoient ſuivies par le Peuple, qui avoit la Comédie pour deux ou trois ſols, & par les Etrangers qui vouloient voir & le Peuple & des Acteurs en demi-deshabillé, riant eux-mêmes des plaiſanteries que leur inſpiroient l'occaſion ou le haſard.

J'ai déja obſervé quelque part, que, dans tous les ſpectacles d'Italie, les rôles d'homme, & ſur-tout d'Amoureux, ſont aſſez communément remplis par des femmes, tandis qu'à Rome, ſuivant l'uſage des anciens Romains, tous les rôles de femme ſont remplis par des hommes: ce qu'ils appellent *far da Donna.*

De ce que j'ai déja dit de la richeſſe des Egliſes de Naples en argenterie, en peintures & en ornemens plus de luxe que de goût, on a pu conclure que, même à l'égard de la Religion, Naples fait en Italie

une classe à part. Les exercices n'en font nulle part aussi pompeux ni aussi bruyans. Les Octaves sont la partie la plus brillante de ces exercices. Les huit jours qui suivent la fête patronale de chaque Eglise, soit régulière, soit séculière, sont une solemnité continue qui réunit soir & matin tout ce que Naples a de meilleur en Musique vocale & instrumentale. Vû la multitude d'Eglises que renferme Naples, les Octaves qu'elles célèbrent, font, de toute l'année, une fête perpétuelle pour les dévots, pour les Amateurs de Musique, & pour la plûpart des Musiciens qui y trouvent le fond de leur subsistance. NAPLES.

La solemnité de la Fête-Dieu efface en somptuosité ces solemnités hebdomadaires: tout l'Opéra passe alors dans les Eglises les plus opulentes, avec ses voix, ses instrumens, ses décorations, ses machines, ses illuminations. Et comme l'Octave de cette fête ne peut suffire au nombre des spectacles & à la curiosité du Peuple, on l'étend & on la prolonge de manière qu'un

NAPLES.

ſpectacle ne nuiſe point à l'autre. J'ai vu dans la grande Maiſon des Jéſuites, le magaſin des machines qu'ils élevent dans leur Egliſe pour cette fête; il étoit plus rempli que celui de beaucoup d'Opéras. Pour me donner une idée de ce ſpectacle, on me dit que le *Santiſſimo* placé ſur des nues qui l'élevent preſque à la voûte de l'Egliſe, deſcend de lui-même pour la bénédiction, en traverſant les nuées qui s'écartent, & en recevant, à ſon paſſage, les reſpects d'Anges & d'autres Perſonnages, dont une partie ſe détache pour lui faire cortége. Que peuvent penſer les Grecs, en voyant un ſpectacle de cette eſpèce, eux qui ne ſçavent garder l'Euchariſtie, que dans une petite bourſe de cuir accrochée au mur de la ſacriſtie de leurs Egliſes?

Nos Gazettes ſe bornent ſimplement à parler de la liquéfaction du ſang de Saint Janvier *, Patron du Royaume des Deux-Siciles; mais

* Il y a à Naples un Ordre de Chevalerie ſous l'invocation de ce Saint, dont le Roi eſt le Grand-Maître.

ce

ce miracle, fort commun à Naples, s'y répete en différens temps & en diverſes Egliſes, pour le ſang de Saint Etienne, de Saint Pantaléon, de Sainte Patrizia, de Saint Wit, de Saint Jean-Baptiſte; enfin pour le lait de la Vierge, dont les Révérends Peres Minimes poſſédent deux phioles où il ſe liquéfie toutes les fêtes de Notre-Dame *. NAPLES.

Lorſqu'en 1702, Philippe V. Roi d'Eſpagne, conduit par le Maréchal d'Eſtrées, alla prendre poſſeſſion de la Couronne des Deux-Siciles, Naples ſe trouvoit ſourdement partagée entre ce Prince & l'Archiduc Charles **, ſon Compétiteur, lequel avoit dans ſon parti beaucoup de gens d'Egliſe. La fête de Saint Janvier approchant, le bruit ſe répandit que la liquéfaction ne ſe feroit point; ce qui étoit plus

* Voyez ſur ces merveilles, l'Ouvrage Latin du Jéſuite Pietra-Santa, ſous le titre de *Thaumaſia*.

** Depuis Empereur d'Allemagne, ſous le nom de Charles VI. dit *le Sage*, & pere de l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême.

NAPLES

que ſuffiſant pour faire dans le peuple une ſenſation peu avantageuſe à Philippe V. Sur ce bruit, le Maréchal d'Eſtrées ayant mandé les Grands-Vicaires, le Doyen & le Syndic de la Cathédrale : » Il m'eſt » revenu, leur dit-il, que cette an» née le miracle ne ſe fera point. » Arrangez-vous : ſi les choſes ne ſe » paſſent pas comme il convient, » dans la nuit qui ſuivra la fête, » vous verrez le feu aux quatre coins » de votre Ville & à la maiſon de » chaque Chanoine. « Conformément à cette menace, le miracle ſe fit à l'ordinaire.

M. Adiſſon, dans ſon *Voyage d'Italie*, & d'après lui M. de Voltaire dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, appliquent à ces liquéfactions, le paſſage de la cinquiéme Satyre d'Horace *, où ce Poëte rapporte un miracle du mê-

* *Ignatia lymphis*
Iratis extructa dedit riſuſque jocoſque,
Dùm flammâ ſine, thura liqueſcere limine ſacro
Perſuadere cupit.

Horat. Lib. 1.

me genre qu'on lui fit voir dans le même pays. NAPLES.

La Flandre a long-temps joui d'une ſemblable merveille. Au retour de la Terre-Sainte, Thierry d'Alſace avoit donné à l'Abbaye de Saint Baſile de Bruges, une phiole remplie du ſang de Notre-Seigneur, aujourd'hui adoré dans une Chapelle très-ornée, ſous le nom du *Saint-Sang*. Depuis 1148 juſqu'en 1310, ce ſang ferme & caillé pendant toute la ſemaine, devenoit, chaque Vendredi, liquide & bouillant depuis la pointe du jour juſqu'à trois heures de l'après-dînée, & cette heure paſſée il reprenoit ſa première forme.

Les Moines de Saint Amand font tous les ans, à la troiſiéme fête de la Pentecôte, une Proceſſion ſolemnelle, en mémoire de l'ébullition miraculeuſe du ſang de pluſieurs de leurs anciens Confrères martyriſés par les Normands, vers le commencement du neuviéme ſiécle*.

* Voyez les *Délices des Pays-Bas*, Tome II. p. 53. & 252.

NAPLES. Les Napolitains, & en général les Italiens inſtruits, penſent ſur tout cela comme Horace, mais ſans ſe permettre d'en parler comme lui *. Leur conduite & leurs diſcours ſur tous les objets qui tiennent à la croyance, même la plus populaire, ont pour régle le danger de paſſer en Italie pour mécréant, & le peu d'inconvénient qu'ils trouvent à ſe donner pour trop crédules.

Le même M. Adiſſon que je viens de citer, a vu le port de Naples dans cette belle deſcription que Virgile a tracée du port de Carthage **. La reſſemblance eſt en effet tout-à-fait frappante. Virgile, en donnant cette deſcription, pouvoit avoir ſous les yeux les deux bayes de Naples; enfin les *Sylvæ*, *decora alta*, *coruſcæ* repréſentent, d'après nature, la poſition du tombeau du Poëte. Mais Macrobe

Saturn. L. 5. c. 21

* Voyez le Chapitre 13. du quatriéme Livre de la Logique de Port-Royal.

** *Eſt in ſeceſſu longo locus; inſula portum*
Efficit objectu laterum, &c.

Eneid. L. 1.

prétend que cette description est une pure imitation de celle qu'Homère, au treiziéme Livre de l'Odyssée, a tracée du port d'Itaque. En effet, ces deux descriptions offrent les mêmes objets, les uns plus détaillés dans Virgile, les autres, tel que le fameux antre des Nymphes, plus développés dans Homère. NAPLES.

L'air de Naples, la mauvaise chère de notre auberge, & le vin que nous n'avions que l'épée à la main, quoique le meilleur soit à Naples au plus vil prix, influèrent sur ma santé. L'air & les alimens qui occasionnent chez les Napolitains ces explosions & ces éruptions dont j'ai parlé, n'agissant sur moi qu'à demi, y faisoient l'effet d'une médecine dont l'action concentrée tourmenteroit un malade sans le soulager. Malgré les offres très-obligeantes d'un Corsaire Anglois qui vouloit absolument nous passer en Sicile, je repris la route de Rome par une commodité qui se présenta inopinément, & même sans prendre congé de M. le Comte de Gazzola, lequel, en apprenant mon départ, loua ma pru-

NAPLES.

dence, en ajoutant que, de vingt Etrangers qui forçoient nature pour demeurer à Naples, il en périſſoit communément ſix ou ſept. Deux des Abbés François venus à Rome pour le Conclave, étoient alors dangereuſement malades à Naples. Quelque attrayante que ſoit cette Ville pour un Etranger, il peut dire, à la vûe des dangers qu'entraîne ſon ſéjour : *Je n'achete pas ſi cher un repentir* *.

Il me reſte à obſerver ſur Naples, 1°. que les Princes y ſont auſſi vulgaires que les Marquis le ſont à Paris: que les équipages ſont la plus grande partie du luxe de ces Seigneurs: que les caroſſes à quatre ou ſix Chevaux ſont beaucoup plus communs à Naples qu'à Paris: que les attelages en Mules ou en Chevaux, ſont du plus beau choix: que la longueur des traits eſt une des principales marques de grandeur & de diſtinction: enfin que la livrée compoſée de très-beaux hommes richement vêtus, traîne des épées d'u-

* *Tanti pœnitere non emo.*

ne longueur énorme, tandis que celle du Maître, en forme de poignard, eſt portée à la boutonnière par le premier Valet-de-pied. NAPLES.

2°. Que l'état du Royaume de Naples, ſous les Goths & enſuite ſous les Lombards, offre un exemple illuſtre des reſſources que peut tirer la Religion elle-même d'une ſage tolérance. Théodoric & ſes Succeſſeurs, Ariens comme lui, les Lombards, d'abord Payens & enſuite Ariens, laiſſerent une entière liberté de conſcience, & le Peuple des Villes, mi-parties d'Ariens & de Catholiques, vivoit paiſiblement ſous un Evêque Catholique & un Evêque Arien. Les Rois Lombards, devenus Catholiques, eurent pour les Ariens l'indulgence que les Catholiques avoient trouvée dans les Ariens. Toute la force de l'Egliſe étoit une force de perſuaſion qu'exerçoient de ſaints Prélats par leurs diſcours, mais encore plus par leur exemple. Cette force ſéparée de tous moyens de coaction eut une telle efficacité, qu'après avoir attiré à l'Egliſe les Souverains, elle lui

NAPLES. gagna tous les Lombards qui ne firent plus qu'un même bercail avec les Peuples qu'ils avoient ſubjugués: tant a de force la Religion, quand on ſçait s'en rapporter à elle-même ſur ſes propres intérêts. Les grands Papes, parmi leſquels il ſuffit de nommer Saint Grégoire & les ſaints Prélats, dont le courage & la patience opérèrent cette révolution, connoiſſoient le pouvoir de la Religion. Ces pieux & ſaints Perſonnages lui faiſoient l'honneur de penſer, *qu'elle eſt plus forte que tous les expédiens humains, que les armes mêmes: ils attendoient tout de ſa ſainte Majeſté, & de ſes droits impreſcriptibles ſur le cœur de l'homme, quand on ſçait les faire valoir.*

3°. Que le Royaume de Naples eſt encore régi par les Loix qu'y portèrent les Normands dans l'onziéme ſiécle. Ces Loix ſont au Droit coutumier que l'Italie a conſervé, ce qu'eſt la Coutume de Normandie au Droit coutumier de France: c'eſt l'ancien Droit féodal dans toute ſa pureté, ou plutôt dans toute ſa rigueur à l'égard des puînés & des fil-

lés, dans les successions & dans toutes les dispositions qui réglent les possessions*. Ce Droit commun à la Normandie & au Royaume de Naples, est un monument si peu équivoque de la conquête des Normands, que les articles capitaux des Constitutions Napolitaines & de la Coutume de Normandie, s'expliquent les uns par les autres dans les Commentaires Napolitains & Normands, & que Basnage est aussi familier, aussi usuel à Naples, que *Mathæus de Afflictis* à Rouen. NAPLES.

Cette ressemblance, cette affinité, cet air de famille encore reconnoissable entre les Loix des Conquérans & celles d'un pays conquis depuis sept siécles, me semble prouver que, lors de la conquête, ces Loix, ces Coutumes que l'on regarde assez communément comme l'ouvrage du caprice, de l'ignorance &

* Avant l'établissement des Normands dans les Deux-Siciles, les Fiefs régis par le Droit Lombard s'y partageoient par têtes dans les successions nobles. Voyez *Giannone*, *Tome I. P.* 552.

NAPLES. de la barbarie, avoient des principes certains, des principes raisonnés, & un dépôt assuré, sinon dans les Livres, au moins dans une tradition éclairée & dans la mémoire des hommes, d'autant plus propre à le conserver, qu'il se réduisoit à un petit nombre d'articles aussi faciles à combiner, qu'à transporter d'un pays à un autre. Tel fut le Droit Romain lui-même dans son origine & dans la Loi des douze Tables*.

Les Deux-Siciles régies par le Droit féodal dans toute sa rigueur, offrent à la Noblesse des Etats d'Italie, dont les Loix ont établi l'égalité, tels que Gênes, Venise, Milan, &c. la commodité que la Normandie offre en France aux Parisiens & aux Habitans des pays coutumiers, où l'égalité est imposée par la Loi municipale. On y achete des Fiefs qui passent sans division ni partage,

* Cicéron disoit de cette Loi : *Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum omnes, mihi videtur XII. Tab. Libellus, si quis Legum fontes & capita viderit, & autoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare.* De Orat. L. 1. N. 195.

à l'aîné de l'Acquéreur. Auſſi une grande partie des Fiefs du Royaume des Deux-Siciles ſont-ils entre les mains de Vénitiens, de Génois & autres habitans d'Italie. J'ai donc vu, avec quelque ſorte d'étonnement, que les Souverains de ce Royaume n'euſſent point penſé à interdire, ou au moins à faire acheter une commodité peu favorable à la cultivation, & qui fait paſſer en des mains étrangères le principal fruit de l'induſtrie de leurs Sujets. NAPLES.

Le goût pour la chicane s'eſt perpétué à Naples avec les Loix Normandes. Il eſt peu de pays qui ayent autant de gens vivans de procès, ni autant de Tribunaux. C'eſt le plus grand & peut-être l'unique changement qui ſoit arrivé aux mœurs Napolitaines, conſidérées dans la peinture que nous en a laiſſée Stace*, qui écrivoit ſous Domitien.

* Ce Poëte diſoit de Naples :

Nulla foro rabies aut ſtrictæ jurgia legis, Morum jura viris ſolùm, & ſine faſcibus æquum.

Sylv. L. 3.

NAPLES. L'ordre des Avocats eſt encore à Naples auſſi conſidérable par leur nombre & par la conſidération dont ils jouiſſent, qu'il le fut autrefois en France, avant que les charges y fuſſent vénales. La vénalité s'eſt bien auſſi introduite à Naples, mais ſeulement dans les beſoins les plus urgens & à l'égard de places purement lucratives, telles que celles de Greffiers ; encore ne deviennent-elles pas patrimoniales dans la famille de ceux qui les achetent, & à qui on ne les vend que pour deux, trois ou quatre vies au plus. Elles rentrent enſuite dans l'ordre commun.

Auſſi parmi les Juriſconſultes de Naples, qui juſqu'à nos jours, après avoir brillé dans le Barreau, ſont parvenus aux premières places de l'Etat, & dans ces places mêmes, occupés encore de leurs premiers travaux, ont donné des Ouvrages de Juriſprudence, trouvons-nous les noms des premières Maiſons de Naples, comme celles des Poderico, des Loffredo, des Capece, des Carracciolo, des Brancaccio, & quan-

tité d'autres familles nobles du pays, qui ne paſſant point par la profeſſion d'Avocat, *tanquam per ignem*, lui avoient conſacré les plus belles années de leur vie. NAPLES.

Je ne parle point ici de pluſieurs Maiſons Ducales qui ont pour chefs des perſonnages du dernier ſiécle même, qui ont paſſé toute leur vie au Barreau.

Enfin le premier Miniſtre actuel du Royaume des Deux-Siciles, eſt un célèbre Profeſſeur, qui, tiré de l'Univerſité de Piſe par le Roi Dom Carlos, lorſque ce Prince n'étoit encore que Grand-Duc de Toſcane, a porté dans le Miniſtère les lumières, la droiture & le déſintéreſſement qui, en lui méritant toute la confiance du Souverain, lui ont attaché les cœurs des Peuples.

En cet état, eſt-il étonnant que le nombre des Avocats ſoit très-conſidérable à Naples? On le fait monter à trente mille. Il étonnera beaucoup moins, lorſqu'on ſçaura qu'outre ceux dont les nombreux Tribunaux de Naples occupent les talens, il fournit à toutes les places

NAPLES. de Judicature du Royaume. A le conſidérer ſous ce point de vûe, ce nombre n'eſt pas plus étonnant que celui des gens qui ont prêté le ſerment d'Avocat au ſeul Parlement de Paris.

4°. Dans tous les pays que j'ai parcourus, il n'eſt aucune Ville, ſi l'on en excepte Langres en France, où les murs des Egliſes ſoient auſſi garnis, qu'à Naples, d'épitaphes & d'inſcriptions funéraires. Ces inſcriptions ont auſſi en général le goût du terroir. La douleur s'y exprime en épigrammes, en antithèſes, en jeux de mots: langage diamétralement oppoſé au ſtyle conſacré chez les Anciens pour ces lugubres ſujets. Miſſon a fait paſſer dans ſon Voyage d'Italie, quantité de ces épitaphes Napolitaines copiées au haſard. J'en rapporterai deux qui n'auroient pas dû lui échapper. La première eſt un Diſtique gravé ſur un ſarcophage de pierre, couronné d'un petit Bacchus, que l'on voit dans une chapelle de l'Egliſe du Mont-Olivet. Elle eſt de la compoſition du Roi Alphonſe, ſurnommé *le Magnanime*, en l'hon-

neur d'un de ſes Mignons qui s'appelloit Maſſimo: NAPLES.

Qui fuit Alphonſi quondam pars maxima Regis,
Maximus, hâc tenui nunc tumulatur humo.

La ſeconde, auſſi intéreſſante par ſon objet, que par la manière dont elle eſt tournée, orne le monument conſacré par le petit-fils du grand Gonſalve, dans l'Egliſe de Sainte Marie-la-Neuve, à la mémoire du Maréchal de Lautrec, mort devant Naples qu'il aſſiégeoit pour François I. Ce monument eſt du dernier ſiécle. Voici l'inſcription qu'il porte:

ODETTO FUXIO LAUTRECO,
FERDINANDUS GONSALVUS, F. FILIUS,
MAGNI GONSALVI NEPOS:
CUM EJUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLI FORTUNA TULERAT,
SINE HONORE JACERE COMPERISSET,
HUMANARUM MISERIARUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO,
GALLO DUCI,
HISPANUS PRINCEPS,
POSUIT.

On remarque à Naples, vis-à-vis les Carmes & le Torrion ſi fameux par

NAPLES. les Mémoires du Duc de Guise, un autre monument moins honorable à l'humanité. C'est la colonne au pied de laquelle l'infortuné Conradin fut décapité & inhumé*, par l'ordre de Charles d'Anjou qui venoit de conquérir sur lui le Royaume de Naples. On lit encore sur cette colonne, dans un Distique qui y fut alors gravé en caractères gothiques, une plaisanterie aussi atroce que l'événement qu'elle immortalise :

*Asturis** ungue Leo pullum rapiens Aquilinum,*
Hic deplumavit, Acephalumque dedit.

On voit parmi les Lettres de Pierre de Vineis, (*L. I. Ep.* 38. & 39.) une Lettre, dans le sens de cette Epigramme, écrite par Charles d'Anjou au Roi d'Arragon, & la Réponse du Roi d'Arragon écrite avec toute la force & toute la véhémence que comportoit le sujet. L'Epigramme est rappellée à la fin de

* Au milieu de la place même de l'exécution, parce qu'il étoit alors excommunié.

** Misson a mal lu *Austrius*.

cette Lettre : *Leonem*, dit le Roi d'Arragon, *qui pullos Aquilæ interficiens deplumabat, sic noſtri Draconis interficiemus morſibus, quod de eo non erit ampliùs mentio ſuper terram**. NAPLES.

L'Impératrice Marguerite, veuve de l'Empereur Conrad, avoit volé à Naples du fond de l'Allemagne, pour racheter la vie de ſon fils; mais elle arriva trop tard, & elle obtint, pour toute conſolation, la permiſſion de faire tranſporter ſon corps du lieu profane où il étoit inhumé, dans l'Egliſe des Carmes. Un ſimple Particulier érigea enſuite à ſes frais, une petite chapelle ſur ce lieu même & autour de la colonne, au ſommet

* L'*Aſturis* du Diſtique eſt une alluſion à la trahiſon d'un certain Frangipani, Seigneur d'Aſtura, où Conradin s'étoit réfugié. Dans le Chant X. St. 24. de la *Secchia rapita*, le Taſſoni a conſacré cet événement & la punition qui le ſuivit. Vénus venant à Naples, pour demander à Manfrede du ſecours contre les Boulonnois,

Rade il porto d'Aſtura ove tradito
Fù Corradin nella fuga inerta:
Or l'eſempio crudele a Dio punito,
Che la terra diſtrutta ed inculta reſta.

NAPLES. de laquelle il fit placer une croix. Le sol de cette chapelle, plus enfoncé que celui de la place qui l'environne, est, par une raison toute naturelle, toujours humide, excepté dans son milieu, qui sert de passage d'une partie de la place à l'autre. Les Napolitains regardent cette humidité comme un témoignage miraculeux & perpétuel de l'innocence de Conradin & de son cousin Frédéric, Duc d'Autriche, qui partagea ses malheurs & sa destinée: préjugé respectable, & qui mérite d'être entretenu à titre de réclamation en faveur de l'humanité & du droit des gens.

Après la mort de Béatrix de Provence, dont l'ambition avoit beaucoup contribué à cette révolution, Charles I. avoit épousé en secondes noces Marguerite de Bourgogne, Comtesse de Tonnerre. Cette vertueuse Princesse, dépositaire des chagrins & sans doute des remords qui empoisonnèrent les dernières années de la vie de son mari, repassa en France après sa mort, se fixa dans son Comté, & établit à Tonnerre un Hôpital qu'elle dota avec

NAPLES.

une magnificence royale. Des prières, pour le repos de l'ame de ſon mari, font partie des charges de la fondation, qui avoit pour premier objet l'expiation du forfait *, que Charles I, à la ſuggeſtion du Pape**, avoit jugé néceſſaire, pour affermir ſur ſa tête la Couronne des Deux-Siciles.

La poſition de Naples & de ſon Port l'a rendue, dans tous les temps, le centre d'un commerce dont les beaux jours datent du regne de Ferdinand I. Des manufactures en tout genre, puiſſamment protégées par les Grands du Royaume, étoient l'aliment de ce commerce, que la première Nobleſſe du pays ne rougiſſoit point alors d'exercer. Tous les Hiſtoriens parlent avec admira-

* Voyez la Vie de Marguerite de Bourgogne, donnée par P. Luyt, Prêtre Tonnerrois, ſous ce titre: *La Princeſſe Charitable.*

** *Mors Conrardini, vita Caroli; vita Conrardini, mors Caroli.* Ce ſont les termes de la Réponſe du Pape Clément V. à Charles I. qui le conſultoit ſur la manière dont il devoit en uſer avec ſes priſonniers.

NAPLES. tion des richeſſes de François Coppola, Comte de Sarno, chef d'une des premières Maiſons de Naples, & l'un des premiers Négocians de l'Europe *.

Les Etrangers tirent de Naples des chanvres, des lins, du poil de chévre, des ſoies, des fruits ſecs, de la manne, des chevaux, d'excellens bois pour la Marine, des vins & des grains de différentes eſpèces. Ils y portent des draps, des toiles & des étoffes de ſoie; & cette importation, à l'égard des draps, eſt toute à l'avantage des Anglois vis-à-vis des François, en conſéquence d'un mauvais arrangement que je vais expoſer en deux mots. Les François furent long-temps ſeuls en poſſeſſion de fournir de draps la ville de Naples: ces draps, la plûpart de la première qualité, payoient des droits d'entrée en raiſon de cette qualité. Les Anglois commencèrent ce même commerce par des draps de bas prix, ſoit qu'ils vouluſſent par-là remplir

* Voyez Ricci *de Regno Sic. & Neapol.* Giannone *L.* 28. *c.* 1.

le vuide que leur laiſſoient les François, ſoit que leurs manufactures ne fuſſent pas encore en état d'entrer en pleine concurrence avec eux. Quoi qu'il en ſoit, ayant long-temps commercé ſur ce pied, ne payant en conſéquence que des droits fort modiques, & renouvellant de temps en temps des Traités où le taux de ces droits étoit conſervé, ils ſont inſenſiblement parvenus à fournir Naples de draps de la première qualité, ſans que l'ancien Tarif ait varié à leur égard. Les François, ſurtout depuis l'avénement de Dom Carlos à la Couronne, pouvoient prétendre une égalité de traitement. Mais, ſoit oubli ou mal-adreſſe de leur part, ſoit bonheur ou entregent de la part des Anglois, les choſes ſont encore dans cet état défavorable à la France, qui ne ſoutient ſon commerce en ce pays, que par ſes camelots & par les linons de Picardie. NAPLES.

Naples, long-temps dominée par les Eſpagnols, en avoit pris le génie. Devenue tributaire, pour tous ſes beſoins, des Nations commer-

NAPLES.

çantes, elle ne ſçavoit ni diminuer ces beſoins par l'induſtrie, ni fournir que de foibles équivalens dans les productions de ſon ſol, telles qu'elles ſortoient des mains de la Nature. Le Roi Dom Carlos & ſon Miniſtère ont travaillé efficacement à la tirer de cette ſituation déſavantageuſe, en créant des manufactures, & en ranimant celles qui languiſſoient par le défaut de protection.

Depuis quelques années, la fabrique de toiles, bornée chez les Payſans à des toiles groſſières à leur uſage, s'eſt étendue de manière qu'elle commence à fournir la Bourgeoiſie des Villes, de toiles communes que leur débit avantageux ne manquera pas de perfectionner. Des manufactures de velours plein, de demi-velours, de mouchoirs, de bas de ſoie, &c. ſe multiplient, s'étendent, & ſe perfectionnent au point d'exciter le déſir des Etrangers. La filature des cotons fournit aux beſoins des manufactures nationales, & à des envois conſidérables en Allemagne & en Suiſſe. Enfin le Commerce a

dans l'Univerſité une Chaire qu'un Particulier avoit fondée pour la Morale, & qui, demeurant déſerte, faute d'Auditeurs, a été conſacrée par le Gouvernement à l'explication des principes & des détails du commerce : ce qui ſervira du moins à conſtater l'intérêt que prend le Miniſtère à cette partie de l'adminiſtration. NAPLES.

D'après l'idée que j'ai donnée de l'état actuel de la Muſique à Naples, il eſt aiſé de concevoir qu'elle fait l'objet d'un commerce aſſez conſidérable. Les marbres que les Napolitains travaillent ſupérieurement pour le placage, les macaroni & autres pâtes dont les Italiens ſont ſi friands, & qui ne ſont nulle part auſſi parfaits qu'à Naples, les Chevaux & les Mulets de race Napolitaine qui n'ont point leurs pareils en Italie, la Bijouterie & la Librairie qui fleuriſſent à Naples, forment autant de branches de commerce qui font ſubſiſter cette grande Ville, & qui l'enrichiront par la ſuite, ſi le Gouvernement leur continue ſa protection.

NAPLES.

Il attend sans doute que tout cela ait pris une certaine consistance, pour lever les droits de sortie & l'*embargo* sur les harras. Le Roi de Naples a cette consistance pour objet, dans le rembourſement des capitaux, pour les intérêts desquels la plûpart de ces droits aliénés par les Vicerois Espagnols, se perçoivent encore au profit des Compagnies qui en avoient anciennement fait les fonds.

En attendant la liberté que réclame le commerce, ces droits s'exigent & se levent avec une rigueur tout-à-fait sans exemple. J'en fis l'expérience à mon départ de Naples : j'y fus fouillé de manière à me faire croire qu'un malheureux, sorti *triorchis* des mains de la Nature, seroit saisissable & amendable. Par l'examen très-détaillé de mes hardes, auquel il fut ensuite procédé, j'appris avec étonnement que le linge, les étoffes & les bas fabriqués à Naples, devoient des droits considérables de sortie.

Si quelque chose peut arrêter l'activité que le Gouvernement veut donner

donner à l'induſtrie, & retarder les reſſources qu'il lui prépare, ce ſera peut-être le parti pris par ce Gouvernement, d'ériger Naples en puiſſance militaire, & de la ſoutenir ſur ce pied. En conſéquence de ce parti, le Roi de Naples entretient en pleine paix, un fond de quarante à cinquante mille hommes. Il eſt vrai que la population en ſouffre peu: toute l'Infanterie eſt preſque compoſée de déſerteurs François que la haute paye y attire, mais ſans leur faire paſſer le goût de la déſertion: goût d'autant plus vif, qu'ils n'ont de congé à eſpérer que par mort ou par des maladies qui les mettent hors de ſervice. Nous étions acoſtés à chaque inſtant, dans les rues de Naples, par quelqu'un de ces Soldats qui, nous croyant François, nous faiſoient part de leurs peines & de leurs regrets: regrets inutiles, par l'exactitude avec laquelle ſont gardées toutes les frontières du Royaume! On peut cependant regarder comme un acte d'humanité de la part du Gouvernement, les peines qu'il inflige aux déſerteurs ramenés

NAPLES.

NAPLES. à leurs Corps : elles ſe réduiſent à quelques jours de priſon & de jeûne ; on les augmente dans les cas de récidive, mais elles ne vont jamais à la mort.

Dans notre retour en France, nous rencontrâmes ſur les landes de Livourne, des Soldats François qui, du fond de la Weſtphalie, couroient s'enfermer dans cette ſouricière. Nous leur expoſâmes le plus pathétiquement qu'il nous fut poſſible, l'état & les regrets de ceux qui s'y trouvoient pris : ils nous répondirent qu'ils vouloient en tâter, & continuèrent leur chemin.

RETOUR DE NAPLES A ROME.

DANS ce retour, je tins de Capoue à Terracine, une partie de la route qu'Horace avoit tenue dans le voyage de Rome à Brindes, qu'il décrit, d'après Lucilius, avec autant d'agrément que de naïveté, dans la troiſiéme des Satyres de ſon premier Livre: je me trouvois alors dans l'état de *lippitude* dont Horace fut affligé ſur cette route.

L'étude que je fis de cette Satyre, m'y découvrit un fait que les Commentateurs & les Traducteurs n'y ont point vu: c'eſt qu'Horace fit à pied ce grand voyage, ainſi que l'on peut le conclure, 1°. du verbe *repere* *, qui y eſt employé deux

* M. Dacier, après avoir expliqué dans une Note, que *repere*, le même que le Grec ἕρπειν, *gliſſer*, *ramper*, *ſerpenter*, ſignifie auſſi *marcher*, en conclut qu'Horace fit le voyage à cheval.

fois, & de l'*altiùs præcinctis :* tous termes qui ne conviennent qu'à des piétons ; 2°. de la distance des gîtes ; 3°. de la mention expresse d'une partie de la route qu'il fit en chariot, & du silence qu'il garde sur sa monture, lors de son embarquement dans le coche du *Forum Appii ;* 4°. de l'âge & de l'état du Poëte * qui, alors âgé de vingt-deux ans, avoit, l'année précédente, fait la campagne de Philippes dans l'Infanterie ; 5°. de la compagnie du fameux Héliodore, ce sçavant Grec qui, comme les gens de sa Nation, étoit grand marcheur, par goût, par principe d'économie, & par une suite de l'éducation grecque. Je laisse le dévelopement de cette découverte au premier Capucin qui, traduisant Horace, ou

* Le Poëte nous peint ainsi lui-même cet état :

Ut primùm me dimisêre Philippi
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et Laris & fundi, paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Epist. II. Lib. II. vers. 49.

le commentant, observera que les Beaux-Esprits de la Cour d'Auguste conservoient encore, avec cette allure de l'ancienne Rome, la simplicité de mœurs qu'elle semble annoncer.

J'ai dit que la Satyre dont il s'agit, est écrite avec autant d'agrement que de naïveté; mais il en faut excepter l'Episode de Messius & de Sarmentus. Elle est au ton du style poissard qui s'étoit emparé de Paris, lorsque nous y arrivâmes en 1755: ton qu'Horace avoit sans doute rapporté de l'armée. On le retrouve dans la Satyre *Proscripti Regis Rupili*, qu'il composa l'année suivante. L'usage du grand Monde, ses liaisons avec les amis d'Auguste, l'air d'une Cour aussi délicate qu'éclairée, le corrigèrent bientôt de ce mauvais ton*.

* On ne le retrouve plus dans ses Ouvrages; il le laissa *Lippis, atque Tonsoribus*, quoique Lambin & la plûpart des Commentateurs l'ayent jugé *urbanissimum & festivissimum*. La Note de M. Dacier sur cette mauvaise plaisanterie, est encore plus ridicule que celle sur le *repere*.

On trouve, dans tous les Itinéraires, le détail des curiosités de différens genres, répandues dans les divers lieux que traverse la grande route de Naples à Rome : je ne parlerai donc que de celles qui leur ont échappé.

A trois lieues de Capoue, on traverse le Gariglian, qui est le *Liris* des Anciens. Cette rivière qui bornoit le *Latium*, arrose une campagne très-fertile, bordée par les côteaux qui donnoient le fameux vin de Falerne. On voit là les ruines de la ville de Minturne, & ces marais où Marius vint se mettre à l'abri de la vengeance de Sylla. C'est en parlant de ces campagnes souvent arrosés du sang François, que Brantôme * s'écrioit : » Hélas ! j'ai vu ces » lieux-là, mesme le Gariglian. C'é» toit à soleil couchant que les om» bres & les mânes commencent à » apparoître, comme phantosmes, » plutost qu'aux autres heures du » jour : il me sembloit que les ames » généreuses de nos braves François

* Vie du grand Gonsalve.

» là morts*, s'eſlevoient ſur la terre, » me parloient & quaſi me reſpon- » doient, ſe plaignant de leurs com- » bats & de leur mort. «

* Vers l'an 1503, ſelon le rapport de Guichardin.

MOLA.

MOLA que l'on rencontre enſuite, eſt l'ancienne *Formiæ*, bâtie par les Leſtrigons qui paſſoient dans l'antiquité pour Antropophages. Il n'exiſte plus de cette Ville, qu'une rue qui occupe le fond de la baye couverte à l'Oueſt par le promontoire de Gayette. La montagne, ſur le penchant de laquelle *Formiæ* étoit bâtie, eſt aujourd'hui plantée de vignes qui donnent d'excellent vin. En parcourant ce terrein, j'y vis les reſtes d'un mur d'une prodigieuſe ſolidité, formé de très-groſſes pierres taillées uniformément en boſſage. Ces pierres ſe prêtoient d'autant moins à cet agrément, qu'elles ſont un compoſé de pierres bleues de la plus grande dureté, unies par un ciment naturel; ce que les Naturaliſtes appellent du nom Anglois *Pouding*. Tout le promontoire de Gayette eſt une maſſe continue de rocher de la même eſpèce que celui du Mont-Caſſin.

Les montagnes dont ce promontoire eſt la continuité ; furent longtemps le repaire de troupes de Bandoliers, formées de déſerteurs des armées qui, pendant une partie du ſeiziéme ſiécle, s'étoient diſputé le Royaume de Naples. Ces Bandoliers vivant de pillage, & vrais ſucceſſeurs des Leſtrigons, compoſoient une eſpèce de République peu inquiétée, tolérée même, dit-on, par les Vice-rois Eſpagnols. Tant qu'ils tinrent ce poſte, les Voyageurs ne ſe haſardoient à portée d'eux, qu'en caravanes armées juſqu'aux dents. J'appris qu'une de ces caravanes avec laquelle le Taſſe paſſoit à Naples, fut attaquée, défaite & détrouſſée. Un des Bandoliers ayant, ſur le champ de bataille, oüi nommer l'Auteur de la *Jéruſalem*, le chercha, le joignit & le préſenta au Chef de ſa Troupe. Il en fut reçu avec reſpect & vénération ; ſon bagage lui fut rendu ; on y ajouta un préſent, & le Chef lui-même, à la tête d'une eſcorte, le conduiſit hors de la portée de tout danger. Ainſi la Providence ſçait mêler quelques conſolations à l'a-

MOLA.

MOLA. mertume dont la jalouſie contemporaine empoiſonne la vie des Illuſtres qui, comme le Taſſe, ont eû à gémir de l'ingratitude de leur ſiécle *.

Les frontières du Royaume de Naples furent enfin purgées de ces Bandoliers, par le Marquis de Carpio, vers la fin du dernier ſiécle. Dom Mabillon, Miſſon, Burnet & tous les Voyageurs qui ont parcouru l'Italie depuis cette heureuſe expédition, s'accordent à combler de bénédictions le Marquis de Carpio.

Sous les Romains, les mêmes plages étoient infeſtées de Corſaires, qui en avoient uſé avec le fameux Scipion l'Africain, banni de Rome par la jalouſie contemporaine & retiré à Linterne entre le Volturne & Cumes, comme les Bandoliers en uſerent depuis avec le Taſſe. Ces Corſaires, dans une deſcente ſur le rivage de Cumes, ayant pénétré juſqu'à Linterne, y attaquèrent aſſez vivement la première maiſon qu'ils atteignirent: c'étoit juſtement

* *Ploravêre ſuis non reſpondere favorem Speratum meritis.*

celle de Scipion. Ayant appris des Eſclaves qui s'étoient mis d'abord en défenſe, à qui appartenoit cette maiſon, ils mirent les armes bas, & leur demandèrent, comme une grace, la permiſſion de rendre leurs reſpects au Héros dont elle étoit devenue l'aſyle. Scipion averti de leur demande, leur accorda ce qu'ils demandoient: après l'avoir vû, ils ſe remirent en mer, en ſe louant du bonheur de leur expédition. MOLA.

Je demandai, à Mola, un Barbier. A cette demande, entra dans l'auberge un grand homme à mouſtache, noir & ſec, à demi couvert d'un habit brun tout en guenilles, traînant une épée d'une prodigieuſe longueur, en un mot, ayant tout l'air d'un deſcendant des anciens Leſtrigons. Après toutes les cérémonies uſitées en Italie pour cette opération, il me fit la barbe avec une dextérité, une preſteſſe, une légèreté que je n'ai éprouvées que cette fois en ma vie. Je ne manquai pas de lui demander de quel pays il étoit, & où il avoit appris les principes & la pratique de ſon Art. Il me répondit,

MOLA. qu'il étoit Catalan ; qu'il venoit de Conſtantinople, où il avoit, pendant ſix ans, fait la barbe, & qu'il n'avoit rien gagné à ce métier, parce qu'il étoit un écorcheur, en comparaiſon des Barbiers Turcs.

Après Mola, en face d'un baſſin que forme la mer, au revers du promontoire de Gayette, la voie Appienne eſt bordée de quelques maiſons, l'une deſquelles étoit, à ce qu'on me dit, le *Formianum* de Cicéron. Ces maiſons exiſtantes encore en partie, ſont d'une conſtruction très-antique, avec des appartemens, des fenêtres & des portes de la plus petite, mais de la plus élégante proportion. Tout y eſt revêtu de marbre, & les ornemens y ſont diſtribués avec autant de ſobriété que de goût. Vis-à-vis de ces maiſons, un terrein en pente douce, planté en oliviers, conduit à la mer. C'eſt-là où, ſuivant la Tradition, Cicéron fut immolé au reſſentiment d'Antoine & de Fulvie : c'eſt le lieu que, ſuivant Appien, les Voyageurs viſitoient avec une vénération qui tenoit du culte religieux.

FONDI.

Je vis à Fondi, dernière ville du Royaume de Naples, la chambre & l'Ecole de Saint Thomas d'Aquin. Les Dominicains ne tiennent plus que par reſpect pour ces monumens, à une maiſon qui a l'air abandonné; & où la chambre même de Saint Thomas eſt devenue un repaire de Rats. Entre cette Ville & les ruines de ſon Château, coule une très-belle fontaine appellée par les habitans, *Fontana di Petronio.* A ſa ſource, on voit encore des reſtes d'appartemens antiques, deſtinés ſans doute à des bains. Le pavé eſt en moſaïque à compartimens. Dans un des angles intérieurs de la partie la moins ruinée, on voit les reſtes d'une ſtatue Conſulaire en marbre, de grandeur naturelle, appliquée à cet angle.

Le Château de Fondi eſt célèbre par l'enlévement qu'y tenta, l'an 1534, le fameux Corſaire Caradin Barberouſſe, de Julie de Gonzague, épouſe du Prince Veſpaſien Colon-

FONDI. ne. Cette Julie fut aux Beaux-Eſprits d'Italie dans le ſeiziéme ſiécle, ce qu'a été, dans le ſiécle ſuivant, la fameuſe Julie de l'Hôtel de Rambouillet aux Beaux-Eſprits de France. Les éloges de la première tiennent, dans les Ouvrages de l'Arioſte, du Caro, du Molza & autres, le rang qu'occupent ceux de la ſeconde, dans les Œuvres des Voiture, des Sarrazin, des Benſérade, &c.

La Cour que tenoit la belle Julie de Gonzague à Fondi, étoit fréquemment augmentée & embellie de la préſence du Cardinal Hyppolite de Médicis, en qui les agrémens de la figure, & les graces de la jeuneſſe étoient relevées par toutes les qualités brillantes & ſolides qui furent l'apanage de ſa Maiſon. Clément VII, ſon oncle, avoit réuni ſur ſa tête les plus grandes places & les meilleurs bénéfices dont il pût diſpoſer. Mais que peuvent contre la mort, ou plutôt que ne peuvent pas quelquefois, pour l'accélérer, toutes les faveurs de la Fortune & de la Nature! Dans l'année qui ſuivit la mort de ſon Oncle, le jeune

Cardinal, à l'âge de vingt-quatre ans, mourut empoiſonné à Siri, petite Ville dans le voiſinage de Fondi. Il venoit y faire ſes adieux à la belle Julie : il partoit pour ſuivre l'Empereur dans l'expédition de Tunis, où l'appelloit une bravoure au-deſſus de ſon état, mais qu'il avoit déja ſignalée en Hongrie, ſous le Pontificat de ſon Oncle, y ayant conduit & commandé, avec le titre de Légat Apoſtolique, un Corps de dix mille hommes, qui avoit utilement ſervi l'Empereur contre le fameux Soliman. FONDI.

Deux années après, la belle Julie ſe jetta dans un Couvent de Religieuſes à Naples où elle recevoit & voyoit avec plaiſir tous les gens aimables qui avoient formé ſa Cour à Fondi. Elle leur demandoit, avec le plus vif empreſſement, des nouvelles de la ſanté, des plaiſirs & des amours des abſens. J'ai tiré ces détails de l'Hiſtoire de Florence par le Varchi (*Liv.* 14.), ainſi que des Lettres du Molza, qui font partie du Recueil de Paul Manuce, & de celles d'Annibal Caro au Molza. Le

FONDI. portrait de Julie de Gonzague, de la main de Frà-Sebaſtiano del Piombo, & annoncé par le Vaſari, dans la vie de ce Peintre, comme un de ſes morceaux les plus précieux, paſſa depuis à François I. & il fait partie de la Collection des Tableaux du Roi de France.

Le jour que je vis Fondi, étoit un jour de foire ou de marché : la place étoit pleine d'hommes & de femmes achetant, vendant, parlant affaires, & tous en habit des Dimanches. Celui des femmes eſt le même que l'habit des Payſanes du Bugey & des Servantes de Lyon. Les hommes ſont vêtus d'une veſte & d'un large ſurtout à la matelotte, jetté ſur les épaules, le tout d'une étoffe groſſière de couleur de Capucin. Leur chauſſure eſt encore celle des temps héroïques *: c'eſt le brodequin dont ſe

* C'étoit la chauſſure des anciens Toſcans. C'eſt celle que Virgile déſigne dans ce vers:

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis,

ſur lequel Servius obſerve que les Romains l'ayant empruntée des Toſcans, elle fut

parent nos Acteurs tragiques. Il a pour ſemelle un ſimple morceau de cuir verd ou écru, avec le poil en-dedans ou en-dehors, ſuivant la ſaiſon ou ſuivant le goût de celui qui le porte. Ce cuir eſt maintenu par FONDI.

---

d'abord à l'uſage des ſeuls Sénateurs, dont elle paſſa aux Chevaliers & enſuite aux Soldats. Les Sénateurs & les Chevaliers l'ayant quittée, y avoient ſubſtitué des ſouliers en forme de demi-bottines. Les Grecs la conſerverent chez eux ſous le nom de σανδάλιον. C'étoit la chauſſure des Juifs, même celle de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Les Romains de Conſtantinople prirent, à l'exemple des Egyptiens & des Lévantins, les galloches, *gallica*, qui ne ſont autre choſe que les babouches des Turcs, & les pantouſles du Pantalon de la Comédie Italienne. Tertullien diſoit à un Sénateur de Rome, qui avoit quitté les ornemens de ſa dignité, pour prendre l'habit Iſiaque :

Caligâque remotâ,
Gallica ſit pedibus molli redimita papyro.

Cependant l'ancienne chauſſure s'étoit conſervé parmi les Payſans de l'Apennin, & c'eſt d'eux ſans doute que les Capucins, les Carmes, &c. l'ont empruntée. *Vid. Salmaſii Conſut. animad. Ant. Cercoetii. pag.* 220. *& ſeqq.*

FONDI. des ficelles attachées en ſix endroits, & enſuite repaſſées en différens ſens autour de la jambe, juſqu'au-deſſus du molet. En hyver, ils ajoutent un bas de laine à cette chauſſure qu'ils appellent en leur patois, *Ciocia*: mot qui, dans la prononciation, a le même ſon que *chauſſe* en François. C'eſt ainſi que dans le patois de Calabre, au lieu de *camino*, on dit *ciminiere*, qui eſt préciſément le mot François *cheminée*: ſoit que les François ayent porté ces mots dans le fond de l'Italie, ſoit qu'ils les en ayent rapportés.

La foire me procura le ſpectacle de l'audience publique qui ſe tenoit ſous un hangart, à un coin de la place. La vûe du Juge me rappella l'Aufidius Luſcus d'Horace, la *prétexte* & le *lati-clave* dont il étoit affublé, ainſi que le feu qu'il faiſoit porter devant lui, à l'exemple des premiers Magiſtrats de Rome *.

* *Inſani præmia Scribæ,*
Prætextam & latum clavum prunæque batillum.
Sat. 3. Lib. 1.

FONDI.

Le Magiſtrat que je vis n'avoit point ces brillans acceſſoires, mais bien cet air empeſé & bourſouflé qui, dans les petites Juriſdictions de tout pays, fait la partie capitale de la repréſentation.

TERRACINE.

TERRACINE eſt la première place de l'Etat Eccléſiaſtique. Malgré la garniſon que le Pape y tient pour l'honneur de la frontière, cette ville a l'air auſſi déſerte que peu opulente. Les maiſons ſont des amas de pierres & de roche, preſque ſans ouverture pour les portes & pour les fenêtres: avec une porte bien ſolide, il n'eſt aucune de ces maiſons qui ne fût en état de ſoutenir un ſiége. Le jour que j'y paſſai, étoit un Vendredi, & le Bœuf qui devoit être mangé le Dimanche, couroit les rues, pourſuivi & harcelé par les enfans, par la canaille & par tous les paſſans. C'eſt l'uſage de ces petites villes: on prétend que cet exercice attendrit & bonifie la chair de ces animaux que l'on tue excédés de fatigue & trempés de ſueur.

La Cathédrale de Terracine eſt le reſte preſque entier d'un ancien Temple. Elle a un portique ſoutenu par de très-belles colonnes de marbre.

TERRACINE.

On voit, ſous ce portique, un tombeau antique de granit, d'un volume conſidérable, & orné de bas-reliefs. Le ſocle ou maſſif ſur lequel eſt élevée la colonade, porte, dans ſon milieu, une grande & belle inſcription en l'honneur de Théodoric qui répara la route de Rome à Naples, & toutes les Villes de cette route, avec une magnificence digne des premiers ſiécles de l'Empire.

Du clocher de la Cathédrale, on découvre au Nord & à l'Eſt, un pays très-riche, dont le ſol eſt coupé, comme celui du Milanès, par quantité de ruiſſeaux & de petites rivières, & auquel il ne manque que des Cultivateurs. Les marais Pontins font partie de ce pays. La vûe eſt bornée à l'Oueſt par le promontoire *Circello*: lieu célèbre dans la Fable, par le ſéjour de Circé, & par la mauvaiſe plaiſanterie qu'elle y fit aux Compagnons d'Ulyſſe. La pleine mer remplit le reſte de ce beau ſpectacle.

Après avoir dîné à Terracine, je devançai le départ des voitures; invité par la ſérénité du ciel, par la

TERRACINE. douceur de l'air & par la beauté de la voie Appienne, qui, dans cette partie, eſt preſque auſſi ſaine & auſſi entière qu'elle l'étoit du temps du Cenſeur Appius, je la parcourus pendant environ deux lieues. Toutes les pierres dont elle eſt formée, ſont de lave & d'une dureté que dix-neuf ſiécles n'ont point altérée : elles ſont toutes à joints inégaux, & paroiſſent jettées irrégulièrement, au haſard. Mais la préciſion avec laquelle elles ſont raccordées entr'elles & avec celles qui forment les bordures & le parement de la chauſſée, fait voir, dans cet arrangement, le réſultat de la plus ſçavante combinaiſon pour la ſolidité d'un ouvrage de cette nature. Il exiſte encore des reſtes de ces *Cippes* * ou marche-pieds poſés de diſtance en diſtance, pour aider à monter & à deſcendre aux Cavaliers Romains qui chevauchoient ſans étriers. J'ai vu à Paris de ſemblables marche-pieds à la porte de

* Miſſon a pris cela pour des reſtes de murs, qui bordoient de part & d'autre la chauſſée.

l'hôtel le Pelletier, vieille rue du Temple, & aux portes du vieil hôtel des Urſins : ils datent du temps où les premiers Officiers du Parlement n'avoient qu'une Mule pour toute voiture *. TERRACINE.

La partie de la voie Appienne que je parcourus à pied, offre, de droite & de gauche, une continuité de ruines de Palais, de Temples, d'aqueducs, de tombeaux. Au milieu de ces ruines, je penſois quel grand, quel magnifique ſpectacle devoit offrir l'Italie aux Curieux qui, du fond de nos pays Septentrionaux, venoient la viſiter dans tout le temps du haut Empire. Parmi ces débris, j'apperçus à la droite du chemin, ſous un tas de brouſſailles, un maſſif qui me parut plus entier que tout ce que j'avois encore vu dans cette courſe. Il ne préſentoit au chemin qu'un mur nud. L'ayant

* Selon les Antiquités de Ducheſne, Paris, chap. 20. *on les voyoit allant de grand matin au Palais, ſur leurs Mulets, qui prioient Dieu, & qui diſoient leurs Heures & Chapelets par les chemins.*

TERRACINE. tourné, j'y vis avec ſurpriſe un petit Temple ou Chapelle antique entièrement bâtie de grands quartiers de marbre blanc, de l'appareil le plus ſoigné & de la plus belle conſervation. Tous les ornemens ſe réduiſoient à de ſimples moulures pouſſées dans le ceintre de la façade, & à un léger entablement traité dans le goût le plus pur & le plus ſage. Si ce Temple, qui a la forme d'une vaſte niche, n'étoit pas un tombeau, c'étoit ſans doute une Chapelle ſemblable à celle que Cicéron vouloit conſacrer à la mémoire de ſa chère Tulliola, & dont il parle ſi ſouvent dans ſes Lettres à Atticus. Quels qu'en ayent anciennement été la deſtination & l'uſage, il ſert aujourd'hui à recevoir le fumier & les débris des plantes & des végétaux que le Cultivateur du terrein contigu y tient en macération. La proportion de la porte de ce monument, enterrée d'un bon tiers de ſa hauteur, indique que tout le ſol de la droite de la voie Appienne s'eſt élevé au moins de deux pieds, & peut-être de davantage, ſi, comme il y

a toute apparence, on montoit à ce Temple par quelques gradins. D'où, par une conséquence ultérieure, il résulte, qu'originairement la voie Appienne débordoit de deux ou trois pieds le niveau du sol qui l'égale à présent. Il me suffit d'indiquer cette découverte aux Artistes en état de la développer *. TERRACINE.

En suivant la route, quelques ravins que je rencontrai, me mirent à portée de vérifier ce que disent de la construction des voies Romaines, les Ecrivains qui se sont exercés sur ces monumens, les plus augustes peut-être, de la magnificence des Maîtres de l'Univers **. En découvrant

* Je dirai avec Cicéron, parlant d'un monument de cette espèce : *Ibi Capella quædam est, ea quidem mirè, ut etiam nos qui harum rerum rudes sumus, intelligere possumus, scitè facta & venustè.* Cic. in Verr. Lib. 2.

** Le sçavant Bergier, dans son Histoire des grands chemins de l'Empire, (*Liv.* 1. *chap.* 10.) prouve qu'Auguste & ses Successeurs employoient aux corvées les Soldats légionaires : *Ne discordiâ laboraretur, cùm assuetas expeditionibus miles, otio lasciviret.* Voyez l'endroit cité.

TERRACINE. perpendiculairement le flanc de la chaussée, ces ravins me firent voir que le pavé portoit, dans sa continuité, sur un massif de maçonnerie, revêtu sur les flancs de pierres d'échantillon, liées par un fort ciment. Quoique les ravins eussent en quelques endroits une profondeur d'environ deux pieds, je ne découvris nulle part la naissance de ce massif, dont la profondeur est sans doute en raison de la mobilité du terrein marécageux qui lui sert de base dans toute cette partie.

En comparant des chemins ainsi construits, avec les chemins modernes si multipliés dans nos pays, on ne voit, dans ces derniers, que des allées de jardin dont l'entretien & les renouvellemens annuels ne profitent qu'à ceux qui les commandent *, sans promettre autre chose dans les revolutions qu'amene la suite des temps, que des fondrières impraticables pour les voitures.

* *Et Dominum fallunt, & prosunt Furibus.*
Horat. Ep. 6. L. 1.

PIPERNO.

PIPERNO, ville autrefois importante, aujourd'hui ruinée, & patrie de Camille, l'une des Héroïnes de l'Enéïde, me donna, dans sa meilleure auberge, un très-mauvais souper & un lit que je quittai sans regret dès trois heures du matin. Je dînai encore plus mal dans une auberge isolée, à la tête d'un bois de chênes verds. A côté de cette auberge, au milieu d'un terrein très-uni, la terre, en s'éboulant, a ouvert un gouffre de forme circulaire d'environ cinquante pieds de diamètre. A la profondeur de quinze à vingt pieds, & à travers trois couches successives de rocailles de différentes espèces, on voit une eau d'un verd-noir, que l'on me dit être sans fond. On m'ajouta que ce lieu fut occupé par une auberge où se faisoient choses *che non convenivano*, & que Saint Nicolas ouvrit ce gouffre, qui engloutit l'auberge, corps & biens.

VÉLETRI.

VÉLETRI, où j'arrivai de très-bonne heure, n'offrit à ma curiosité qu'un beau Palais, dont le jardin très-vaste, & orné, comme le bâtiment, de ſtatues & d'antiques de toute eſpèce, eſt le plus régulièrement diſtribué que j'aie vu en Italie. La place de la ville eſt décorée d'une ſtatue en bronze d'Urbain VIII, jettée par le Cavalier Bernin: c'eſt exactement la même que celle que l'on voit au tombeau de ce Pape, dans le rond-point de Saint Pierre de Rome.

Les gens de Vélétri n'ont pas autant de reſpect que les Romains pour les chefs-d'œuvres de l'Art: une eſpèce de cul-de-ſac en retraite ſur la place, eſt le lieu qu'occupe cette ſtatue; & ce lieu eſt le réceptacle de toutes les ordures qu'y jette le voiſinage, ou qu'y vient dépoſer la canaille.

J'y étois la veille de la Touſſaint. Je vis, dans la Cathédrale, les Vêpres

célébrées pontificalement par le feu Cardinal Delci, Doyen du Sacré Collége, &, en cette qualité, Titulaire de l'Evêché d'Oſtie, réuni à celui de Véletri. Quelle différence entre la pompe & l'éclat qui brillent à Rome dans de pareilles cérémonies, & l'air ſimple, pauvre & meſquin de celles de Véletri! En un mot, le Doyen du Sacré Collége, dans les fonctions les plus brillantes du premier Epiſcopat de l'Egliſe Romaine, a moins de repréſentation que le plus petit Curé de Paris, à la tête de ſon Clergé. VÉLETRI.

Véletri aſſiſe ſur un côteau, eſt environnée de vignes & de petits jardins qui ſont pour les *Curiali* de Rome, ce que ſont pour la Prélature & pour les gens riches, les Tivoli, les Freſcati, &c. Cette Ville, preſque déſerte, hors les temps de *villégiature*, a néanmoins des fontaines en plus grand nombre & plus abondantes que bien des Capitales de Province de nos pays Septentrionaux; & ces fontaines ajoutent un nouvel agrément à celui que tire Véletri de la pureté de l'air.

beau en venant ; & nos Domeſtiques, en allant chercher les Chevaux à la poſte, furent trempés juſqu'aux os. Cependant la pluie finit comme nous montions en chaiſe, après avoir dîné avec nos amis ; & nous eûmes, juſqu'à Florence, le temps du plus bel Automne.

A Baccano, ſeconde poſte, un bel Epagneul de la grande eſpèce ſe joignit à nous, & nous eſcorta juſqu'à Florence, nous careſſant, mangeant & couchant avec nous, nous ſuivant dans les petites courſes que nous faiſions à pied dans les Villes de la route ; en un mot, nous rendant tous les devoirs & nous montrant tout l'attachement d'un Chien né & élevé parmi nous. L'Hôte de l'auberge, où nous deſcendîmes à Florence, le reconnoiſſant dès qu'il l'eut apperçu, nous apprit que ce Chien rouloit ainſi entre Baccano ou Viterbe & Florence ; qu'il l'avoit déja vu pluſieurs fois à la ſuite de différens Voyageurs ; que Florence étoit le terme de ſes courſes, & qu'il en repartiroit pour Viterbe, lorſqu'il ſeroit délaſſé. La pré-

diction fut accomplie : après un séjour de quatre jours, *Baccano* (nous avions ainsi nommé ce Chien,) se remit à la suite de quelques Anglois qui partirent de notre auberge.

Nous arrivâmes avec la nuit, à la troisiéme ou quatriéme poste, dans une maison isolée, au milieu d'un bois situé sur une colline qui étoit environnée de rivières, dont la plûpart étoient débordées. Ce gîte répondoit parfaitement à l'idée qu'on nous en avoit donnée à Rome, avant notre départ de cette Ville. Nous y fîmes un assez bon soupe, étant servis par une Hôtesse jeune, gentille & courtoise, dont les manières, ainsi que celles de son mari, ne nous promettoient rien de sinistre.

Pour toute précaution pour la nuit, étant montés à notre appartement, je dis à nos Domestiques, de dessus la gallerie, qu'ils nous fissent partir de bon matin ; & qu'à quelque heure qu'ils vinssent nous éveiller, ils trouveroient notre porte ouverte. En effet, nous ne la fermâmes point, & nous dormîmes fort

tranquillement pendant toute la nuit, qui eût été une nuit d'allarme & peut-être de danger pour gens qui auroient marqué de la défiance ou de la crainte.

Cette confiance eſt le rempart le plus sûr qu'il y ait pour les Voyageurs dans ces mauvais pas. Les coquins, qui ſont ordinairement les plus poltrons de tous les hommes, ne redoutent rien tant que le ſang-froid: jugeant d'autrui par eux-mêmes, ils imaginent qu'on ne peut l'avoir qu'avec un arſenal, & ils regardent comme autant d'arſenaux, toutes les chaiſes de poſte dans leſquelles voyagent les Anglois & les François. Cette idée eſt tellement forte en eux, qu'un Anglois ou un François mettant pied à terre, l'épée à la main, menera battant une douzaine de ces coquins chargés de dagues & de piſtolets.

A l'apparition ſubite d'un homme ſortant du coin d'un bois, avec fuſil, épée, dague, ſtilet & piſtolets, il m'eſt arrivé de ſauter une fois hors de ma chaiſe ſans aucune arme, d'aller à lui, de lui demander ſous le

nez : *Che hora è ?* & de le renvoyer friſſonnant de peur : friſſon qui s'annonçoit par le cliquetis des armes dont il étoit bardé.

J'ignore comment en uſent les autres Voyageurs ; ce que je ſçai, c'eſt qu'aucun d'eux ne peut être plus pauvrement armé que nous l'étions. *Tutta Breſcia*, diſent les Italiens, *non armarebbe un Cogl....*

VITERBE.

VITERBE, que nous vîmes le ſecond jour, eſt une fort jolie Ville, avec Cathédrale, Palais, Hôtel-de-Ville, place & fontaines très-abondantes, ornées avec goût. Cette Ville, aſſez peuplée, s'annonce de loin par des tours très-élevées, ſemblables à celles que nous avions vûes dans la Romagne, & qui, comme elles, ſervoient de fortereſſes dans les guerres civiles qui déchirèrent Viterbe juſques dans le ſeiziéme ſiécle.

Tous les bâtimens publics de Viterbe, ſont ornés d'inſcriptions antiques & du moyen-âge, fabriquées par le fameux Annius, Dominicain: inſcriptions qui en ont impoſé à Miſſon, & que Grutter avoit adoptées, mais ſans les avoir vûes. Ce même Annius, mort & enterré à Viterbe, ſa patrie, ſous le pontificat d'Alexandre VI, avoit donné au Public, ſous les noms de Philon, de Béroſe, de Métaſthène, & de pluſieurs Auteurs

Grecs & Latins dont il n'exiſte plus rien, différens Ouvrages ſur les Antiquités & l'ancienne Géographie ; & ces Ouvrages ſuppoſés ont joui, pendant quelque temps, de la fortune des fauſſes Décrétales. On les trouve cités, comme faiſant texte, par pluſieurs Ecrivains du ſeiziéme ſiécle, & entr'autres, par Léandro Alberti, qui ſoutenoit, ainſi que l'a ſoutenu depuis un Dominicain François, dans une Apologie d'Annius, que tous ces écrits reconnus faux, avoient été donnés d'après d'anciens Manuſcrits, que Léandro dit même avoir vus dans ſa jeuneſſe entre les mains d'Annius *. C'eſt ſans doute d'après des falſifications de cette eſpèce, que le P. Hardouin avoit bâti ſon ſyſtême ſur la fauſſeté de preſque tous les monumens de l'Antiquité profane & Eccléſiaſtique.

VITERBE.

Le territoire de Viterbe eſt couvert de maiſons de plaiſance & de châteaux appartenans aux Cardi-

* *Eſſendo io già molto giovine, hò veduto gli antichi libri di detti Autori.*

VITERBE. naux & aux premières Maisons de Rome. Mais le plus magnifique de tous, est le célèbre Caprarola, bâti par le Vignole, pour le Cardinal Farnèse, neveu de Paul III. Ce château, ainsi qu'une partie du pays contigu au lac de Bolsene, appartient encore à la Maison de Farnèse ou à ses Représentans. Tout cela faisoit autrefois partie du Duché de Castro, dont l'Incamération fut une affaire si longue & si épineuse pour le Saint-Siége, auquel retourneront tôt ou tard ces biens allodiaux que les Loix féodales ont fait passer sur la tête du Roi Dom Carlos, & qu'il a cédés en 1759 au Roi de Naples, son fils, lorsqu'il monta sur le Thrône d'Espagne. Cette réunion, ainsi faite, il ne restera que le souvenir d'une Maison dont la perpétuité sembloit assurée & garantie par l'immensité de ses possessions.

Le chemin qui nous conduisoit de Rome en Toscane, est l'ancienne *via Cassia* dont parle Cicéron dans ses Philipiques, comme partageant l'Etrurie. Ce chemin qui parcourt un pays coupé de montagnes, étoit

le plus mauvais & le plus mal entretenu que nous euſſions encore vu en Italie : il n'y a pas d'apparence que, depuis le Caſſius dont il porte le nom, perſonne ſe ſoit occupé de ſon entretien & de ſa réparation. Obſervons encore que les Villes que nous avons vues ſur cette route, toutes bâties ſur des montagnes, ſont de la fondation des anciens Etruſques, excepté Viterbe bâtie au pied du Mont-Cyminus, auquel elle a donné ſon nom. Mais Viterbe eſt une Ville moderne, formée des débris d'anciennes Cités Etruſques détruites par les Lombards.

VITERBE.

MONTE-FIASCONE.

MONTE-FIASCONE fut la Capitale des anciens Faliſques : elle eſt aujourd'hui célèbre par ſes bons vins ; par un nombreux Séminaire qu'a fondé le Cardinal Barbarigo dont la canoniſation occupe le Pape régnant ; enfin par la fameuſe épitaphe : *Propter nimiùm EST, &c.* qui eſt ſans date.

Le Prélat Allemand, dont elle conſacre la mémoire, étoit un Fugger, de la famille des célèbres Fugger d'Auſbourg, Banquiers de l'Empereur Maximilien, protecteurs des Lettres & des Sçavans, & depuis décorés du titre de Comtes de l'Empire. Leur nom ſe prononce en Allemand, *Foucre*, que le Valet-de-chambre qui préſida aux funérailles de ſon Maître, a rendu par *de Fucris*. De la dépouille de ſon Maître, ce même Valet-de-chambre avoit fait une fondation annuelle de deux barils de *Moſcatello*, que l'on répandoit, la troiſiéme fête de la Pentecôte,

sur la tombe du Prélat Allemand. Cette fondation s'est exécutée jusqu'à l'Episcopat du Cardinal Barbarigo, qui l'a convertie en pain que l'on distribue aux Pauvres. MONTE-FIASCONE.

Quelques Allemands, ne voyant là qu'une mauvaise plaisanterie faite contre leur Nation, ont pris le parti de s'inscrire en faux à la fois contre l'épitaphe & contre le titre de la fondation.

Daniel-Guillaume Mollerus, Professeur de Métaphysique & d'Histoire en l'Université d'Altorf, choisit ce sujet pour une Thèse qu'il fit soutenir en 1680 & qu'il intitula: *De Fabulâ Montefiasconianâ*, Propter nimium EST, EST, EST, DOMINUS MEUS MORTUUS EST, *Disquisitio historica*. Les Recherches du Professeur * sur cette anecdote vraie ou fausse, ont été imprimées avec d'autres morceaux singuliers du même, & remplissent quelques pages *in*-4°.

D'Aquapendente à Sienne, le che-

* Voyez-en le détail à la suite de sa Vie, par le P. Niceron, *Tom.* 12. *p.* 288.

MONTE-FIASCONE.

min eſt un amas de groſſes pierres de lave qu'y jettent les Cultivateurs des champs voiſins. Ces pierres ſans liaiſon, & roulant l'une ſur l'autre, forment des chemins également rédoutables en toute ſaiſon. On nous dit à Radicofani, que, depuis environ un mois, un jeune Abbé François tenant ce chemin dans une mauvaiſe chaiſe de poſte, le fond de la chaiſe avoit manqué; & que l'Abbé avoit, en cet état, fait environ une lieue, jettant inutilement des cris qu'étouffoit le bruit des pierres ſur leſquelles il rouloit.

RADICOFANI.

CETTE Fortereſſe eſt la première place des Etats de Toſcane, & a long-temps appartenu aux Papes. C'eſt une montagne très-vaſte & fort élevée, dont le ſommet eſt terminé par une plate-forme, d'où s'éleve une Citadelle qui d'en-bas a l'air d'une ville. Cette Citadelle bâtie, dit-on, par les Lombards, avoit été réparée avec de grandes dépenſes par Adrien IV. Les Ducs de Toſcane ont perfectionné les anciens ouvrages, & en ont ajouté de nouveaux. Un incendie l'avoit détruite vers l'année 1740, & le dommage n'eſt pas encore entièrement réparé. Auſſi le Pape n'eſt-il pas un voiſin aſſez dangereux, pour que l'on ait dû preſſer bien vivement cette réparation.

Radicofani découvre au Midi la mer & les *Stati degli Preſidii*, & au Nord, l'ancien *Cluſium* & la partie de la Toſcane la plus célèbre dans l'Hiſtoire Romaine. Cette Place a

RADICOFANI.

été le théâtre d'une aventure très-singulière arrivée à un Abbé de Clugny allant de Rome aux bains de Sienne, qui lui étoient ordonnés pour le rétabliſſement de ſon eſtomac. Cette aventure fait le ſujet de la quatre-vingt-douziéme Nouvelle de Boccace, qui la raconte avec tout l'agrément qu'il ſçavoit répandre ſur de pareils ſujets.

SIENNE.

SIENNE, fondée par les Gaulois Sénonois de l'expédition de Brennus, long-temps fameuſe par une nombreuſe population, par de riches manufactures, par un commerce étendu, par de hauts faits d'armes, & par des victoires mémorables ſur les Florentins & ſur les Piſans, a toujours été en décroiſſant, depuis qu'en 1557, elle fut ſoumiſe par les Eſpagnols, à la domination des grands Ducs de Toſcane.

Il ne lui reſte aujourd'hui de ſon ancienne ſplendeur, que des tourelles dont ſont flanquées ſes maiſons les plus conſidérables; ſa Cathédrale qui, dans ſon total & dans chacune de ſes parties, eſt un prodige de magnificence & de propreté; quantité d'Egliſes & de Monaſtères qui partagent avec un hôpital auſſi opulent que bien ſervi, ce qui lui reſte de richeſſes.

Les maiſons les plus apparentes ont, ſoit au rez-de-chauſſée, ſoit à

SIENNE. tous les étages, dans les trumeaux qui séparent les croisées, de forts crampons de fer, d'un pied environ de saillie, ayant à leur extrémité un gros anneau. Je n'ai pu apprendre, ni à Sienne, ni à Florence, quel pouvoit être l'usage actuel ou la destination primitive de ce bizarre hors-d'œuvre.

La grande place creusée en forme de coquille, environnée de bâtimens très-communs, & trop étendue pour la population actuelle de Sienne, n'a de singulier que sa forme, & une fontaine très-abondante, dont les eaux suffiroient pour faire de cette place une petite mer. Cette fontaine qui a son débouché dans le flanc même de la place, a été célébrée par le Dante, *Liv.* 30. de son Enfer :

Per Fonte Branda non darei la vista.

Vers la fin du quinziéme siécle, Pandolphe Petrucci s'étoit emparé à Sienne, de l'autorité ; & il gouvernoit la République au même titre & avec autant de réputation que les premiers Médicis gouvernoient Florence.

rence. C'eſt ce Pandolphe que Machiavel propoſe pour exemple aux Uſurpateurs de l'autorité ſuprême dans un Etat libre, donnant pour modèle, aux Miniſtres de ces Uſurpateurs, Antonio di Venafro qui ſervoit Pandolphe en cette qualité. Florence fourniſſoit à Machiavel les mêmes exemples & de ſemblables modèles; mais écrivant ſous les Médicis, dont il fut toute ſa vie l'ennemi ouvert ou ſecret, il avoit beſoin d'exemples étrangers, quoique voiſins, pour autoriſer les lumières qu'il vouloit donner à ſes Compatriotes, ſur ce qu'ils avoient à redouter, & qu'ils éprouvèrent bientôt ſous la domination d'Alexandre de Médicis*. On s'eſt depuis trompé ſur l'intention de ſon Ouvrage, qui a eu le même ſort que le Traité de Sanchès ſur le mariage. Ce Traité SIENNE.

* Il diſoit aux Florentins encore libres, ce que diſoit Samuel aux Iſraélites las du Gouvernement des Juges: *Hoc erit jus Regis qui vobis imperaturus eſt, &c.* Machiavel prouve par des exemples voiſins & contemporains, ce que Samuel ſe contentoit d'énoncer.

SIENNE. destiné à combattre l'impureté dans ſes derniers retranchemens, eſt devenu le Livre favori de tous les impurs.

La conſidération dont jouiſſoit Petrucci, procura à ſon fils Alphonſe le Chapeau de Cardinal. Promu très-jeune à cette dignité, il ſe mit mal-adroitement à la tête de la faction, qui, après la mort de Jules II, forma une eſpèce de conjuration pour éloigner les vieux Cardinaux de la Papauté, & il eut le malheur de réuſſir, en donnant le jeune Cardinal, Jean de Médicis, pour ſucceſſeur à Jules II. Chargé de proclamer cette élection, il le fit en ces termes: *Nous avons pour Pape Jean de Médicis, Cardinal-Diacre, qui a pris le nom de* Léon X. ET VIVENT LES JEUNES: *VIVANO I GIOVANI.* Mais bientôt Borghino, ſon frere, qui avoit remplacé Pandolphe leur pere, ayant été chaſſé de Sienne par les intrigues des Médicis, il intrigua de ſon côté; il cabala contr'eux & contre Léon X, qui devenu ſon ennemi, le fit arrêter, & l'enferma au Château Saint-Ange, où il mourut dans les fers.

SIENNE.

Le territoire de Sienne & la partie de la Toſcane que l'on parcourt de Sienne à Florence, offrent au Voyageur un nouveau ciel & une nouvelle terre. Les bourgs, les villages, les fermes y ſont plus fréquentes & plus peuplées que dans l'Etat Eccléſiaſtique, les champs plus cultivés, & les terreins ingrats induſtriés avec plus de ſoin. Les hommes auſſi plus robuſtes, ont dans tout leur extérieur, cet air de vivacité, de vigueur & de gaieté qui ſuit l'aiſance & qu'exclut la miſere. Les Payſans mêmes portent ces phyſionomies marquées & décidées qu'offrent les portraits des Dante, des Boccace, des Machiavel, &c. A raiſon ſans doute de la culture plus ſuivie & plns étendue, le ciel n'eſt point embrumé de ces noires vapeurs qui infeſtent les plaines incultes de l'Etat Eccléſiaſtique. Enfin le coup d'œil qu'offre l'un & l'autre pays, eſt préciſément l'inverſe de la deſcription que deux Géographes, auſſi aimables que peu exacts, nous ont tracée des pays de Papimanie & de Papefiguierre.

FLORENCE.

FLORENCE, Capitale de la Toſcane, fut moins célèbre dans l'Antiquité, que toutes les Villes auxquelles elle commande aujourd'hui. Ses premiers habitans, uniquement occupés à jouir de tous les agrémens d'une ſituation délicieuſe, furent la proie de tous les Barbares qui ravagèrent l'Italie, & les victimes de la jalouſie de leurs Voiſins, qui, après les avoir chaſſés de leur Ville & de leurs maiſons, détruiſirent Florence de fond en comble.

Elle dut ſon rétabliſſement à l'Empereur Charlemagne, qui, à ſon retour de Rome, l'an 802, releva ſes murs, & y rappella les habitans diſperſés dans les campagnes arroſées par l'Arno.

Ils profitèrent de l'anarchie où tomba l'Italie ſous les ſucceſſeurs de Charlemagne, pour s'ériger en République; & le premier exploit de cette République naiſſante, fut un acte de vengeance contre la ville

de Fiéſoli, qui avoit détruit Florence. Les Florentins la détruiſirent à leur tour en 1010 ; & pour lui interdire tout eſpoir de rétabliſſement, imitant la conduite des Romains dans leurs premières conquêtes, ils firent paſſer les Fiéſolans à Florence, & les incorporèrent à leur République. FLORENCE.

Depuis cette incorporation, Florence devint à l'Italie ce qu'étoit Athènes à la Grèce, dans ces beaux jours dont Thucydide & Xénophon ont écrit l'hiſtoire. Prodigue des richeſſes que lui apportoient un commerce étendu & des manufactures floriſſantes ; animée de cet orgueil, eſſor du génie & pere des vaſtes projets, ainſi que des grandes entrepriſes, cette Ville aſpira à tous les genres de gloire. L'Europe vit renaître enfin les vertus patriotiques, politiques & guerrières, les Sciences & les Arts, dont la Barbarie avoit depuis ſi long-temps tari les ſources.

Côme de Médicis, nouveau Piſiſtrate, oſa entreprendre de dominer un peuple qui regardoit la liber-

FLORENCE. té comme le premier des biens. D'immenſes richeſſes, une libéralité ſans bornes, des mœurs populaires, une politique auſſi active que cachée, un courage & une patience à toute épreuve, l'amour des Lettres & des beaux Arts, un grand zèle pour la Religion, & une humble déférence pour tous ſes Miniſtres *, furent les inſtrumens de la tyrannie qu'oſa établir un homme dont l'ayeul étoit à peine connu : ſi l'on peut appeller du nom odieux de tyrannie, une domination que Côme exerçoit, comme il le diſoit lui-même, *con capucchio*, en capot, c'eſt-à-dire, ſans aucun appareil qui le diſtinguât des autres Citoyens. Un Empereur jugea ſainement de cette grande fortune, lorſqu'à la vûe du Palais que Côme s'étoit fait bâtir à Florence, il s'écria : *Combien de traverſes, d'inquiétudes, de contradictions, de chagrins, une telle fortune a-t-elle dû coûter à celui*

* *Con paleſi*, dit Varchi, *e manifeſte virtu, con ſecreti e naſcoſti vizzi, fatto capo di una Republica più toſto non ſerva che libera.*

qui a osé la tenter! Quoi qu'il en soit, Cosme ajouta la paix intestine à tous les biens dont jouissoit sa patrie : il aida l'essor des esprits & les progrès des Sciences & des Arts, dont le goût héréditaire dans sa famille ne contribua pas peu à y perpétuer la domination. Enfin, il mérita le titre de *Pere de la Patrie :* titre auguste qui lui tient encore lieu, sur son tombeau, de tous les titres & de tous les éloges dont ses descendans eussent pu le charger : FLORENCE.

COSMUS MEDICES,
DECR. PUB.
PATER PATRIÆ.

Laurent *le Magnifique*, son petit-fils, régna aux mêmes titres sur Florence ; & les Médicis en dûrent enfin la Souveraineté, moins aux travaux de leurs ancêtres, qu'aux intrigues de Léon X. & de Clément VII, & aux alliances que ces Papes procurèrent à leur Maison.

Laurent de Médicis, petit-fils de Laurent *le Magnifique*, dut à Léon X. son mariage avec l'héritière de la Maison de Boulogne : mariage qui

FLORENCE. fut, en 1515, une des conditions ſecrettes du Concordat entre ce Pape & François I. Catherine de Médicis, iſſue de ce mariage, épouſa depuis, en 1533, Henri, ſecond fils du même Roi, qui ne put refuſer cette alliance aux inſtances de Clément VII. Le Dauphin François étant mort de poiſon en 1545, Henri, mari de Catherine *, prit le titre de Dauphin, & ſuccéda à ſon pere en 1547.

Cette alliance avoit dû coûter à François I, au moins à en juger par le ton haut qu'il prenoit avec Clément VII, dans une dépêche ** du 13 Avril 1552, en réponſe à la propoſition que lui faiſoit ce Pape d'envoyer, aux ordres de l'Empereur, un puiſſant ſecours pour la défenſe de l'Italie menacée par Soliman, en

* L'Aretin écrivant à Catherine de Médicis, diſoit, ſur l'avénement de Henri II. à la Couronne : *Non ſi vanti la Sorte d'averlo aſſunto in Rè con ſolenne miſterio del Fato.* Gennaro. 1555.

** Voyez les *Mélanges Hiſtoriques de Camuſat*, vol. 41. où cette piéce eſt rapportée en ſon entier.

l'exhortant à saisir ce moyen pour adoucir l'Empereur à son égard : » Que le Saint Pere sçache, disoit ce Prince, » que le Sieur Roi n'est » ni Marchand, ni Florentin, ni » homme de si peu de cœur, que » les rançons, prison & aultres » traictemens, fussent plustost cause » de le faire rabaisser & diminuer » de son debvoir, que de le faire » ressentir de pareilles injures (allusion à la manière dont Clément VII, prisonnier de Charles V, s'étoit tiré de ses mains.) » C'est à Sa Sainteté » à garder cette nature & volonté » pour lui, & n'estimer si peu d'un » Roi de France, qu'il feust pour » faire le semblable. Que, quant à » lui, il n'avoit jamais donné occa- » sion à l'Empereur d'estre ni pic- » qué, ni eschauffé ; ains, au con- » traire, il en avoit eu matière de » par lui ; & que là où Nostredit » Saint Pere trouveroit en son en- » droit ces grants eschauffemens, » ledit Sieur s'en rapportoit bien à » lui, s'il vouloit estre son MÉDE- » CIN, & que, pour le refroidir, il » lui donnast à sa poste ou rhubarbe,

FLORENCE.

FLORENCE. » ou telle aultre médecine que bon » lui ſembleroit, tant pour le radou- » cir, ramollir, refroidir, ou aultre- » ment, ainſi qu'il adviſeroit : car, » quant à lui, que ledit Empereur » allaſt chercher d'aultres MÉDE- » CINS que lui ; car il n'eſtoit ſon » Varlet ni à ſa ſolde, pour chercher » à le guérir de toutes ſes maladies ; » & qu'il ne pouvoit ſe donner aſſez » de merveilles que le Saint Pere » l'eſtimoit ſi peu que de lui uſer de » ces termes, &c. «

La hauteur & l'aigreur de ce ton n'annonçoient guère l'alliance contractée l'année ſuivante entre François I. & Clément VII.

Florence doit aux Médicis & aux deux Papes de cette Maiſon, à leur magnificence & à leur goût éclairé pour les beaux Arts, les édifices & les monumens qui, en la diſtinguant des autres Villes de l'Europe, ne lui laiſſent de comparaiſon qu'avec les plus fameuſes Villes de l'ancienne Grèce.

Parmi les édifices de Florence, il en eſt cependant quelques-uns qui, quoiqu'antérieurs aux Médicis, peu-

vent être regardés comme des préludes du goût anticipé des Florentins pour les belles choſes. Tels ſont, l'Egliſe de *Santa Maria Novella*, que, pour la légèreté du deſſein ſur lequel elle fut élevée en 1280, Michel-Ange appelloit *la Spoſa*; la très-vaſte Egliſe de Sainte Croix, bâtie en 1294; celle de la Trinité; celle d'*Or San-Michele*, ornée au-dehors de quatorze niches avec des ſtatues qui ſont autant de chefs-d'œuvres des plus grands Sculpteurs de Florence; enfin la décoration intérieure & extérieure du Baptiſtère de la Cathédrale, & ſes portes en bronze, que Michel-Ange diſoit dignes d'être les portes du Paradis. La première de ces portes fut terminée & placée en 1330, par Ugolin de Piſe, & les deux autres dans le ſiécle ſuivant, par Laurent Ghiberti, Florentin, qui, dans les bas-reliefs dont il les a ornées, & dans tous les détails de leurs accompagnemens, a atteint, ſoit pour le deſſein, ſoit pour l'exécution, une perfection au-delà de laquelle l'Art n'a point été depuis. L'Italie eſt pleine de Madones que

FLORENCE.

FLORENCE. l'on donne pour l'ouvrage des Anges. Si l'on eût imaginé de leur faire honneur du travail de ces portes, en comparant le goût de ce travail avec le goût du ſiécle dont il date, les Experts eux-mêmes euſſent été les premiers à crier au miracle.

La Cathédrale eſt vis-à-vis le Baptiſtère. Ce vaiſſeau, dont les fondemens furent jettés en 1296, eſt moins étonnant par ſon étendue, par ſon élévation, par la légèreté & la ſolidité de ſa bâtiſſe, que par ſes proportions, dans le beau choix deſquelles les Architectes du treiziéme ſiécle ont devancé la renaiſſance des Arts. Le dôme qui couronne ce vaiſſeau, fut l'ouvrage du ſiécle ſuivant, & il a ſervi de modèle au fameux Michel-Ange pour le dôme de Saint Pierre. Cet ouvrage eſt d'autant plus admirable, que le dôme eſt double, & qu'il fut élevé ſans ceintre, ſans noyau, ſans armature, avec le ſeul ſecours d'un échafaud très-ingénieuſement imaginé par *Ser Bruneleſco*, qui avoit conçu l'idée de cette grande machine, & qui la conduiſit à fin, par

des procédés pour lesquels la tradition de son Art le laissoit sans ressource. FLORENCE.

La coupole à peine terminée, fit naître à *Paul Toscanelli*, Médecin de Florence, l'idée du premier Gnomon que l'Astronomie moderne ait exécuté. L'essai fut un coup de Maître: il est encore le plus grand des monumens que l'Europe ait en ce genre. Ainsi le jugea M. de la Condamine, qui, à son passage à Florence, avoit agi auprès du Ministère pour la restauration de ce monument, que le rapprochement de l'écliptique, & peut-être l'affaissement de la coupole, avoient mis hors de service. Un Jésuite chargé de cette restauration, venoit de donner le détail de ses procédés, dans un Ouvrage imprimé à Florence en l'année 1757.

Dans les Prolégomènes de son Commentaire sur le Dante, Landini parle avec le plus grand éloge de deux Géomètres qui illustrèrent Florence dès le quinziéme siécle. L'un & l'autre s'appelloient *Paul*: le premier, célèbre par des écrits immor-

FLORENCE.

tels, & dont néanmoins aucun catalogue de livres imprimés n'offre l'indication ; le ſecond, non moins exercé, non moins profond que l'autre dans les hautes Sciences, & qui vivoit encore au commencement du ſeiziéme ſiécle, lui offroit *una veneranda imagine d'antichità.*

Le deſſein de l'échafaud imaginé par Bruneleſco, fait partie des piéces gravées dans la vie du Sénateur Nelli, que ſon fils a publiée à Florence, en 1753. Ce Sénateur mort en 1725, étoit en même temps grand Architecte ; &, en cette qualité, il avoit été long-temps chargé de la Surintendance de la Fabrique de la Cathédrale. On s'étoit apperçu, en 1692, de quelques crevaſſes ou lézardes dans la calotte du dôme. Les Architectes le plus en réputation dans l'Italie, avoient été conſultés par le grand Duc Côme III ; & ils n'avoient trouvé de reméde que dans de fortes chaînes de fer dont on devoit cercler la calotte qu'ils jugérent menacer ruine. Les chaînes furent en conſéquence préparées ; mais M. Nelli ayant démontré, ſous

la garantie du célèbre Viviani, que les voûtes de la nature de celle du dôme, n'avoient point de pouſſée latérale, & que leur conſiſtance dépendoit de celle des fondemens, on abandonna les chaînes qui ne pouvoient ajouter qu'un poids inutile, & l'on ſe contenta d'un léger appareil ſur les lézardes qui furent traitées comme un accident ſans conſéquence. FLORENCE.

La groſſe cloche de la Cathédrale étant venue à ſe caſſer ſous la Surintendance de M. Nelli, il la fit refondre, mais ſans oreilles. Il y ſuppléa par une ouverture ronde qui traverſoit toute ſa ſommité, & fit adapter à cette ouverture un boulon de métal. Dans ce boulon, d'où pend le battant, eſt enclavé un chapeau de fer, qui ſoutenant la calotte & tout le poids de la cloche, donne la facilité de la faire tourner autour du battant, ſans qu'il ſoit beſoin de la démonter, pour varier les points d'incidence de ce battant.

A propos de cette opération, l'Hiſtorien de M. Nelli rapporte deux certificats en bonne forme;

FLORENCE. par lesquels il paroît qu'en 1658 un nommé Joseph Farnetti racommodoit, sans les refondre, les cloches félées, au point de sonner *meglio che primà*.

M. Nelli nous ramène à un de ces édifices dans lesquels les Architectes Florentins avoient anticipé la renaissance des Arts, c'est-à-dire, à la loge des Allemands qui est encore aujourd'hui, un morceau de décoration pour la grande place du Pâlais.

Cette loge très-vaste, toute en pierre, & ouverte sur la place par des arcades qu'un socle continu éléve au-dessus du sol à la hauteur d'environ quatre pieds, fut bâtie en 1355, sous la conduite & sur les desseins d'André Orgagna qui, osant abandonner les ogives & le tiers-point usités jusqu'alors, ouvrit ses arcades en plein ceintre. Au commencement de ce siécle, le socle sorti de son à-plomb, & poussant sur la place, y entraînoit les arcades, & menaçoit toute la loge d'une ruine prochaine. Le Grand-Duc résolut, en 1715, de la prévenir. Les

Architectes ne voyoient de reméde que dans une entière reconſtruction dont ils faiſoient monter l'état à trente mille livres. M. Nelli plus hardi & plus économe, entreprit de reprendre le ſocle en ſous-œuvre, de conſerver les arcades, & de les remettre à plomb. Le Grand-Duc entra dans ſes vûes : elles furent remplies en 1716, & il n'en coûta que deux mille livres. Cette opération fut auſſi ſimple & auſſi heureuſe que le renouvellement d'un ſeuil ſous un bâtiment de charpente. FLORENCE.

Enfin nous arrivons aux monumens de la magnificence des Médicis, & de leur goût éclairé pour tous les Arts. Je ne rappellerai que ceux qui m'ont frappé par quelque circonſtance particulière.

Je commencerai par la Judith du Donatello, placée ſous une des arcades de la loge dont je viens de parler, & appellée par les Florentins la *Giulitta*. Cette ſtatue en bronze & de la plus grande beauté, tient à l'Hiſtoire des Médicis, quoique vrai-ſemblablement elle n'ait été éri-

FLORENCE. gée par aucun d'eux. Elle représente l'Héroïne de Béthulie debout & le sabre levé sur la gorge d'Holopherne, qui, renversé sur le piédestal, paroît plongé dans l'yvresse. Autour du piédestal, on lit cette inscription:

PUBLICÆ SALUTIS EXEMPLUM.
CIV. POST.

J'ai conclu de cette inscription, que le monument avoit été érigé, ou avant que Côme de Médicis se fût emparé du Gouvernement, ou pendant l'exil auquel il fut condamné. Mais il est très-singulier que les Médicis devenus Souverains, ayent laissé subsister un pareil monument avec une telle inscription, & que le Peuple lui-même n'ait pas imaginé de leur faire sa cour, & de leur prouver son attachement, par la destruction, ou au moins par le déplacement d'un signal perpétuel de révolte & d'attentats sur la personne du Souverain. La tolérance des Médicis, à cet égard, a peut-être eu sa cause principale dans les raisons qui leur avoient fait préférer le titre modeste de *Duché* à celui de *Royauté*,

que comportoit la richeſſe & l'étendue de leurs Etats. La galerie du Palais Pitti offre la contre-partie de ce monument, dans une excellente tête de Brutus, ébauchée par Michel-Ange, avec ce diſtique ſur le piédeſtal : FLORENCE.

Dùm Bruti effigiem Michaël de marmore fingit,
In mentem ſceleris venit, & abſtinuit.

Parmi une foule de chefs-d'œuvres, qui accompagnent la Judith que l'on voit dans la place du Palais, mes yeux ſe portèrent d'abord ſur le *Perſée*, ainſi que ſur les bas-reliefs qui en ornent la baſe : chefs-d'œuvres de l'art & de la main de Benvenuto Cellini, Peintre, Sculpteur & Architecte du ſeiziéme ſiécle. Dans ſa vie, écrite par lui-même & imprimée depuis quelques années, un illuſtre Florentin entre ſur ce morceau dans des détails auſſi intéreſſans pour l'Art même, que piquans pour toute eſpèce de Lecteurs, par la vivacité, le feu & l'enthouſiaſme qui animent ſon récit.

Je remarquai enſuite deux ſtatues

[FLORENCE.] coloſſales en marbre blanc, l'une du Bandinelli, repréſentant Hercule combattant Cacus, & l'autre de Michel-Ange, qui repréſente David marchant à Goliath. Ces ſtatues, très-eſtimées, ſont expoſées aux injures de l'air qui les ont inégalement moiſies & comme rouillées: ce qui n'aide pas à les préſenter avantageuſement. Mais le reſpect des Florentins pour les monumens de cette eſpèce, eſt tel, qu'ils regardent comme un attentat preſque ſacrilége, le ſoin qu'ailleurs on prend chaque Printems, de faire nettoyer, décroter, ratiſſer, regratter les ſtatues expoſées en plein air.

Le Palais, dont celles d'Hercule & de David ornent le parvis, en a pluſieurs du premier mérite, telles que l'Adam & l'Eve du Bandinelli, & la Victoire de Michel-Ange.

L'Adam & l'Eve, plus grands que nature, & exactement nuds, ont, pendant plus d'un ſiécle, ſervi de retable au maître-autel de la Cathédrale: l'œil ſimple des bonnes gens de ce ſiécle, n'y appercevoit ni immodeſtie, ni indécence. On les a

depuis vûes d'un autre œil, & Côme III. ordonna qu'elles fuſſent déplacées. FLORENCE.

La Victoire de Michel-Ange, morceau de ſa plus grande force, quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main, étoit deſtinée pour le tombeau de Jules II. En voyant depuis le mauſolée de Michel-Ange, il me ſembla que cette Victoire couronnant ſon buſte, eût orné ce mauſolée plus convenablement que les trois ſtatues bien terminées, mais un peu froides, dont on l'a décoré.

Sans entrer dans un plus grand détail ſur les cent ſoixante ſtatues publiques qui, répandues en partie dans les places, dans les rues & ſur les ponts, offrent à l'Etranger le ſpectacle qu'offroient aux Pauſanias, les Villes de la Grèce les plus floriſſantes, j'obſerverai ſeulement que ces ſtatues abandonnées au Peuple, en ſont reſpectées comme choſes ſacrées, & que ce reſpect qui paſſent des peres aux enfans, a ſon fondement dans le goût qu'inſpire pour les belles choſes, l'habitude de les voir admirer & de les entendre louer.

FLORENCE. Ce reſpect qui s'étend à Florence aux Payſans & à la dernière lie du Peuple, y tient lieu des grilles & des barrières qui, dans des pays moins éclairés, préſervent à peine les monumens publics, des atteintes du goût pour la deſtruction : goût naturel aux enfans, & que l'éducation peut à peine corriger dans le commun des hommes. Le Centaure, par exemple, morceau comparable aux reſtes de l'Antiquité les plus précieux, occupe le centre d'une place aſſez étroite, qui ſert de marché deux ou trois jours de la ſemaine. Y paſſant un matin, le marché tenant, je m'approchai d'un Payſan, & lui demandai pourquoi il ne profitoit pas de la ſtatue, pour y accrocher de petits inventaires dont il paroiſſoit embarraſſé. Pour toute réponſe, il hauſſa les épaules, en me lançant un regard de mépris & d'indignation *.

Les bâtimens néceſſaires à tous

* *Con quel ſembiante*
Che madre fà ſoprà figlio deliro.
Dant. Parad. Cant. 1.

les beſoins d'une grande Ville, ont toute la magnificence que comportent les différens uſages auxquels ils ſont deſtinés. Tribunaux, Colléges, Hôpitaux, Bibliothéques, marchés couverts, greniers publics, dépôts pour les actes des Notaires, &c. tout cela eſt l'ouvrage des plus habiles Architectes, ſur le goût deſquels le Souverain & les Directeurs de ces divers établiſſemens ont toujours réglé le leur. FLORENCE.

Parmi les édifices particuliers, le Palais bâti par le premier des Médicis, tient, à bien des égards, le premier rang : non par la grandeur du terrein qu'il occupoit, puiſqu'il n'a pu ſuffire, dans ſon premier état, pour l'habitation des Marquis Ricardi à qui il eſt paſſé, mais par ſa très-élégante ſimplicité, par le nom des Princes qui l'ont habité & qui y ſont nés, par la dignité des Hôtes qu'il a reçus, enfin par l'honneur qu'il a eu d'être le berceau des Lettres, des Sciences & des beaux Arts, à leur renaiſſance en Europe. Il eſt vrai qu'à cet égard la Maiſon de Ricardi l'a maintenu dans tous ſes hon-

FLORENCE. neurs, en y raſſemblant un beau choix d'antiques, une Collection d'excellens tableaux, & une Bibliothéque très-riche en manuſcrits *: Bibliothéque doublement utile & par l'accès qu'y trouve le Public, & par les lumières de l'illuſtre Docteur Lami, attaché à cette Bibliothéque par une penſion honnête. Cependant je n'y pus voir, ſans quelque chagrin, que l'eſcalier qui avoit ſuffi pour les Empereurs Maximilien & Charles V; pour les Rois

* Les anciens Troubadours & leurs Fabliaux font une partie très-intéreſſante de ces manuſcrits. J'ai vu & lu en entier un Extrait de ces Fabliaux, fait avec autant de goût que d'intelligence, ſous le feu Comte de Caylus. Il offroit en proſe les détails & toutes les longueurs par leſquelles ces vieux Poëtes payoient le tribut à leur ſiécle, & il préſentoit, dans leurs termes groſſiers, toutes les choſes piquantes, ſoit par le fonds, ſoit par la tournure. Cet Extrait, écrit en entier de la main du Comte, remplit un volume *in*-4°. Il a paſſé depuis ſa mort en de bonnes mains, (en celles de M. de Sainte-Palaye), qui ne peut choiſir une forme plus agréable que celle de cet Extrait, pour préſenter au Public les objets favoris de ſes études.

de France Charles VIII, Louis XII. & François I; pour les Papes Léon X. & Clément VII; pour tous les Médicis; en un mot, pour tout ce que l'Europe eut de plus grand, soit par le mérite, soit par la dignité, dans le siécle le plus fécond en grands Princes & en hommes extraordinaires, ne soit aujourd'hui qu'un escalier de dégagement qui a cédé le rang d'honneur à un escalier beaucoup plus vaste, beaucoup plus magnifique, mais qui peut-être ne servira jamais pour de tels hommes. FLORENCE.

Une rue de traverse sépare ce Palais du Collége des Jésuites: ils parviendront peut-être à l'y incorporer, lorsqu'ils auront gagné l'amitié des Florentins qui les ont toujours vus de mauvais œil. Il est même d'étiquette à Florence, de dire aux Etrangers, en leur montrant le Palais Ricardi: *Voilà le berceau des Lettres; & voici leur tombeau*, en indiquant le Collége qui l'avoisine.

Un des bâtimens publics qui mérite d'autant plus les regards, que sa sçavante simplicité semble moins les attirer, c'est la Bibliothéque de Saint

FLORENCE. Laurent, plus connue sous le nom de Bibliothéque de Médicis. Toutes les parties de ce bâtiment, tous ses plus petits détails, les vîtres peintes, le parquet, le plafond, les pupîtres mêmes, ont été exécutés sur les desseins & sous la conduite de Michel-Ange, que les plus sçavans Architectes étudient là avec autant de soin & autant de fruit, qu'à Saint Pierre de Rome.

L'Eglise de Saint Laurent qui donne son nom à la Bibliothéque, est le premier & l'un des plus majestueux édifices qui, depuis la renaissance des Arts, ait été soumis aux grands principes de l'Architecture. Le dessein en fut arrêté par le vieux Côme de Médicis, dans le quinziéme siécle.

Florence offre, dans toute son étendue, une continuité de Palais qui, au premier coup d'œil, paroissent jettés dans le même moule. Toutes les façades perpendiculaires à la rue, sont chargées de bossages redoublés aux portes & aux fenêtres. Un mur nud forme les étages supérieurs; il est percé de fenêtres, dans

les chambranles & accompagnemens desquelles les Architectes ont déployé à l'envi toutes les ressources de l'Art & de la science des proportions. Comme la plûpart de ces Architectes étoient en même temps Sculpteurs, ces détails sont souvent des chefs-d'œuvres à double titre. Ce goût mâle & sçavant s'est établi & soutenu à Florence, par l'attachement des Florentins pour l'ordre d'Architecture qui doit son origine & son nom aux anciens habitans de la Toscane. On en a tiré & on en tire encore journellement, tout ce que peut comporter la sévérité de ses proportions *: sévérité qui est un sûr préservatif contre les hardiesses, les libertés & les caprices auxquels se plient plus aisément les autres Ordres. La nouvelle mode pour

FLORENCE.

* Il en étoit de même des anciens Egyptiens. » Ils aimoient, dit le grand Bossuet, » la régularité toute nue. N'est-ce point que » la Nature porte d'elle-même à cet air simple, auquel on a tant de peine à revenir, » quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardiesses bizarres ? « *Hist. Universelle.*

FLORENCE.

les ornemens, qu'à notre retour nous avons trouvé établie à Paris, ſous le nom de *goût Grec*, eſt préciſément au ton qui régne dans tous les détails de l'Architecture Florentine: le paſſage des Pariſiens, du goût pour le *chantourné*, à ce ton mâle & ſévère, peut s'expliquer par le paſſage ſubit des très-grands chapeaux aux très-petits. Or ces variations périodiques du blanc au noir, ſont inconnues à Florence.

La Peinture y eſt ſoumiſe à la même ſévérité, quant à la manière de manier le crayon & le pinceau, mais ſans exclure la gaieté nationale que les Peintres Florentins ont répandue dans leurs compoſitions, même ſur les ſujets pieux. C'eſt principalement dans les peintures dont tous les cloîtres ſont ornés, que les Artiſtes Florentins ſe ſont permis les plus grandes libertés. Ces tableaux qui n'offrent à un Etranger non inſtruit, que des hiſtoires édifiantes, préſentent au Florentin éclairé par la Tradition, la chronique ſcandaleuſe du Couvent, ſous l'époque où le Pein-

FLORENCE.

tre travailloit. Il eſt rare de n'y pas rencontrer ſes voiſins, ſes amis, ſes comperes, ſes comeres, ſa maîtreſſe, &c. Un des tableaux qui tiennent le premier rang parmi les chefs-d'œuvres qui décorent l'Egliſe de Sainte Croix, offre ainſi tous les entours du vieux Bronzin qui y a repréſenté Jeſus-Chriſt tirant les ames des lymbes. Les plus jolies femmes de ſa ſociété, lui avoient fourni les modèles des Saintes Vierges & des Saintes Femmes de l'ancien Teſtament, repréſentées dans l'état de nature*. Le premier rôle, qui eſt celui d'Eve, y eſt rempli par ſa Maîtreſſe: il s'eſt peint lui-même la regardant avec intérêt. C'eſt ce même Bronzin qui a fourni ſon contingent au Recueil de Poëſies gaillardes, ſi connu en Italie ſous le nom d'*Opere Berneſche*. Il faut cependant ajouter que, dans le tableau où il s'eſt per-

* L'Aretin, dans la cent trente-troiſiéme de ſes Lettres, (*Liv. 5.*) nous apprend que ſa mere, dans ſa jeuneſſe, avoit ſervi de modèle pour une très-belle Annonciation qui décoroit le portail de Saint Pierre de Florence ou d'Arezzo.

FLORENCE. mis toutes ces libertés, l'expreſſion d'Adam, à qui Jeſus-Chriſt donne la main, eſt du dernier ſublime. La contenance, l'air & tous les détails de la phyſionomie de ce premier pere, expriment la honte, le repentir, la reconnoiſſance, la confiance & tous les ſentimens dont ſon ame devoit être remplie & combattue, dans cet inſtant depuis ſi long-temps attendu.

Tout Florence eſt rempli d'excellens morceaux en ce genre, la plûpart du crû du pays, c'eſt-à-dire, en général plus ſçavans qu'agréables, plus forts de deſſein, que gracieux, & généralement travaillés d'après cette nature forte & vigoureuſe que voyoit Michel-Ange, & qui avoit ſervi de modèle à ſes Ouvrages. Parmi les chefs-d'œuvres de ce genre, j'ai vu avec quelque chagrin, pluſieurs grands morceaux d'André Del-Sarte, entaſſés dans les appartemens du Palais Pitti, après avoir été ſucceſſivement tirés par les Grands-Ducs de diverſes Egliſes de Florence qu'ils décoroient. Ainſi répandus, ils contribuoient beaucoup

plus à la décoration générale de la Ville : chacun d'eux brilloit davantage, & ils ne couroient pas le danger de périr tous dans un seul incendie. A son exemple, & même avant lui, les Artistes Florentins, presque tous à la fois Sculpteurs, Architectes, souvent Peintres, mais toujours grands Dessinateurs, acquéroient, par la réunion de ces Arts & des connoissances particulières à chacun d'eux, une facilité, une précision, une justesse de coup d'œil que donne rarement l'étude isolée d'un des trois Arts. FLORENCE.

Cette sçavante Ecole dut, ainsi que les Ecoles de l'Antiquité, son origine & ses progrès à l'opulence & à la liberté. Florence regorgeant de richesses que lui apportoient le Commerce & une industrie qui ne se refusoit à aucun objet de gain, voulut jouir, & elle prit le goût de la magnificence. Jalouse de sa liberté jusqu'à la fureur, divisée sans cesse au-dedans par cette jalousie, victorieuse & conquérante au-dehors *,

* L'Histoire de Florence offre, dit le Var-

FLORENCE. elle prit les sentimens de sa fortune: le même désir de gloire qui la portoit aux grandes choses ; lui inspira l'amour du beau dont il découvrit les sources à ses Artistes. L'Opulence ouvrit les atteliers ; la Liberté, dont l'effet est d'étendre les idées, de fortifier l'ame & d'augmenter son ressort, échauffa les génies nés pour les Arts ; l'Emulation, la Rivalité, la Jalousie firent le reste *. Chaque Artiste jugé par ses Pairs, avoit dans les découvertes, dans les succès & dans les fautes de ses Rivaux, des leçons dont une pratique continuel le mettoit en état de profiter. Les analyses de l'Art, les observations, les dissertations, fruits posthumes du génie, n'eurent aucune part à cette brillante révolution. Les Amateurs, les Protecteurs y contri-

---

chi, *tutte quelle varietà ed accidenti che in un Popolo non meno ambizioso e sottile che avaro, ne meno ricco che nobile ed industrioso, possono occorrere.*

* Voyez la fin du premier Livre de Velleius Paterculus, où on lit: *Alit æmulatio ingenia & nunc invidia, nunc admiratio incitationem accenait, &c.*

buèrent, en donnant aux Artiſtes de l'ouvrage, & non des avis, de l'admiration, & non des préceptes. En un mot, les Arts les plus ſublimes, ainſi que les Arts les plus méchaniques, furent créés & perfectionnés par ces mains infatigables au travail, & non par d'oiſifs raiſonneurs. FLORENCE.

La vénération des Florentins pour leurs grands Hommes, n'aida pas peu à en former. Florence eſt remplie de monumens conſacrés à leur gloire, par les Souverains & par les particuliers. Je vais rendre compte de ceux que j'ai obſervés.

La maiſon bâtie par le célèbre Vincent Viviani, dans le voiſinage de *Santa Maria Novella*, eſt un monument de ſa reconnoiſſance envers le célèbre Galilée, dont il s'intituloit par-tout *le dernier Elève*. Le frontiſpice de cette maiſon eſt orné du buſte en bronze de ce Reſtaurateur des hautes Sciences; & des cartouches ménagés dans les trumeaux extérieurs des croiſées, offrent le détail & les époques des découver-

FLORENCE. tes dont il a enrichi ces Sciences. Ce témoignage n'a pas suffi à la reconnoissance du Viviani. En substituant, par son testament, le Sénateur Nelli son Eléve, dont j'ai parlé ci-dessus, à l'Abbé Panzanini, son neveu, qu'il instituoit son héritier, il ordonna qu'aux frais de sa succession, il seroit élevé à son Maître un mausolée, dont la magnificence répondît à ses sentimens pour lui: ce qui a été exécuté en 1733, par les Tuteurs du fils posthume de M. Nelli mort en 1725. Ce monument placé dans l'Eglise de Sainte Croix, en face du mausolée de Michel-Ange, & exécutée en marbre sur les desseins de Jules Foggini, est un grand sarcophage au-dessus duquel on voit le buste de Galilée excellemment travaillé par Jean Foggini. L'Astronomie & la Géométrie, figures plus grandes que nature, exécutées, l'une par Vincent Foggini *, & l'autre par

* Cette famille a donné à la République des Lettres, l'Abbé Foggini, l'un des Sous-Bibliothécaires du Vatican, connu par l'édition du Virgile de Médicis, & par d'autres

Jérôme Ticciati, cantonnent le sarcophage. FLORENCE.

L'exécution des intentions du Viviani avoit été suspendue par une forte difficulté, qui étoit une suite de celles qui avoient troublé la vie & les études de Galilée. Cet homme vraiment Philosophe, si aucun Mortel a jamais pu s'arroger ce titre, avoit essuyé toutes les persécutions & toutes les tracasseries qu'ont rencontrées tous les hommes supérieurs à leur siécle *. Ses Ouvrages avoient été flétris par l'Inquisition : poursuivi lui-même & jetté dans les prisons de ce Tribunal, il n'en étoit sorti, après six ans environ de captivité, qu'en abjurant ce que tout le monde croit & soutient aujour-

Ouvrages traduits en François, sur les éditions qu'il en a données d'après les Manuscrits du Vatican.

* *Urit enim fulgore suo qui prægravat artes*
Infrà se positas.
Horat.

Voyez ces persécutions justifiées dans le Journal de Trévoux, *Octobre* 1759, sec. vol.

FLORENCE. d'hui ſur le mouvement de la Terre autour du Soleil *. Ayant ſurvécu dix-huit ans à cette diſgrace, il étoit mort en 1642, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Ses travaux, ſes découvertes, le mérite ſupérieur de la plus grande partie de ſes Eléves, la protection dont l'honoroit ſon Souve-

* Galilée, comme il a été dit, fut pourſuivi & jugé par l'Inquiſition de Rome, qui le tint fort long-temps dans ſes priſons. Florence n'avoit alors, & n'a encore aujourd'hui, qu'un ſeul Franciſcain pour Inquiſiteur, auquel le feu Empereur (François-Etienne de Lorraine), depuis qu'il étoit Souverain du Duché de Toſcane, avoit adjoint un nombre ſuffiſant de Conſeillers de la Régence, ſans le concours deſquels le Franciſcain ne peut commencer ni pourſuivre aucune procédure. L'Inquiſition de Rome attira en première inſtance l'affaire de Galilée, comme affaire majeure. Il eut pour un de ſes premiers Juges le Cardinal Bentivoglio, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit pris ſes leçons à Padoue; qui l'aimoit, qui l'eſtimoit, & qui le regardoit comme l'Archimede de l'Italie; qui enfin prit ſa défenſe, *autant qu'il lui fût poſſible.* C'eſt le Cardinal lui-même qui nous l'apprend dans ſes *Mémoires, chap. 9.* La crainte de nuire à ſa fortune, en défendant efficacement l'*Archimede de l'Italie*, explique le *quanto mi fu poſſibile.*

FLORENCE.

vain, ſes ſoufffrances mêmes ne purent rien pour la tranquillité de ſes dernières années. J'ai vu dans la Bibliothéque de M. Nelli, en originaux, des Lettres & des Actes qui apprennent que des Moines, des Curés, des Prélats déclamoient en chaire contre lui. Il fut même agité s'il pouvoit diſpoſer de ſes biens par teſtament, & ſi l'Egliſe lui devoit accorder la ſépulture eccléſiaſtique. Ce dernier point avoit été décidé pour la négative; & en conſéquence, lors de ſa mort, il avoit été inhumé en terre profane, dans la place de Saint Marc, vis-à-vis la porte du Noviciat des Dominicains, comme hérétique fortement ſoupçonné d'être relaps.

Le Viviani eut beſoin de toute la conſidération que lui donnoit l'eſtime de Louis XIV. & la penſion dont ce Prince l'honoroit, pour oſer entreprendre d'ériger à ſon Maître, au milieu de Florence, le monument dont j'ai parlé. Le Mauſolée ordonné par ſon teſtament, ſouffrit les plus grandes difficultés. Il fut décidé par de graves Théologiens, que l'on pouvoit, à toute rigueur,

FLORENCE. transporter les os de Galilée en terre sainte ; mais qu'on les y devoit laisser sans honneur & sans distinction : j'ai vu l'original de la Consultation sur ce sujet. L'Abbé Panzanini, héritier du Viviani, tenta inutilement de vaincre cette difficulté : elle ne fut enfin levée que sur les instances & les poursuites juridiques des Tuteurs de M. Nelli, qui, après avoir fait exhumer ce qui restoit de Galilée, le firent placer dans le mausolée que je viens de décrire.

Il ne reste plus de monument de la haine théologique contre ce grand Philosophe, que dans l'*Index* des Livres défendus, renouvellé & corrigé par Benoît XIV. en 1758. Le Dialogue qui avoit fait son crime capital, y est encore proscrit, sans aucun adoucissement, ainsi que les Œuvres de Bacon, de Copernic, de Képler, de Descartes, & de Foscarini, Eléve de Galilée.

On se tromperoit, si l'on pensoit que Galilée eût attiré sur lui la persécution, par des imprudences, des hauteurs & des bravades. Pour qu'on le puisse juger par ses propres écrits,

je vais rapporter, d'après l'original, une partie de la Lettre qu'il écrivoit en 1618 à l'Archiduc Léopold, en lui envoyant les premières lunettes d'approche qu'il avoit inventées. Il avoit joint à cet envoi, un Mémoire sur les causes du flux & reflux de la mer, entièrement dans les principes du système de Copernic, condamné depuis par l'Inquisition. Il disoit sur ce Mémoire: FLORENCE.

» Je m'en occupois dans le temps » précisément où les Théologiens » préparoient la condamnation de » l'ouvrage de Copernic & de son » système sur la mobilité de la Ter- » re : système dans lequel j'avois » bonnement donné. En effet, l'ou- » vrage a été prohibé depuis, & » l'opinion de Copernic déclarée » fausse & répugnante à l'Ecriture. » Sçachant le respect & l'obéissance » que l'on doit aux décisions de » nos Maîtres qui parlent, d'après » l'abondance de leurs lumières, sur » des objets auxquels la bassesse de » nos esprits ne peut atteindre, je » regarde ce Mémoire que je prends » la liberté de vous envoyer, com-

FLORENCE. » me une fantaiſie poëtique, com-
» me un ſonge, & je prie Votre Al-
» teſſe de ne le prendre que ſur ce
» pied. Elle ſçait quelle eſtime font
» les Poëtes de leurs productions :
» je n'ai point été à l'abri de cet or-
» gueil, & je n'ai pu refuſer mon
» eſtime au Mémoire dont il s'agit.
» Je m'étois contenté d'abord d'en
» faire part au Cardinal Orſini & à
» un petit nombre d'amis : j'en ai
» depuis laiſſé prendre quelques co-
» pies pour des Seigneurs ; ce qui
» me ſervira au moins pour prendre
» date, dans le cas où quelqu'un de
» nos Freres errans voulût s'attri-
» buer cette découverte : choſe qui
» ne ſeroit pas ſans exemple de leur
» part. Au reſte, ce Mémoire eſt un
» ſimple croquis que j'ai fait à la
» hâte dans un temps & dans des
» circonſtances qui ne permettoient
» pas de prévoir que Copernic dût
» être mis à l'*Index* quatre-vingt ans
» après ſa mort. Je me propoſois de
» remanier par la ſuite ce croquis,
» de l'étendre, d'y joindre de nou-
» velles idées, enfin d'en changer
» la forme & la diſpoſition ; mais

» une voix céleſte a parlé, le crayon
» m'eſt tombé des mains, & toutes
» mes idées s'en ſont allées en fu-
» mée*, &c. «

FLORENCE.

* *Mi è occorſo di ſarlo mentre che trà queſti Signori Teologi ſi andava penſando intornò alla proibizione del Libro di Nic. Copernico, e della opinione della mobilità della terra poſta in detto Libro, e da me creduta per vera in quel tempo: ſichè piacque à queſti Signori di ſoſpendere il Libro, e dichiarare per falſa e repugnante à le Scritture ſacre, la detta opinione. Hora, perche io sò quanto convenga ubidire e credere alle determinazioni de' Superiori, come quelli chi ſono ſcorti dà più alte cognizioni, alle quali la baſſeza del mio ingegno per ſe ſteſſo non arriva, reputo queſta preſente Scrittura che gli mando, come una Poeſia o vero un ſogno; e per tale la riceva l'Alteſſa Voſtra. Tuttavia, perche anco i Poeti apprezzano talvolte alcuna delle loro fantaſie, io parimente ſo qualche ſtima di queſta mia vanità. E giache mi ritrovavo averla ſcritta e laſciazala vedere dal Cardinale Orſino e dà alcuni altri pochi, ne hò poi laſciato andare alcune copie in mano di altri Signori Grandi; e queſto, affinche, in ogni evento, che altri, forſe ſeparati dalla noſtra Chieſa, voleſſe attribuirſi queſto mio cappriccio, come di molte altre mie invenzioni e accaduto, poſſi reſtare la teſtimonianza di perſone maggiori, come io era ſtato il primo à ſognare queſta*

FLORENCE. Galilée avoit trouvé, pour ſes dernières productions, un Protecteur auſſi zélé qu'éclairé dans la perſonne du Comte de Noailles. Il avoit entretenu avec ce Seigneur une correſpondance ſuivie pendant le cours de ſon Ambaſſade à Rome, & à ſon retour en France, lors de ſon paſſage à Florence, il lui avoit préſenté ſes Dialogues manuſcrits ſur le local & ſur la réſiſtance des ſolides*. Le Comte de Noailles fit à ces écrits l'accueil qu'ils méritoient, & à ſon arrivée en France, il les fit paſſer aux Elzévirs qui ſe hâterent de les imprimer en un volume *in*-4°.

---

chimera. Quaſta che ti mando, e veramente una abbozzatura che fù da me frettoloſamente ſcritta, mentre ſperavo che il Copernico non aveſſe, ottant' anni dopo la ſua publicazione, ad eſſer condennato per erroneo: ſiche aveva in penſiero di amplificarmi con maggior commodità e tempo, apportandone altri riſcontri, riordinandolo e diſtinguendolo in altra migliore forma e diſpoſizione. Ma una celeſte voce mi riſvegliò, e riſolvette in nebbia tutti li miei confuſi ed avviluppati fantaſmi, &c.

* *Volendo moſtrare, che, ſe bene taceva, non però paſſava la vita ociosamente.* .....

Galilée en ayant eu avis s'empreſſa de les dédier au Comte lui-même, par une Epître du 6 Mars 1633, qui fut imprimée à la tête de cette édition. Il ſe borne dans cette Dédicace à rappeller à M. de Noailles que, par l'édition qu'il a procurée de ſes écrits, à ſon inſçu, il ſe trouve engagé à défendre ſa réputation contre ſes ennemis avec leſquels il le fait deſcendre en champ clos*. FLORENCE.

La Maiſon de Saint Marc, dont l'Egliſe poſſéde les reſtes de Galilée, fut le domicile d'un perſonnage très-fameux dans un autre genre; c'étoit Jérôme Savonarole. On ne pouvoit l'invoquer après ſa cataſtrophe malheureuſe: mais, en ſigne de reſpect pour ſa mémoire, on a converti en Chapelle la chambre qu'il habitoit, & l'on y apperçoit dans un coin ſon portrait, qu'un coup de ſabre ſur la tête feroit prendre, au

* *Per queſto (ſia mi licito di dire), ſi trova V. S. Illuſtriſſima in obbligo di difenderc la mia riputazione contro chi voleſſe offenderla: mentre ella cui hà poſto in ſteccato contro à gli anverſarii.*

FLORENCE. premier coup d'œil, pour celui de Saint Pierre le Martyr, ſi l'on n'avertiſſoit qu'il repréſente Savonarole. En allant à cette Chapelle, je vis avec admiration, ſur de vieux murs, quelques peintures à freſque, que l'on me dit être d'un Frà Angeliço, Religieux de cette Maiſon, dans le quinziéme ſiécle. On lui avoit donné ce ſurnom, à cauſe de la perfection avec laquelle il réuſſiſſoit à peindre les Anges : ſa touche me parut en effet avoir toute la fineſſe & le gracieux du Barocci & du Guide. Une Lettre originale du Bruzzini au Varchi, conſervée dans la Bibliothéque de Magliabecchi, nous apprend que le Bruzzini revenant de Rome avec Machiavel, on leur dit de quelle manière Savonarole avoit fini ; & qu'à cette nouvelle, Machiavel s'étoit écrié : *Il ne ſçavoit pas le bon homme que les Prophètes qui n'ont point d'armées à leurs ordres, font tous une mauvaiſe fin* *. J'ai vu ailleurs que, quand Savonarole défia,

* *Non ſapeva il povero uomo, che gli Profeti diſarmati capitano tutti male*, &c.

en plein Sénat, un Moine qui lui étoit opposé, de passer avec lui par les flammes, pour éprouver, par le Jugement de Dieu, de quel côté étoit la raison, Jean Canucci, l'un des Sénateurs, opina qu'il valoit mieux faire cette épreuve dans un cuvier plein d'eau ; qu'elle seroit moins périlleuse, & le miracle non moins éclatant en faveur de celui qui en sortiroit sans être mouillé. FLORENCE.

Le célèbre Saint Antonin a aussi eu sa sépulture dans l'Eglise des Religieux de Saint Marc. Parmi les tableaux qui représentent ses miracles, j'en ai retrouvé un fort singulier que j'avois déja vu en France, dans une petite Eglise de Dijon. Il représente cet Archevêque tenant une balance, dans l'un des bassins de laquelle est un panier de fruits, & dans l'autre, un morceau de papier sur lequel est écrit : *Deo gratias.* A côté est un Villageois dans un stupide étonnement. Voici le fait. Un Payſan apporta à Saint Antonin un panier de fruits, & au lieu du prix qu'il en attendoit, Saint Antonin lui dit : *Deo gratias.* Le Payſan

FLORENCE. prétendant que ce *Deo gratias* ne valoit point ſes fruits, & pour lui en apprendre la valeur & le poids, Saint Antonin fit apporter une balance dans laquelle le *Deo gratias* l'emporta.

Parmi les miracles de Saint Dominique, peints dans le Cloître de la même Maiſon de Saint Marc, on en remarque un plus merveilleux que tous les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament. Voici ce qui l'occaſionna. Une Dévote de la Confrérie du Roſaire avoit deux Amans. Dans un accès de jalouſie, l'Amant qui ſe croyoit le moins bien traité, aſſaſſina cette fille & lui coupa la tête qu'il jetta dans un puits: elle étoit morte ſans confeſſion. Cinq mois après l'événement, ſur les ordres de la Sainte Vierge, Saint Dominique ſe tranſporta à ce puits pour y confeſſer & abſoudre cette fille; & à l'arrivée du Saint, la tête s'éleva hors du puits pour ſe confeſſer & recevoir l'abſolution. On voit dans le Tableau cette tête ſuſpendue en l'air, à portée de l'oreille de Saint Dominique. Si cela ref-

semble à quelque chose, c'est à un Chapitre du Roman d'Acajou. FLORENCE.

Le campanile ou clocher de la Cathédrale de Florence, élevé sur les desseins du Giotto, est orné, dans sa partie inférieure, de quatre statues de la main du Donatello, représentant quatre illustres de ses Contemporains, de deux desquels le Vasari a conservé les noms *. Il regardoit comme son chef-d'œuvre celle qui représente un petit Vieillard à tête chauve, auquel en effet il ne manque que la parole.

Dans la Cathédrale, les murs qui de part & d'autre ferment les bas-côtés de la nef, sont couverts, comme l'étoient ceux du Pritanée d'Athènes, de portraits, d'épitaphes & d'inscriptions en l'honneur de divers Personnages distingués dans les armes, dans les Lettres & dans les Arts, quoique la plûpart n'ayent point leur sépulture dans cette Eglise. On voit d'un côté le buste en

* *Soleva Donato, quando voleva giurare si chè se gli credesse, dire* : Alla fè ch'io porto al mio Zuccone. *Vasari, vie de Donatello.*

FLORENCE. marbre du Bruneleſco, Architecte du dôme; puis le portrait du Giotto, avec deux éloges, dont l'un, en diſtiques Latins par le Politien renferme ce beau vers :

Naturæ deerat noſtræ quod defuit Arti.

Suivent des inſcriptions en l'honneur de quelques Capitaines qui ſe diſtinguèrent au ſervice de la République; & cette file eſt fermée par le buſte de Marſile Ficin, à qui la Philoſophie de Platon dut ſa renaiſſance en Europe. Le côté oppoſé offre des portraits de Guerriers, & celui du Dante de la main de Giotto, ſon contemporain, dont les talens firent naître au Poëte une belle réflexion qu'il a placée dans l'onziéme Chant de ſon Purgatoire :

O vana gloria dell' humane poſſe,
Con poco verde in sù la cima dura
Se non è giunta dall' etati groſſe!
Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido,
Sì chè la fama di colui oſcura.
Così ha tolto l' uno all' altro Guido
La gloria della lingua; e forſe è nato
Chi l' uno e l' altro caccerà di nido.

Le

Le portrait du Dante placé là, est un hommage que, par un Décret public, la République de Florence rendit à la mémoire d'un homme qu'elle avoit banni, & qui étoit mort en exil. Le Décret portoit même que, des deniers publics, il lui seroit élevé dans la Cathédrale, en un lieu exposé aux regards, un tombeau de marbre, orné de figures convenables, & de tous les embellissemens que pouvoit comporter un monument de cette importance *. C'est ce que nous apprend Landini, dans ses Prolégomènes sur le Poëme du Dante, où il presse avec force l'exécution de ce Décret dans tous ses points **. FLORENCE.

Florence a rendu au Poëte un hommage d'une autre espèce, en instituant dans son Université, une Chaire uniquement destinée à l'explication de son Ouvrage, dont le

* *E in luogo honorato, un marmoreo e artificiosamente sculto sepolcro, con quelle statue e segni, che lo potessero rendere ornatissimo.*

** *Vid. sup.* l'article de FERRARE.

FLORENCE. vieux style, & les phrases souvent obscures, semblent avoir ajouté à la vénération publique.

De la part des Florentins, cette vénération l'a emporté sur leurs raisons personnelles contre un Poëme qui, dans l'intention de son Auteur, n'étoit autre chose qu'une satyre du Gouvernement & de ses principaux Membres, & une peinture en laid des mœurs de ses Compatriotes dans l'un & dans l'autre sexe. C'est sans doute dans cette intention, qu'il a intitulé son Poëme du nom de *Comédie*, tandis qu'il y donne celui de *Tragédie* à l'Enéide de Virgile, quoique son sujet fût infiniment plus tragique que celui de l'Enéide.

L'Enfer dont il avoit composé les sept premiers Chants, avant son exil, n'y contribua pas moins sans doute que la hauteur * avec laquelle il rejetta le choix que la République avoit fait de lui pour une ambassade auprès de Boniface VIII. Il est dans l'ordre des choses, que ce début de

* *S'io vo*, répondit-il, *chi stà : S'io sto, chi và.*

son Ouvrage eût percé dans le Public. Il l'acheva dans son exil, & y joignit le Purgatoire & le Paradis, que le besoin de travail & d'occupation lui fit ajouter à son premier plan, sans sortir de sa première intention, qu'il eut soin de masquer sous une foule de questions théologiques & mystiques. FLORENCE.

La partie du cloître de Saint Laurent qui sert de premier vestibule à la Bibliothéque de Médicis, est ornée d'une statue du fameux Historien Paul Jove, de grandeur naturelle, en marbre, & de la main de Francesco San-Gallo, l'un des premiers Maîtres de l'Ecole Florentine.

La façade du Palais Guicchardini, aujourd'hui Altoviti, est chargé de quinze pilastres terminés en guaines, & portant chacun un buste, dans le goût des Hermès antiques. Chacun de ces bustes représente un illustre Florentin. Cinq Jurisconsultes, Philosophes ou Littérateurs, occupent le rez-de-chaussée : cinq Historiens occupent le premier étage ; & l'on voit au second, cinq

FLORENCE. Poëtes ou Ecrivains agréables : le Dante, Pétrarque, Boccace, Monſignor de la Caſa & Louis Alamanni.

Le Palais des Offices qui réunit les différens Tribunaux, élevé par le Grand-Duc Côme I. ſur les deſſeins du célèbre Vaſari, a, dans tous ſes trumeaux, des niches que le Grand-Duc deſtinoit à recevoir les ſtatues des plus illuſtres Florentins. Sa mort rompit ce projet, & les niches ſont demeurées vuides.

Le temps n'a rien diminué de l'intérêt des Florentins pour la gloire de leurs Illuſtres. On voit dans la Bibliothéque Magliabechi, le buſte en marbre de ſon Fondateur dont elle porte le nom. Ce buſte bien exécuté, & que l'on dit d'une reſſemblance parfaite, ſemble moins offrir le viſage d'un homme, que la hure de quelque animal ſauvage. Cependant à travers des traits hideux, il eſt plein de phyſionomie.

Ce monument eſt de nos jours, ainſi que celui que M. le Marquis Nicolini a érigé en l'honneur de M. Joſeph Avérani, l'un des plus ſçavans Juriſconſultes qui ayent paru dans

l'Université de Pise, & dont les Ouvrages, comparables à ceux de Cujas, réuniſſent les fleurs de la belle Littérature, la ſévérité de l'Hiſtoire, l'auſtérité de la Critique & l'exactitude des hautes Sciences, à une connoiſſance profonde des Loix Romaines, & de leur analogie avec le Droit naturel & le Droit public. Il avoit été le maître de M. Nicolini, qui a conſacré ſon image, dans le cloître de Saint Marc, en un médaillon de marbre, exécuté avec le plus grand ſoin. Ce médaillon me frappa d'autant plus, qu'il offre, au premier coup d'œil, le viſage, les traits & tous les détails de la phyſionomie de M. de Voltaire, dont aucun portrait ne lui a peut-être jamais autant reſſemblé, qu'il reſſemble à ce médaillon. FLORENCE.

La reconnoiſſance du Marquis Nicolini ne s'eſt pas bornée à ce monument. Le 28 Avril 1745, il avoit prononcé, devant l'Académie de la Cruſca, l'éloge de ſon Maître, dans un Diſcours qui remplit quarante pages d'impreſſion *in*-4°.

Parmi les moyens de perpétuer la

FLORENCE. mémoire de ſes grands Hommes ; on imagine aiſément que Florence n'a pas négligé les épitaphes en leur honneur. Je ne rapporterai que celle du Varchi : elle m'a paru contenir un éloge auſſi vrai que bien exprimé. La voici toute entière :

D. O. M.

Bened. Varchio, Poëtæ, Philoſopho, Hiſtorico, qui cùm ann. LXIII. ſummâ animi libertate, ſine ullâ avaritiâ aut ambitione, vixiſſet, obiit non invitus, XVI. Kal. Decemb. M. DC. LXVI.

A ce détail des monumens conſacrés au mérite par la reconnoiſſance, joignons :

1°. Celui qui décore le veſtibule de l'Hôpital de *Santa Maria Nuova*. La première idée de la fondation de cet établiſſement en faveur de l'humanité, fut conçue par une vieille Servante qui la communiqua à une riche veuve de la Maiſon de Portinari *, à laquelle elle étoit attachée.

* Cette Maiſon avoit donné à l'illuſtre

En 1290, la veuve saisit cette idée, FLORENCE.

Michel-Ange, dans Béatrix Portinari, l'objet des amours qu'il a chantées dans ses Poésies, dont le Recueil fait partie des Livres Classiques employés par l'Académie *de la Crusca*. Les Arts, dans lesquels il excelloit, lui fournissoient le plus souvent les idées galantes qu'il développoit dans ses vers. Rempli de ces idées, il disoit à sa Maîtresse :

Forse ad amendue noi dar lunga vita
Possa, o vuoi ne' colari, o vuoi ne i sassi
Rassembrando di noi l'affetto e'l volto,
Sicchè mill' anni dopo la partita,
Quanto su belle fosti ed io s'amassi
Si veggia, avvenne a marmi, o non fui stolto.

La Beauté a ses droits les plus certains sur les grands Artistes qui s'en occupent & la cherchent dans toutes leurs études. Elle frappoit Michel-Ange, le saisissoit, s'emparoit de son ame & de toutes ses facultés, par-tout où il la rencontroit. On a la preuve de ce qu'elle pouvoit sur lui dans les deux plus beaux de ses Sonnets, qui commencent par ces mots : *A che più debbo*, & *Veggio con bei vostri occhi*. Ils sont cités par le Varchi, comme deux chefs-d'œuvres en ce genre. Suivant le même Écrivain, ils avoient pour objet Thomas Cavallieri, jeune Gentilhomme Romain, qui vivoit encore lorsque le Varchi fit cette observation : *Nel quale*,

FLORENCE. & employa une partie de ſes biens à en commencer l'exécution, avoüant qu'elle y avoit été déterminée par les inſtances de ſa Servante. La vieille fille étant décédée, les Adminiſtrateurs de la nouvelle maiſon voulurent avoir ſon corps, qu'ils firent enterrer dans leur Egliſe, ſous une tombe de marbre blanc, où ſa repréſentation fut ſculptée en ronde boſſe. Cette tombe ſe dégradant par le frottement continu des pieds de ceux qui fréquentent cette Egliſe, on l'a tirée de-là & encaſtrée dans le mur du veſtibule de la maiſon.

2°. La ſtatue d'une Mule que l'on voit au fond du portique qui forme le rez-de-chauſſée du Palais Pitti, avec un diſtique ſur la baſe, qui apprend que la Mule que cette ſtatue repréſente, ſervit avec autant de courage que d'aſſiduité, à la conſtruction de ce Palais, ne refuſant

---

dit-il, io conobbi già in Roma (oltrà l'incomparabile bellezza del corpo) tanta leggiadria di coſtumi, e così eccellente ingegno e graziosa maniera, che ben meritò, e merita ancora che più l'amaſſe chi maggiormente il conoſceva. Lezione III. del Varchi.

aucun des ſervices auxquels on la voulait employer. De ce genre, eſt une autre inſcription conſacrée par un Vénitien, ſur la face d'un des quais de l'Arno, à la mémoire d'un Cheval tué ſous lui au ſiége de Florence, dans le ſeiziéme ſiécle: monumens condamnables, ſi l'on peut pécher par excès de gratitude, mais que l'on peut juſtifier par l'exemple des anciens Egyptiens, des Athéniens & de l'Empereur Adrien qui, au rapport de Spartien, aimoit tellement ſes Chevaux & ſes Chiens, qu'il leur conſacroit des tombeaux. FLORENCE.

Ces vûes perpétuelles des Florentins vers la poſtérité, leur ont fait, depuis pluſieurs ſiécles, imaginer, pour la conſervation des actes qui intéreſſent la fortune & l'état des Citoyens, un moyen dont le défaut répand un air de barbarie ſur nos pays Septentrionaux les plus policés.

Deux dépôts ſont conſacrés à ces actes: l'un, au-deſſus de l'Egliſe d'*Or-San-Michielle*; l'autre, dans les vaſtes appartemens qui occupent la partie ſupérieure du Marché neuf, bâti en

FLORENCE. 1548, dans le quartier que l'Arno sépare de celui du Palais.

De quatre ans en quatre ans, les Notaires de la ville de Florence & de l'Etat de Toscane, sont tenus de verser, dans le premier de ces dépôts, une expédition de tous leurs actes. A la mort de chaque Notaire, son Protocole en volume relié, cotté & paraphé, passe à celui du Marché neuf. Au moyen de cet arrangement, de la distance des deux dépôts, du choix que l'on a fait, pour leur établissement, de lieux isolés, enfin des précautions les plus scrupuleuses pour en éloigner tous les accidens qui peuvent arriver par le feu, Florence a, par *Duplicata*, & en forme authentique, tous les actes les plus intéressans pour la Société; & dans le cas où, malgré toutes ces précautions, un des dépôts seroit enveloppé dans un incendie, la société n'en souffriroit point.

L'ordre qui régne dans ces dépôts, répond aux vûes qui en ont déterminé l'établissement. Chacun d'eux a un double répertoire; l'un par matières, l'autre par noms. Au

moyen de ces répertoires, une généalogie à dresser, quelque étendue, quelque compliquée qu'elle soit, est l'ouvrage d'une matinée. On l'établit même en Justice, sur la simple notice des actes donnée par le Garde-minute, qui en délivre les expéditions, lorsqu'il en est requis. On se procure avec la même facilité, des indications juridiques sur tous les objets à l'égard desquels le recours aux actes est nécessaire. Comme la recherche en est aussi prompte qu'aisée, la notice de chaque acte est taxée à une somme très-modique: ce qui est compensé à l'égard des Gardes-minutes, par la multitude prodigieuse de consultations que procure la facilité de la recherche: chaque particulier y ayant recours, lorsqu'il a besoin d'une indication suivie des titres mêmes qui sont en la possession. En un mot, ce double dépôt auquel les Représentans du Souverain actuel continuent les attentions & les soins qui en ont conçu & dirigé l'établissement, est un sanctuaire de la sûreté publique, & un Chartrier commun où toutes les fa-

FLORENCE.

FLORENCE. milles & chaque Citoyen ont les titres publics de leur état & de leurs poſſeſſions.

Dans ſon Commentaire ſur les Pandectes, le Docteur Budée ſe plaint hautement de ce que, de ſon temps, les François n'avoient encore aucun établiſſement de cette eſpèce. » Le » François, dit-il, eſt toujours étran» ger dans ſon pays: lui ſeul ignore » les affaires & les intérêts de la » France: il eſt de toute éternité » dans le génie de ce Peuple, de re» garder tout monument, tout dé» pôt public, comme étranger au » Gouvernement *. «

Les Florentins ont les mêmes attentions pour tout ce qui peut faire titre dans les familles. Les divers cantons & la plûpart des rues de la ville de Florence, portent encore

* *In patriâ ſua Galli peregrinari videntur, ſoli hominum rerum ſuarum ignari. . . . . ſed hic eſt perpetuus hujus Regni genius, ut rerum monumenta nihil pertinere ad Reipublicæ ſtatum ducat.* Ex Horatio emendatus Horace

Budæique manent veſtigia rarior.

le nom des premières familles qui les ont habitées. Les Palais conservent invariablement les noms de ceux qui les ont bâtis, & ils ne sont que comme des auberges pour les seconds & troisiémes possesseurs. On dit *Palazzo di tal, poi di tal, oggi di tal.* Cette attention s'étend à tous les monumens des premiers Propriétaires, au point que la façade qui porte l'écusson de leurs armes, ne peut être démolie & renversée, dans le cas même où le second possesseur voudroit élever une nouvelle façade sur un plan plus étendu : sauf à raccorder de la manière la moins choquante qu'il est possible, l'ancienne façade avec la nouvelle. Le Palais Pitti est une preuve bien frappante de la force des Loix & de l'usage à cet égard. Ce Palais immense, dont celui du Luxembourg à Paris est une copie, appartient, depuis plus de deux siécles, à la Maison de Médicis : tous les Grands-Ducs l'ont habité ; cependant il n'a point changé de nom, c'est toujours le Palais Pitti.

FLORENCE.

Au moyen de toutes ces précautions pour la conservation des titres

FLORENCE. & des monumens qui peuvent assurer l'état des familles, la Noblesse de Florence est peut-être, de tous les pays de l'Europe, celle dont l'état soit le plus certain. Excepté quelques Maisons qui, à la faveur de leur antiquité, font remonter leur origine à Charlemagne, chacun sçait d'où chacune est partie, ses alliances & les divers degrés de croissance, de splendeur & de décadence qu'elle a parcourus. C'est d'après ces notions communes, que le Landini, dans son Commentaire sur le seiziéme Chant du Paradis du Dante, a donné une Notice étendue des anciennes Maisons de Florence, avec l'indication des différens quartiers où elles avoient leur principal domicile. Aussi est-ce à Florence que tous les gens de fortune vont en Italie chercher des ayeux. Une ressemblance de nom facilite ces marchés, où l'on gagne de part & d'autre. On en rit à Florence; mais le Florentin adoptif se pare chez lui d'une généalogie dont la pointe de finesse n'est pas apperçue de tous les yeux.

Le Commerce, la Banque & une Industrie toujours active, formoient l'aliment de cette Noblesse dans les beaux jours de la République de Florence. Le vieux Côme de Médicis devint le premier homme de l'Etat, parce qu'il étoit le premier Commerçant & le premier Banquier de Florence, & peut-être de l'Europe. Pierre son fils, & Laurent son petit-fils, continuèrent le négoce & la banque. Tous les édifices publics & particuliers de Florence ont été élevés par des Marchands, la plûpart Fabriquans & Membres de l'*Arte della Lana* : manufacture qui fut la principale source de la grandeur de la République de Florence & de toutes les grandes & belles choses qu'elle entreprit. On nomme encore les Maisons qui faisoient le commerce de papier, de toile, de bois, de tuile, de fromage, de charbon. Enfin dans le seiziéme siécle, Nicolas Capponi, Gonfalonier & le premier homme de la nouvelle République formée par les Florentins, pendant la prison de Clément VII, *loin*, dit le Varchi, *d'avoir abandonné ses affai-*

FLORENCE.

FLORENCE. *res de commerce, pendant qu'il fut en place, ne les interrompit pas un seul instant* *.

La ſtabilité des Médicis, & les alliances qu'elle leur procura avec des Princeſſes Allemandes & Eſpagnoles, changèrent leurs idées ſur le commerce. A l'exemple du Souverain, les Maiſons les plus riches quittèrent le négoce, abandonnèrent les manufactures, & préférèrent la Chevalerie à des richeſſes acquiſes & perpétuées par le travail. Pour aſſurer à leurs deſcendans celles que leur laiſſoit leur dernier billan, ils profitèrent de la liberté qu'accordoient les anciennes Loix Romaines, de faire des ſubſtitutions perpétuelles & graduelles juſqu'à l'infini; enſorte que, tant qu'il y avoit des parens, ils ne ſe ſuccédoient pas dans les biens ſubſtitués, ſuivant l'ordre des ſucceſſions ordinaires, mais ſuivant l'ordre preſcrit par le teſtateur qui faiſoit loi perpétuelle

* *Non aveva mai, non che laſciata, intermeſſa la mercatura.* Voyez la fin du neuviéme Livre de l'Hiſt. du Varchi.

pour ſa famille. Côme I. ouvrit une reſſource aux Cadets, par l'inſtitution de l'ordre de Saint Etienne: l'Egliſe en offroit d'autres à ceux qui vouloient s'y engager. Un grand nombre chercha fortune avec ſuccès dans le pays Etranger; mais la population diminuoit, & toutes les richeſſes de Florence, circonſcrites dans quelques Maiſons, étoient incommuniquables à de nouvelles familles. FLORENCE.

Depuis que l'Empereur eſt Souverain de la Toſcane, il a réduit les ſubſtitutions à quatre degrés, conformément à la Loi de Juſtinien. Qu'attendre de ce nouvel arrangement? c'eſt l'affaire de ceux qu'il intéreſſe.

Villani nous découvre une des ſources des richeſſes primitives des Florentins, dans leur manière de vivre au treiziéme ſiécle *. *Les viandes les plus communes & les plus viles ſuffiſoient*, dit-il, *à leur ſobriété. Les étoffes dont s'habilloient les hommes &*

* Voyez ſur le même ſujet, les Chants XV. & XVI. du Paradis du Dante.

FLORENCE. *les femmes, étoient, comme leurs mœurs, simples & grossières. Des peaux tenoient lieu d'étoffes pour le vêtement de la plûpart; elles leur fournissoient aussi des bonnets & des bottines* *. Il ajoute qu'alors les dots des femmes étoient de cent francs, & les plus considérables de trois cens livres; & que les filles ne se marioient que, lorsqu'ayant atteint vingt ans & plus, elles avoient été formées, dans la maison paternelle, à tous les détails du ménage & de l'économie domestique. *L'opulence*, dit-il, *& le luxe qui régnent de nos jours, n'ont rien produit de comparable à ce qu'avec leur vie pauvre & grossière, nos ancêtres ont exécuté de grand & de digne de la postérité* **. Ils

* *Vivevano sobri, e di grosse vivande, e con piccole spese, e molti costumi grossi e rudi; e di grossi panni vestivano loro e loro donne. Molti portavano le pelli scoperte senza panno e con berette in capo, e tutti con usatti in piede.*

** *Con la loro grossa vita e povertà, facevenno maggiori e più virtuose cose, che non sono fatte a tempi nostri, con più mortidezza e con più richezza.* » Le luxe, dit M. de la Rochefoucault (*Réflex. CCCVIII.*), » & la trop grande politesse dans les Etats,

étoient libres, & comme chez les premiers Romains, au milieu de particuliers pauvres, la République étoit opulente *. Ce furent ces gens vivans & vêtus, comme nous l'apprend Villani, qui subjuguèrent la Toscane, & qui élevèrent à Florence les bâtimens que j'ai placés ci-dessus à la tête des édifices publics. FLORENCE.

La diminution des richesses a insensiblement ramené Florence à l'antique sobriété & à la parcimonie du treizième siécle. Depuis qu'il n'y a plus ni Souverain ni Cour, le luxe a fait place à une modeste simplicité dans les habits : quelques gens fort à leur aise, y portent même, à l'exemple de Rome, l'habit ecclésiastique, sans être engagés dans l'Eglise.

Quant à la table, j'ai souvent entendu les Lombards vanter ironique-

» sont le préfage assuré de leur décadence ; » parce que tous les Particuliers s'attachant » à leurs intérêts propres, ils se détournent » du Bien-public. «

* *Privatus illis census erat brevis,*
Commune magnum.

FLORENCE. ment les ſoupers Florentins qui conſiſtent, diſent-ils, en quelques feuilles de ſalade que les convives cueillent eux-mêmes dans des pots expoſés à la fenêtre, & garnis de quelques pieds de chicorée ſauvage. J'ai mangé dans quelques bonnes Maiſons de Florence. Ces dîners proprement ſervis, étoient aſſaiſonnés de très-bon vin, & de cette gaieté qui fait le fond du caractère Florentin. Au reſte, dans toute notre route, nous n'avons trouvé aucune auberge où nous ayons été auſſi bien traités, auſſi bien ſervis, & à auſſi bon compte, qu'à Florence: ce qui peut prouver l'abondance & peut-être la ſurabondance des denrées.

Nous paſſions une partie de nos ſoirées au Caffé, dans des aſſemblées qui réuniſſoient quantité de gens très-bons à connoître & à voir enſemble. Ils s'exercent par des plaiſanteries de toute eſpèce, qu'il ſçavent faire & recevoir de très-bonne grace. Le célèbre Docteur Lami, l'homme le plus ſçavant de la Toſcane, y entroit activement & paſſivement, comme s'il n'eût ſçu que plaiſanter.

FLORENCE.

Les dots ne ſont pas encore revenues au point où elles étoient dans le treiziéme ſiécle. J'ai cependant vu un Florentin, homme riche & de condition, qui, par choix, s'étoit marié ſur le pied de cet ancien taux, parce que, nous diſoit-il, il vouloit être maître au logis.

Les ſpectacles y ſont en parti, ainſi que dans le reſte de l'Italie, Il y avoit deux Théâtres d'Opéras bouffons, animés par la rivalité à ſe ſurpaſſer l'un l'autre; & une Comédie italienne, dont l'Arlequin étoit un honnête bourgeois ayant boutique & un magaſin bien fourni en marchandiſes de mode. Mademoiſelle Radicati, l'une des premières Danſeuſes d'Italie, nous fournit l'occaſion de payer le tribut à Florence, par une plaiſanterie que nous lui adreſſâmes ſous le nom d'un Docteur étant à la ſuite de pluſieurs Abbés de la première diſtinction, qui revenoient du Conclave. C'étoit une douzaine d'aſſez mauvais vers, mais les plus tendres que nous pûmes, en l'honneur de cette jeune & jolie Danſeuſe.

FLORENCE. A propos de vers, dans une conversation avec un Seigneur Florentin, homme de goût, & qui, sans avoir jamais été à Paris, parloit le François mieux que moi, & avoit une connoissance intime des meilleurs Livres François, je me plaignois à lui de ce que j'allois quitter l'Italie, sans avoir pu saisir la mesure, le rithme & l'harmonie de la Poësie Italienne. » J'ai, me répondit-il, les » mêmes plaintes à me faire à moi-» même à l'égard de la Poësie Fran-» çoise. Les vers de Chapelain, de » Brébeuf, de Racine, de Rousseau, » de l'une & l'autre Pucelle, de Zaï-» re, &c. tout cela est égal à mon » oreille: elle n'y sent aucune diffé-» rence; je n'y vois que de la prose » rimée. « Nous nous avouâmes avec la même franchise, que nous sentions aussi peu le rithme & l'harmonie des vers de Térence qu'Erasme a pourtant pris la peine de mesurer au compas, mais plus à vûe d'œil qu'à vûe d'oreille, si l'on peut user de cette expression. Erasme travailloit sur ces vers, comme le Mathématicien Sauveur sur la Musique.

Pendant notre séjour à Florence, l'Arno grossi par les pluies & par les eaux de la Chiana, que les anciens Romains ont partagées entre l'Arno & le Tibre, se déborda, franchit les quais, engorgea même une partie des ponts, & monta dans la Ville jusqu'au premier étage de quelques maisons. La désolation fut générale: les marchandises déposées à la Douane en ballots, & celles de beaucoup de magasins s'y trouvèrent à flot. On porta en bateau des vivres aux quartiers surpris par l'inondation, qui causa de plus grands dommages à la campagne qu'à la ville, comme on le reconnut par les tas de fumier, par les bestiaux, par les arbres & par les débris de maisons que charioit l'Arno. Lorsque les eaux furent retirées, les rues les plus basses & les couls de leurs maisons étoient remplies d'un sédiment de couleur d'ocre, sur trois à quatre pouces d'épaisseur. Florence, nous dit-on, est exposée à cette calamité, une fois environ tous les vingt ans, malgré mille projets anciens & nouveaux pour l'éviter, ou la diminuer. Il n'y a

FLORENCE.

FLORENCE. de remède certain, que dans le creuſement du lit de l'Arno, dans toute l'étendue de ſon cours de Florence à la mer. Ce lit eſt exhauſſé d'environ ſix pieds, depuis la conteſtation qui s'éleva ſous Tibère, entre les habitans de Rome & ceux de la Toſcane : conteſtation dont on peut voir l'objet, les détails & le réſultat dans l'éloge de Viviani par M. de Fontenelle. Cette inondation occaſionna beaucoup de réparations aux maiſons qu'elle avoit ſubmergées, ſans reſpect pour quantité de croix groſſièrement peintes en rouge, dont eſt garni, ſur la rue, le ſocle de preſque tous les bâtimens de Florence. Ces croix n'ont d'autre objet que d'en impoſer aux paſſans, dans une Ville où l'air eſt auſſi diurétique, qu'il eſt anodin à Naples *.

Dans le détail des Hommes illuſ-

* Cet uſage ancien à Florence explique la plaiſanterie de l'Aretin, dans ſa Comédie du Maréchal : *Che un Cavaliere ſenza entrata, è un muro* SENZA CROCI, *ſcompiſciato da ognuno.* Cette plaiſanterie eſt répétée dans une Lettre à l'Evêque de Vaiſon, du 17 Septembre 1539.

tres

très de Florence, que donne Léandro Alberti, j'ai vu avec quelque surprise son attention à rassembler, sous cet article, quantité de Docteurs Thomistes, Scotistes, &c. aujourd'hui absolument ignorés, & son silence sur *le vénérable & docte Boccace*, pour me servir des termes de Brantôme. Il n'est pas tombé dans le même oubli à l'égard de Machiavel, qu'il dit Auteur de l'Histoire de Florence, de la vie de Castruccio, du Prince, *con molte altre degne opere*; & que le même Brantôme appelloit ironiquement, *le vénérable Précepteur des Princes & des Grands*. Voici quelques époques de sa vie, que j'ai recueillies à Florence.

Il y naquit le 3 Mai 1466, de Bernardo, Docteur en Droit, & de Bartholomée, fille d'Etienne Nelli. Il perdit son pere à l'âge de seize ans. Il passa sa jeunesse dans le Bureau de Marcello Vergilio Adriani, Secrétaire de la République de Florence. Il étoit à Nantes en Bretagne, en 1501. Il épousa, l'année suivante, Marietta Corsini, fille de Louis, laquelle lui donna plusieurs enfans. En

FLORENCE. 1520, il succéda à Adriani, dans le Secrétariat de la République. Déplacé en 1527, il mourut le 22 Juin de cette année. Son *Prince*, imprimé à Rome en 1515, sous les yeux & avec privilége de Léon X, & dédié à Laurent de Médicis, Duc d'Urbin, ne fut mis à l'*Index* que sous Clément VIII. Ses autres Ouvrages n'ont vu le jour que depuis sa mort. On lui attribue la Comédie intitulée *la Sporta*, qui a paru sous le nom du Gelli. M. Nelli me dit avoir en sa possession des *Discorsi* de Machiavel sur les Commentaires de Jules César, dans le goût de ceux que nous avons de lui sur Tite-Live. Machiavel, ainsi que Boccace, doivent d'autant moins être oubliés parmi les illustres Florentins, que le caractère Florentin semble être un amalgame de celui de ces deux Auteurs.

L'Europe doit à Galilée le renouvellement de cette Philosophie dont Thalès & Pithagore avoient ouvert les premières routes aux Grecs d'Ionie & d'Italie. Il devint, comme eux, le Chef d'une Ecole aujourd'hui répandue dans toutes les Aca-

démies qui ont les Sciences pour objet*. Elle fut concentrée, pendant environ vingt ans, dans une Société de Sçavans en différens genres, formée en 1650 par le Grand-Duc Ferdinand, & qui fondit ensuite dans l'Académie *del Cimento*, instituée en l'an 1657** par le Car- FLORENCE.

* Après l'avoir comparé à Jason & à Christophle Colomb, le Marini ajoute :

Mà tu maggior del primo e del secondo,
I campi inaccessibili e remoti
Gisti à spiar de lo stellato mondo ;
E internato in quei recessi remoti
Trovar sapesti entrò il suo sen profondo
Novi Orbi, novi Lumi, e novi Moti.

Ritratti, pag. 166.

** Il s'étoit formé à Paris, dans la même année, une Société de Gens de Lettres sous le titre d'*Académie de Physiciens*. Fermat, Roberval, Bouilliaud, Pierre Petit, Papin, Sorbière, en étoient les principaux Membres, & ce dernier y tenoit la plume. Elle s'assembla pour la première fois chez M. de Monmort, Doyen des Maîtres des Requêtes, le 18 Décembre 1657. Sorbière a fait imprimer quelques Discours qu'il avoit prononcés devant cette Société, qui s'occupoit des mêmes objets

FLORENCE. dinal Léopold de Médicis. Les travaux & les découvertes de cette Académie ſont connus de toutes les Sociétés ſçavantes. Elle étoit compoſée de ſept ſujets, la plûpart Eléves de Galilée.

Paul del Buono, Préſident des Monnoies de l'Empire, imagina les expériences ſur la compreſſibilité de l'eau, & fit paſſer en Toſcane l'uſage conſervé en Egypte, de faire éclore les Poulets, au moyen d'une chaleur artificielle & graduée *.

Candido del Buono, ſon frere, Curé de Saint Etienne à Campoli, inventa la machine pneumatique, & une autre machine pour meſurer & comparer les évaporations de divers fluides.

---

que l'Académie *del Cimento*. Voyez la vie de Sorbière, qui ſe trouve à la tête du *Sorberiana*.

* J. Gravius donna depuis dans les Tranſactions Philoſophiques un Mémoire étendu, intitulé; *De modo pullos ex ovis, in fornacibus, lento & moderato igni caleſcentibus, apud Kachirenſes excludendi.* M. de Réaumur a donné, en 1752, deux volumes ſur le même ſujet.

FLORENCE.

Alexandre Marſigli, Profeſſeur de Philoſophie en l'Univerſité de Piſe.

Vincent Viviani, dont on peut voir l'éloge parmi ceux de l'Académie des Sciences de Paris, donnés par M. de Fontenelle.

François Rédi, connu par de ſçavans Ouvrages qui rempliſſent pluſieurs volumes, s'employa à extraire les ſels, des cendres de différens végétaux.

Le Comte Lorenzo Magalotti, Secrétaire de l'Académie.

L'Abbé Antoine Oliva, Calabrois. Ayant quitté Florence, il ſe retira à Rome, où il pratiqua la Médecine, & devint premier Médecin de Clément IX. Enveloppé depuis dans l'affaire de Monſignor Gabrielli, il périt miſérablement dans les priſons du Saint-Office.

Jean-Alphonſe Borelli, Napolitain, connu par ſes Ouvrages & par ſes démêlés avec le Viviani, fut un de ceux qui travaillèrent le plus pour l'Académie.

Le Comte Charles Rinaldini, d'Ancône.

On peut joindre à ceux qui eurent

FLORENCE. part aux travaux de cette Société ; Dominique Caſſini, Nicolas Stenon, & M. Auzout, que l'amour des hautes Sciences avoit attiré de France & retenu long-temps en Italie.

Les recherches & les découvertes de Dom Benedetto Caſtelli, d'Evangeliſta Torricelli, de Nicolas Aggiunti, premiers Eléves de Galilée, appartiennent en quelque ſorte à cette Société, dont ils auroient partagé le travail avec leurs amis & leurs co-diſciples, ſi leur mort n'eût prévenu ſon établiſſement.

Je dois cette Notice ſur l'Académie *del Cimento*, à M. Nelli, qui l'a depuis donnée lui-même dans une Brochure de cent quarante pages *in*-4°. intitulée *Saggio di Storia Litteraria Fiorentina nel ſecolo XVII*. C'eſt lui qui a érigé à Galilée le monument dont j'ai donné ci-deſſus la deſcription. Il a entre ſes mains une quantité prodigieuſe de Lettres & d'Opuſcules de ce grand Homme, non encore imprimés, & qu'il ſe propoſe de donner au Public. Il y joindra ſa vie formée de la réunion de toutes les lumières que peuvent

fournir les ouvrages & le commerce épiſtolaire de ce Philoſophe avec tous les Sçavans de ſon ſiécle. Le mérite d'une collection ſi précieuſe, juſtifie l'impatience avec laquelle elle eſt attendue. FLORENCE.

Sans rien vouloir dérober à la gloire de Galilée, regardé généralement comme le Thalès de l'Ecole Philoſophique de Florence, peut-être n'en ſeroit-il que l'Anaxagore, ſi l'on en faiſoit remonter l'origine au premier de ces deux Pauls, dont j'ai déja parlé d'après Landini, au ſujet de la Méridienne de la Cathédrale de Florence. Ce Gnomon, digne de l'attention & enſuite de l'admiration d'un Connoiſſeur (tel que M. de la Condamine), qui l'a jugé le plus grand des monumens que l'Europe ait actuellement en ce genre, annonce, dans celui qui l'a entrepris & exécuté, des vûes, des connoiſſances & des talens d'autant plus merveilleux, qu'ils étoient plus ſupérieurs au ſiécle où il vivoit : *Exortus uti æthereus Sol.* Si un tel homme a remonté aux ſources des connoiſſances que ſuppoſe un tel

FLORENCE. Ouvrage ; ſi, par la ſeule force de ſon génie, il a ſuppléé les lumières de l'Antiquité qui étoient encore enfouies, lorſqu'il vivoit ; s'il a prévenu les tentatives, qui ont conduit les ſiécles ſuivans à des procédés qui demandent autant de fineſſe que de préciſion ; s'il a laiſſé des Ouvrages à la poſtérité ; s'il a formé des Diſciples, ainſi que l'aſſure Landini, précurſeur de Galilée, il ſera le Chef de l'Ecole Philoſophique de Florence.

Perſonne n'eſt plus à portée que M. Nelli, d'éclairer les Florentins ſur les Diſciples, ſur les travaux & ſur les découvertes de cet illuſtre Compatriote. En partageant ſa gloire, Galilée ne perdra rien de la ſienne ; & celle de Florence s'en accroîtra.

Dans les détails où je viens d'entrer, on ne m'accuſera pas d'avoir manqué à l'eſtime, au reſpect & à la vénération qu'ils m'ont inſpirés. Cependant il s'en faut beaucoup que j'aie égalé les expreſſions des Florentins ſur tout ce qui tient à leur patrie. Ils ſont, à cet égard, ce

qu'étoient les anciens Athéniens. A leurs yeux, Florence est à l'Europe, ce que, dans le fameux Panégyrique d'Isocrate, Athènes étoit au reste de la Grèce. Ils voyent chez eux tout ce qui a été produit de meilleur dans tous les genres. Ils n'apperçoivent ailleurs que rudesse & barbarie. Ce sont eux qui ont tout créé, tout inventé, tout imaginé, tout fait: orgueil louable dans leurs ancêtres qu'il a conduits à tout ce qu'ils ont exécuté de grand & de beau. FLORENCE.

Parmi les faits de barbarie étrangère, ils se rappellent encore, & racontent avec complaisance la manière dont le Confesseur du Roi Dom Carlos se présenta à la Bibliothéque de Médicis.

Ce Confesseur, Cordelier réformé, accompagnoit le jeune Prince, lorsqu'il vint prendre possession des Etats de Toscane. Comme il étoit le seul homme de la suite du Prince, dont l'habit promît un Lettré, les Intendans de la Bibliothéque prévinrent par des offres obligeantes, l'empressement qu'ils lui suppo-

FLORENCE. soient pour un des plus auguſtes monumens que la magnificence des Princes ait conſacrés aux Lettres. Il répondit aſſez bien à ces offres, & prit jour. L'Intendant avoit raſſemblé tous les gens de Lettres les plus diſtingués. Après avoir partagé avec eux une Collation ſervie avec autant de délicateſſe que de profuſion, le Confeſſeur s'achemine vers la Bibliothéque, ſuivi de ce brillant cortége. Arrivé à la porte, il s'arrête ſur le ſeuil, parcourt le vaiſſeau des yeux, & adreſſant la parole à l'Intendant, il lui crie: » Monſieur l'Intendant, avez-vous là-dedans le » Livre des ſept Trompettes? « L'intendant répondit que la Bibliothéque ne poſſédoit pas ce Livre; & tout le Cortége avoua, avec quelque ſorte de confuſion, qu'il ne le connoiſſoit pas. » Hé bien, dit le Confeſſeur* en ſe retirant, *tanquàm*

* Cet ancien Cordelier vivoit encore en 1757, & exerçoit les mêmes fonctions auprès de Dom Carlos. A Portici, un jour de *Gala*, où la Cour du Roi des Deux-Siciles alloit être admiſe à lui baiſer la main, ce Confeſſeur arriva dans la grande ſalle que

re benè gestâ, » je ne donnerois pas » de toute votre Bibliothéque une » pipe de tabac. « On s'empressa de connoître ce Livre, que l'on apprit être un ramas d'histoires pieuses, les plus apocryphes, rédigé en Espagnol par un Franciscain, à l'usage du plus bas peuple, & dont la traduction fait partie de ces Livres qui se vendent en France sous le nom de *Bibliothéque bleue**. FLORENCE.

Par attachement à tout ce qui vient de leurs ancêtres, les Florentins conservent encore cette prononciation gutturale dans laquelle tous les *C* se changent en *H* forte-

---

toute la Cour rempliſſoit; & il la traverſa dans ſa longueur, en étendant les mains que s'empreſſoient de baiſer ceux qui avoient le bonheur de ſe trouver le plus à portée de lui, les autres ſe contentant de baiſer les pans de ſon manteau ou la pointe de ſon capuchon. Cet empreſſement m'eut encore plus réjoui, ſi j'avois ſçu alors l'hiſtoire des *ſept Trompettes*.

* Rabelais (*Liv. 4. chap.* 11.) fait voyager à Florence un Moine blanc de cette Ville, qu'il nomme *Bernard Lardon*. Les obſervations qu'il lui fait faire, peuvent aller de pair avec celles du Franciſcain.

FLORENCE. ment aſpirées : prononciation particulière à Florence, dès le ſiécle du Dante, qui dit que les gens de l'autre monde le reconnoiſſoient pour Florentin, à ces ſons du goſier *. Dans ſon Dictionnaire pour Sainte Catherine de Sienne, le Gigli reproche (Lett. C.) aux Florentins la dureté de ces ſons qu'il appelle *gorgia*. Il leur propoſe pour modèle la prononciation Siennoiſe. Or il étoit

* Si l'on jugeoit de cette affectation, d'après les régles propoſées par Cicéron ſur la prononciation, il ſeroit aiſé d'y reconnoître ces *ſonos aſperos, anhelatos, vaſtos, hiulcos, qui, quoſdam delectant*, dit-il, *quò magis antiquitatem retinere videantur*. De Orat. L. 3. La prononciation Romaine, à laquelle Cicéron vouloit que l'Orateur ſe formât, avoit dès-lors en partage, *ſuavitatem preſſam, æquabilem, lenem, in quâ nihil offendi, nihil diſplicere, nihil animadverti poterat, nihil ſonare aut olere peregrinum*. Ces deux paſſages peuvent ſervir de commentaire au proverbe trivial : *Lingua Toſcana in bocca Romana*. Cependant l'un des derniers Maîtres de l'Eloquence grecque, & celui qui contribua le plus à l'énerver, Démetrius de Phalère diſoit, que *la dureté du ſon des paroles donne de la grandeur & du poids au Diſcours*. De Elocut.

Siennois, & il ne ſentoit pas dans ſa propre bouche, ce qu'il reprochoit aux Florentins. FLORENCE.

Quel que ſoit le principe ou la cauſe du goût Toſcan pour une forte articulation, elle a formé le caractère ſpécifique de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture de la Toſcane antique & moderne. C'eſt cette forte articulation, qui, aux yeux de MM. de Caylus & de Winkelman, (dont on a déja parlé ailleurs), diſtingue le ſtyle Etruſque du ſtyle Grec, & l'Ecole Florentine de l'Ecole Romaine.

Le commerce de Florence eſt réduit aujourd'hui à un petit nombre d'objets très-languiſſans, en comparaiſon de ce qu'ils furent autrefois.

L'*Arte della Lana*, à laquelle Florence dut principalement ſes richeſſes & ſa ſplendeur, fournit à peine à la conſommation du peuple. Tous les habits de parure ou de fatigue, ſont de drap d'Angleterre.

Les ſoies dont la Toſcane produit une très-grande quantité, malgré leur qualité ſupérieure, paſſoient à l'Etranger en écru. Pour les retenir

FLORENCE.

à Florence, & y animer l'induſtrie; la Régence en a fait défendre l'exportation. Depuis cette défenſe, les anciennes manufactures ſe ſont ranimées, & il s'en eſt formé de nouvelles. Tout ce qui en ſort, en taffetas, damas, velours, &c. eſt bien fabriqué, d'un bon goût de deſſein & de bonne couleur.

La bijouterie, la poterie, dont les manufactures ſe ſont perpétuées en Toſcane depuis les anciens Etruſques, & les pierres gravées, occupent beaucoup de mains, ſans pouvoir être regardées comme des branches conſidérables de commerce.

La teinture en formoit autrefois une d'autant plus importante, que le territoire de la Toſcane produit une plante, qui peut, à ce que l'on nous dit, ſuppléer à l'indigo. On nous aſſura même, qu'il ſeroit fort aiſé de la multiplier au point de fournir en même temps à tous les beſoins de Florence en ce genre, & à des envois conſidérables pour l'Etranger.

Le vin du territoire de Florence eſt fort eſtimé & très-répandu dans toute l'Italie. Stomachique & léger,

il a préciſément le *generoſum* & le *lene* que demandoient au vin les Gourmets de l'Antiquité. Il doit être l'objet d'un commerce d'autant plus conſidérable, que le prix en eſt aſſez modique à Florence. FLORENCE.

Les Juifs ont un *Ghetto* qui ſert de repaire à la canaille de cette Nation. Ceux que leur fortune met en état d'avoir maiſon en ville, y jouiſſent de tous les droits de la Bourgeoiſie. Répandus dans les différentes claſſes du commerce, ils partagent les charges publiques avec les autres Marchands, entre leſquels ils ſe diſtinguent par une exactitude, par une bonne foi, en un mot, par des ſentimens dont ils ſe croyent diſpenſés dans les pays où leur état eſt un état d'opprobre & d'ignominie. En les admettant à Florence, les grands Ducs ne les ont point aſſujettis à ces marques flétriſſantes qui les diſtinguent ailleurs des Chrétiens. En un mot, ils ſont à Florence, ce que ſont les Catholiques en Angleterre, & les Calviniſtes en France: c'eſt-à-dire, ils ſont Citoyens contribuans de leur cotte-part, à la po-

FLORENCE. pulation, à la richeſſe & à la ſplendeur de l'Etat.

Les Acteurs, Chanteurs & Danſeurs des Spectacles de Florence, loin d'y être, comme ailleurs, dans l'un & l'autre ſexe, des membres inutiles à la Société, des pierres d'achopement & de ſcandale, ſçavent s'y appliquer ou au commerce, ou à des travaux utiles. Comme les Spectacles ne ſont ouverts qu'en certains temps de l'année, le gain qu'ils en tirent, ne pouvant leur faire un état, eſt pour eux un bénéfice accidentel, & non un engagement à l'oiſiveté. Leur jeu, loin d'en ſouffrir, eſt d'autant meilleur, qu'ils jouent autant pour leur compte, que pour celui du Public, & que la pure néceſſité ne les force point à riſquer en public des talens non décidés. L'Arlequin, par exemple, l'un des meilleurs & des plus agréables Acteurs que j'aie vus en ce genre, avoit une boutique & un magaſin très-bien fournis en marchandiſes de mode que ſon talent l'aidoit à pouſſer. J'ai vu les livres qu'il tenoit avec toute l'exactitude & l'intelligence du *parfait Négociant*.

FLORENCE.

La Librairie fut autrefois une branche importante du commerce de Florence. Tous les Bibliophiles connoissent le mérite supérieur des Editions des Torrentius & des Juntes; mais tous ne sçavent peut-être pas comment le Varchi, leur contemporain, représente dans son Histoire le Chef de cette dernière Maison. *Thomas Giunta*, dit cet Ecrivain, *marchand aussi riche qu'avare, étoit moins occupé de l'honneur que du produit de sa fameuse Imprimerie* *. Le Junte d'aujourd'hui est un Libraire François, nommé Bouchard.

L'ancienne Librairie Florentine rouloit presque uniquement sur les Ouvrages des Florentins. Sans parler de ceux des Poëtes, des Orateurs, des Philosophes, des Artistes, des Jurisconsultes, &c. on compte environ cent Corps d'Ouvrages écrits par des Florentins, & sortis des presses Florentines, dans les seiziéme & dix-

* *Thomaso Giunta, non meno avaro che ricco, era unicamente occupato, ne' grossi guadagni della sua, più tosto utile che onorevole Stamperia.*

FLORENCE. septiéme siécles, sur l'Histoire générale & particulière de Florence.

Parmi ces Historiens, le Varchi mérite une distinction particulière. Son ouvrage en seize Livres qui rempliſſent un *in-folio* de six cens quarante pages, n'a pour objet que l'Histoire de Florence sous le Pontificat de Clément VII; c'est-à-dire, tout ce que cette Ville osa & souffrit alors pour la défense de sa liberté. Les Historiens Grecs des meilleurs siécles, n'offrent rien de plus intéressant ni de mieux écrit: indépendamment du mérite très-rare de l'impartialité & de la vérité. Les harangues que le Varchi a mêlées dans son Histoire, peuvent être justifiées par les mêmes raisons qu'emploie M. d'Ablancourt pour justifier celles de Thucydide: » Quand, dit-il, le sujet vous arrête » par sa grandeur & par son impor» tance, vous haïssez tout ce qui en » interrompt le fil: mais quand il ne » contient rien que d'ordinaire, vous » cherchez d'autres divertissemens » & comme des repoſoirs dans une » longue carrière. «

Nous découvrîmes à Florence un

objet ſingulier de commerce, dont nous ne pûmes pénétrer la manœuvre & les détails. L'Hôte de notre auberge étoit parti pour Rome avec un jeune homme qu'il avoit élevé dès le bas-âge pour la Muſique, & à qui il avoit fait donner toutes les inſtructions relatives à cet objet, après lui avoir fait faire l'opération uſitée en pareil cas. L'avoit-il pris enfant dans quelque Hôpital d'Enfans-Trouvés, avec les formalités qui s'obſervent dans ces Maiſons pour l'adjudication des bâtards & des orphelins qui ſont à leur charge? L'avoit-il acheté de ſes parens? Alloit-il le vendre à Rome, ou ſeulement lui chercher une place dont il ſtipuleroit les émolumens à ſon profit, juſqu'à concurrence de ſes avances, & d'un bénéfice proportionné aux riſques? C'eſt ce que nous ne pûmes découvrir; mais nous en apprîmes aſſez pour être très-étonnés qu'un tel commerce eût lieu en pays Chrétien. FLORENCE.

Dans le détail de tant de belles & bonnes choſes qui doivent à Florence leur naiſſance ou leur perfec-

FLORENCE.

tion, j'ai oublié la Finance: ſcience dont il faut évaluer le prix & les avantages, d'après tant de brillantes & ſolides fortunes qu'elle a procurées à ceux qui l'ont cultivée, & non d'après la déſolation * des pays qui ont été le théâtre de ſes ſpéculations, de ſes recherches & de ſes opérations.

Cette ſcience inconnue dans nos pays Septentrionaux, étoit depuis long-temps cultivée par les Florentins, qui y avoient porté la dextérité, la fineſſe, la ſagacité qui les diſtinguoient dans le commerce **.

---

* Eh bien! manger Manans, canaille, ſotte eſpèce,
Eſt-ce un péché? Non, non: vous leur fites, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
La Fontaine.

** Aux Etrangers qui leur reprochent (aux habitans de Florence) l'amour de l'argent & certains goûts qui ne ſont pas dans les mœurs générales, les Florentins répondent ce que Sénèque fait répondre par Socrate à ceux qui, pour ſe conſoler du mérite des grands Hom-

Elle fut une de leurs principales reſſources, pour ſoutenir les derniers efforts qu'ils firent en faveur de leur liberté, dans les années 1530 & 1531. Ceux d'entr'eux qui ſuivirent en France la fortune de Catherine de Médicis, y trouvant un pays neuf, commencèrent à le *travailler en finance**; ce qui dura juſques ſous le regne de Louis XIII. Les principaux Partiſans furent des Florentins expatriés, ou ayant encore maiſon à Florence. Les termes même de la Finance conſtatent le lieu de ſon FLORENCE.

---

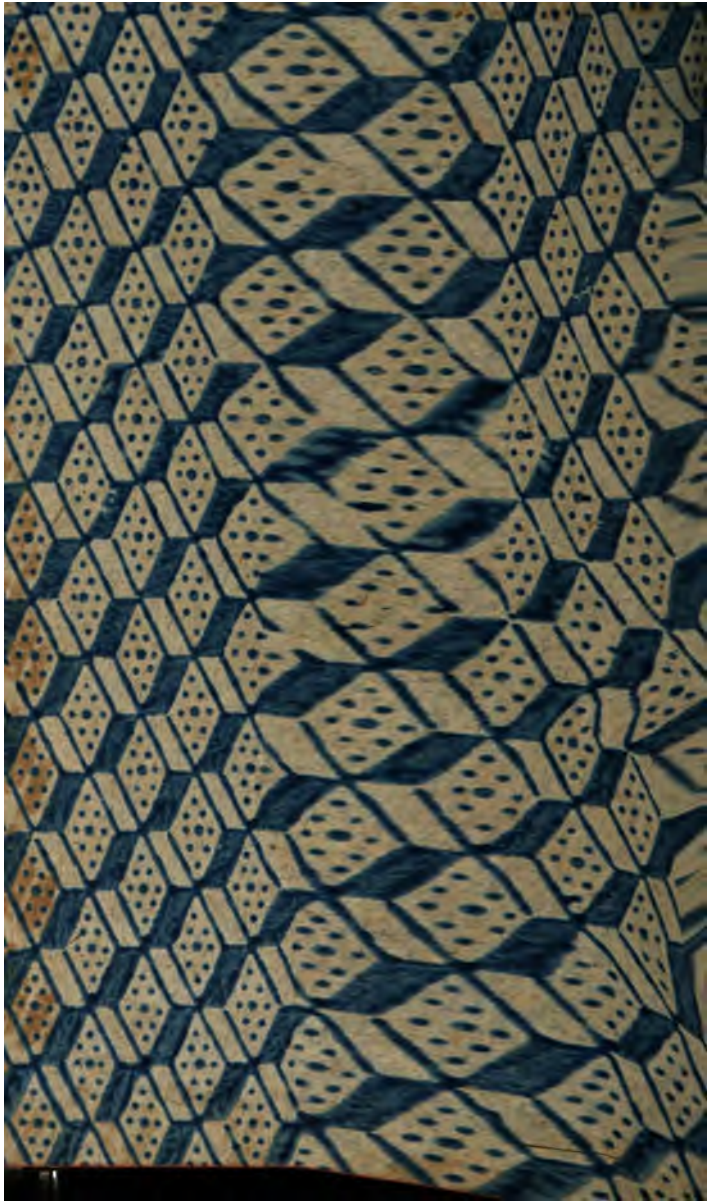
mes, font valoir quelques irrégularités dans leur conduite : *Objicite Platoni, quod petierit pecuniam; Ariſtoteli, quod acceperit; Democrito, quod neglexerit; Epicuro, quod conſumpſerit : mihi ipſi Alcibiadem & Phædrum objectate. O vos uſu maximè felices, cùm primùm vobis imitari vitia noſtra contigerit.* De Vitâ beatâ, cap. 27.

* » La France, dit Paſquier en termes peu choiſis, » ſe peupla d'une je ne ſçai quelle » *vermine de gens* ingénieux à la ruine de » l'Eſtat, leſquels trouvoient à regratter ſur » toutes choſes, pour s'enrichir en leur par- » ticulier des dépouilles du pauvre Peuple, » & faulcher l'herbe ſous le pied des Rois à » venir. « *Liv. 5. chap. 27.*

FLORENCE. origine : la plûpart de ces termes & des mots ſacramentaux ſont empruntés de la Langue Italienne.

Les Florentins ſe plaignent à leur tour d'être *travaillés* par ceux qui ont mis leurs leçons à profit; mais le ſouvenir du paſſé doit leur adoucir un peu le préſent. Peut-être en ſera-t-il de la Finance, comme des autres Sciences, qui ſe perdent & ſe ruinent elles-mêmes en s'étendant.

Fin du troiſiéme Volume.



P 220 (Fr